






LE

# PAYS DES ZENDJS

OU

## LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE AU MOYEN-AGE

(Géographie, Mœurs, Productions, Animaux légendaires)

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ARABES

PAR

L.-MARCEL DEVIC

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

M DCCC LXXXIII

LE

# PAYS DES ZENDJS

On disait merveilles des grandes places de Sofala, de Mozambique, de Quiloa, Monbaça, Mélinde, Brava, Magadoxo ; on envoyait des ambassades aux *négous* Abyssins, en qui s'incarnait le mystérieux Prêtre-Jean.

Mais cette prise de possession fut de courte durée. Les conquêtes américaines, la découverte du Brésil, portèrent un coup funeste au développement des établissements d'Afrique, plus pauvres et d'un abord plus difficile. Bientôt les quatre cents lieues de côte du Zanguebar reprenaient leur indépendance, et le Mozambique, entre le cap Delgado et la baie de Lagoa, restait seul sous la suzeraineté, plus nominale qu'effective, des rois de Portugal.

Cette éphémère domination d'une nation européenne, d'ailleurs uniquement attentive aux intérêts immédiats de son commerce, a bien peu contribué à dissiper les ténèbres qui couvrent l'histoire du pays. Depuis que Zanzibar est devenu le centre d'un mouvement commercial vivement activé par les découvertes modernes des grands lacs et du haut cours du Nil, on commence à mieux connaître et les côtes voisines et les peuplades qui s'y rencontrent. Mais de leur vie antérieure, des migrations de races, de leurs anciennes relations avec les côtes asiatiques, qu'aurait-on pu apprendre chez des peuples entièrement dépourvus de monuments écrits et même de traditions suivies ? Il y a là, dans l'histoire des races humaines, une lacune énorme et qu'il sera toujours bien difficile de combler.

Sans prétendre à la tâche de remplir ce vide, où l'imagination du romancier suppléerait seule au silence de

l'histoire, il m'a paru intéressant de recueillir et de coordonner le peu de faits et de renseignements que les écrivains arabes nous ont transmis sur ces régions lointaines et sur les peuples qu'ils y ont rencontrés.

Les Arabes, au moyen-âge, ont beaucoup fréquenté la côte orientale d'Afrique, pays de l'or, de l'ivoire, des parfums et des esclaves. Cependant les documents précis sont rares ; on pourrait presque dire qu'ils font entièrement défaut. Et l'on n'en sera pas surpris si l'on songe au peu de notions vraiment certaines que nous avons nous-mêmes acquises depuis que cette partie du vieux monde est incessamment visitée par les navigateurs européens.

De nos jours, le moindre capitaine de navire frété par le seul commerce a presque toujours assez d'instruction pour recueillir et rapporter, s'il le veut, des notions profitables sur les régions où il aborde, sur les habitants et les mœurs, sur une partie de la faune et de la flore. Il est vrai, ainsi que l'affirmait naguère au Congrès géographique de Montpellier le président de la Société de Géographie de Marseille (1879), il est vrai que les commerçants ne sont pas toujours fort empressés à livrer au public la connaissance des découvertes et des observations de leurs employés, surtout quand ils supposent que cette connaissance pourrait profiter au commerce de maisons rivales[1]. Mais autrefois, à cette même raison s'en

[1] C'est pourtant à de simples agents d'un comptoir commercial que nous devons la découverte récente des sources du Niger.

joignait une plus sérieuse encore, l'ignorance des chefs d'expédition.

Les acquisitions géographiques touchant les terres peu explorées s'obtenaient par les rapports plus ou moins véridiques de matelots ignorants, crédules, superstitieux, aussi disposés à tout croire qu'à tout nier. Si les chefs étaient naturellement portés à exagérer les périls du voyage en telle région fructueuse, afin d'en écarter leurs rivaux et de s'en réserver les profits; d'autre part, les matelots revenant d'expéditions lointaines ne se faisaient point faute d'en conter les merveilles les plus extraordinaires devant des auditeurs toujours avides de ce genre de récits.

Il n'y avait point alors de ces expéditions savantes, telles que toutes les nations modernes se font gloire d'en organiser pour les progrès de la science nautique, de l'histoire naturelle et de la physique du globe. Si l'antiquité nous présente un Néchao d'Égypte frétant des navires pour accomplir la prodigieuse circumnavigation de l'Afrique; si les grands navigateurs de la Méditerranée, les Phéniciens, ont aussi donné mission à quelques-uns de leurs capitaines d'étudier certaines routes de mer et de recueillir les données utiles à leur commerce sur les hommes et les choses de lointains pays, il faut avouer que toutes ces expéditions servaient peu au développement des connaissances géographiques, soit qu'elles fussent trop rares ou mal conduites, soit, comme on peut le croire, que les promoteurs de ces voyages en réservassent pour eux seuls les résultats acquis.

Quoi qu'il en soit, pour la région qui nous occupe, l'antiquité nous a laissés dans une ignorance presque absolue : l'appellation d'Azanie, pour la côte qui s'infléchit au sud-ouest à partir du cap des Aromates (cap Guardafui), quelques noms de villes sur le littoral du golfe d'Aden et sur le long rivage qui atteint et dépasse l'équateur. Et c'est tout. Il faut franchir les huit premiers siècles de notre ère, arriver aux géographes arabes pour trouver quelques détails sur le Zanguebar et les régions plus méridionales, jusqu'au milieu du canal de Mozambique.

Dès les premiers temps de l'islamisme, pour ne point remonter au-delà[1], les Arabes ont envoyé d'Oman et de leurs autres ports de nombreux navires qui traversaient l'océan Indien, habiles à profiter des moussons, et touchaient à tous les points abordables du littoral que baigne cette vaste mer. De Basra, de Siraf, partaient aussi des vaisseaux qui fréquentaient ces parages, où le marchand réalisait des bénéfices énormes.

La côte du Zanguebar était visitée non-seulement par des Arabes, mais encore par des Persans et des Hindous. Le nom même de Zanguebar n'est point arabe. Il est formé, à la façon persane, du terme *bâr*, «mot de l'Inde, dit le voyageur Soléiman, désignant à la fois un royaume

[1] L'auteur du *Périple de la mer Érythrée*, qui tenait sans doute ses renseignements sur l'Azanie de la bouche de commerçants arabes, dit que les comptoirs de cette côte jusqu'à Rhapta étaient déjà entre les mains de chefs qui dépendaient des souverains de l'Arabie. Cela ferait remonter les débuts de la colonisation arabe au moins aux premières années de notre ère.

et une côte[1] », et du nom propre *Zang* ou *Zendj* ; Zanguebar signifie pays ou côte des Zendjs, comme *Hindoubar* signifie côte ou pays des Hindous. Les Arabes disaient *Bilâd ez-Zendj*[2].

Qu'est-ce que les Zendjs ? Où commence, où finit le pays qui porte leur nom ? Que peut-on savoir de l'origine, du caractère, des mœurs de ce peuple, dont l'antiquité classique ignore même l'existence, ou qu'elle confond dans la masse des Noirs, sous la dénomination générale de *visages-brûlés*, Éthiopiens ?

C'est en dépouillant les récits des voyageurs arabes du moyen-âge, tels que Soléiman et Maçoudi, et les compilations des grands cosmographes, comme Edrici, Kazouini, Abou'l-féda, qu'on peut espérer parvenir à se

[1] Édit. Charton, dans les *Voyageurs anciens et modernes*, tom. II, pag. 105.— Dans la Préface de son édition de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès (*Collectio nova Patrum et scriptorum Græcorum*, in-f°, 1706, tom. II, pag. IX), D. Bernard de Montfaucon s'exprime ainsi, relativement à l'étymologie du mot Zanguebar : « Quod autem adjecimus, Zanguebar idem esse atque *mare Zangui*, non perinde probantur viro quodam doctissimo et amicissimo, qui, ex optimis rerum Africanorum monumentis et ex Geographo Nubiensi, nomen Zanguebar non ex *Zangi* et *bahar*, mare Zangui, sed ex *Zangi* et *bar*, continens Zangi factum putat: nam Geographus Nubiensis illam continentem *el-bar* absolute nonnunquam appellat. Ejus nos sententiæ libenter assentimur. » Ce n'est point au mot arabe *barr*, mais au terme étranger *bâr* qu'il faut rattacher l'étymologie. Quant à ce fait que le géographe Nubien, c'est-à-dire Edrici, appelle parfois la terre africaine *el-barr*, on ne saurait l'invoquer ici, car tous les écrivains arabes font constamment usage de ce terme pour distinguer la *terre ferme* des îles.

[2] Je n'ai pas noté l'emploi, par les Arabes, du terme *Zendjbâr* antérieurement à l'ouvrage de Yaqoût, écrit au commencement du XIIIe siècle.

faire une idée approximative de ce que le monde musulman comprenait sous cette appellation mal définie de Zendjs et de *pays des Zendjs*.

Ce travail, qui pourtant n'était pas sans intérêt, n'a encore tenté personne. Il n'existe, à ma connaissance, aucune œuvre d'ensemble sur les Zendjs. Le savant Étienne Quatremère a publié, il est vrai, un *Mémoire sur les Zindjes*[1]; mais ce prétendu mémoire, de sept à huit pages seulement, se borne à la traduction de quelques passages de Maçoudi.

Ce qui a pu détourner les orientalistes d'une entreprise de ce genre, c'est sans doute la rareté des documents qu'il est possible d'y mettre en œuvre. Les diserts édificateurs de systèmes, les ingénieux faiseurs d'hypothèses ne se laissent point arrêter par de telles considérations. Peut-être même l'absence de faits certains a-t-elle pour eux un attrait particulier, car elle leur permet de bâtir jusqu'au bout, sans crainte de se voir accusés d'inexactitude dans le plan, de disparate dans l'emploi des matériaux. Mais il est des architectes qui pour construire demandent un terrain, des pierres et du mortier; il est des chercheurs qui veulent trouver et non inventer, des esprits simples qui n'ont point d'imagination pour suppléer à la connaissance.

Malgré cette pénurie de matériaux pour une sorte de monographie du peuple Zendj, j'ai voulu m'essayer à ce travail, auquel je m'étais senti poussé en traduisant *Les*

[1] Dans ses *Mémoires histor. et géogr. sur l'Égypte*, tom. II, pag. 181 à 189.

*Merveilles de l'Inde*. On reconnaîtra, je l'espère, que ce champ d'études n'était point aussi infertile qu'eût pu le faire croire un examen superficiel.

Voici, en quelques mots, l'ordre suivi dans ces recherches. Après avoir délimité tant bien que mal l'étendue des contrées auxquelles peut s'étendre le nom de *Bilâd-ez-Zendj*, nous parcourrons la côte dans toute sa longueur, nommant dans leur ordre les localités citées par les Arabes, avec tous les détails qu'il a été possible de recueillir. A la suite de ce coup d'œil géographique, nous grouperons en un chapitre ce que les écrivains rapportent du peuple Zendj et de ses mœurs, sans oublier les rares mots de leur langue qui nous ont été conservés. Nous rappellerons aussi le rôle accidentel mais terrible que jouèrent un instant les Zendjs dans l'histoire du Califat. Nous passerons ensuite en revue les produits commerciaux de la région, leurs animaux les plus étranges, réels ou légendaires ; et peut-être me pardonnera-t-on d'avoir ici, sortant un peu de mon sujet, suivi la trace de quelques-unes des légendes, soit dans l'antiquité classique, soit dans les Bestiaires du moyen-âge.

Il m'a paru nécessaire d'indiquer constamment les sources où je puisais. Cette profusion de notes et de notules est, je le confesse, une gêne pour le lecteur. Mais elle donne à celui qui lit avec un esprit critique une facilité de contrôle qu'il ne trouverait pas dans une simple indication générale, et qui lui permettra de relever plus aisément les erreurs commises.

Je ne me flatte point d'avoir épuisé le sujet. J'espère cependant n'avoir négligé aucun document d'une importance notable parmi ceux qui sont parvenus à la connaissance des Européens. Je fais appel au bienveillant concours des lecteurs qui voudraient prendre la peine de me signaler mes inexactitudes et mes oublis. Une monographie de ce genre ne devient une œuvre un peu complète que par la collaboration de tous ceux qui ont porté leur attention sur le sujet traité.

---

# CHAPITRE PREMIER

## Géographie du pays des Zendjs.

---

I.

Au début de cette étude sur les Zendjs et leur pays, il est naturel de rechercher le sens et l'origine de leur nom. Ce nom n'est point arabe, bien que les Arabes l'aient traité comme un mot de leur langue. Sa constitution en trois lettres, *z*, *n*, *dj*, rendait l'assimilation facile[1]. C'est pour eux un terme collectif ayant la valeur d'un pluriel, mais auquel ils peuvent donner aussi ce nombre sous la forme *zonoûdj* , de même que de *hind*, singulier collectif signifiant les Hindous, ils forment le pluriel *Honoûdj*. *Zandj*, *Zendj* ou *Zindj*, comme ou voudra l'écrire, — car la voyelle est douteuse[2], — n'a point d'attaches en arabe ; c'est évidemment un mot

[1] La plupart des racines arabes sont trilitères.

[2] La voyelle est douteuse : Freytag donne *Zandj* et *Zindj*, Kazimirski *Zandj* seulement. Sylvestre de Sacy écrit *Zinges* , Quatremère *Zinges ;* le *Vocabulista arabico* du XII[e] ou du XIII[e] siècle publié par Sehiaparelli donne aussi la voyelle *i*. Dans Ptolémée, c'est un η, dans Cosmas un ι. Le plus sûr est donc d'écrire *Zendj* par un *e*, voyelle intermédiaire, qui, dans un grand nombre de cas, transcrit également bien et l'*a* et l'*i* arabes.

étranger. La langue éthiopienne, sœur de l'arabe, a un verbe *zanega*, signifiant bavarder, bredouiller, *barbariser*, avec le susbtantif *Zengua*, discours confus, absurde[1], et ces mots sont vraisemblablement en rapport étymologique avec le nom du peuple Zendj ; mais on peut présumer que ce dernier a donné naissance au verbe et au substantif éthiopiens, de même que le nom de la tribu pillarde des Berbers (de Berbéra), voisins et proches parents des Zendjs, a produit le substantif *berber*, voleur.

L'ancienneté généralement admise des relations de l'Inde avec la côte orientale d'Afrique peut conduire à chercher dans les vieilles traditions du pays des Brahmes quelque mention du pays Zendj. Et en effet les poèmes connus sous le nom de *Pouranas*, et notamment le *Bhagavata* (dont la rédaction d'ailleurs ne paraît pas remonter à une époque fort ancienne), font connaître un pays nommé *Çankha*, que le capitaine Wilford, au commencement de notre siècle, n'hésitait pas à assimiler au Zanguebar[2]. Cet écrivain reproduit une sorte de carte où l'on voit une représentation symbolique de la terre, d'après les idées des Hindous. C'est une fleur de lotus avec trois séries de pétales étalés, flottant sur l'océan et entourée par la *terre d'or* ou par les montagnes sacrées qui contiennent les eaux et les empêchent de tomber dans le vide. Au milieu, le mont Mérou, centre de la terre; quatre grands pétales, figurant ce qu'on regardait sans

[1] Voy. Ludolf; *Dictionn. Æthiopicum*, pag. 478, 2e édit.

[2] Voy. son Mémoire intitulé : *An essay on the sacred isles in the West*, dans les *Asiatic Researches*, tom. VIII, pag. 245 à 375.

doute comme les quatre parties les plus importantes du monde, sont accompagnés de huit autres pétales de moindre étendue, dont un porte l'inscription *Çankha*. Le *Çankha-douîpa* des Pouranas touche, il est vrai, à l'archipel Malais ; mais pour les géographes arabes, ainsi qu'on le verra plus loin, le pays des Zendjs est censé se rapprocher aussi beaucoup de ces grandes îles, par l'intermédiaire du Sofâla et du Ouâq-ouâq.

D'autre part, le traité d'astronomie sanscrit nommé *Vara-Sanhita* cite aussi, parmi les contrées du Sud, les îles *Çankha* ou îles des *Coquillages*, d'où l'on tire les cauris [1]. Mais il semble que cette région, voisine des Laquedives, s'assimilerait mieux aux Maldives qu'à la côte des Zendjs [2]. En outre, les légendes relatives à Çankha, à sa grande capitale Crishnangana, à son souverain qui possédait un éléphant extraordinaire, au serpent *Çankha-naga*, dont le souffle tue à des distances énormes les

[1] Wilford, *ibid.*, pag. 345.

[2] En parlant des Maldives, Maçoudi rapporte (*Prairies d'or*, chap. XVI, édit. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, tom. I, pag. 338) que ces îles fournissent à l'exportation une grande quantité de *Zândj*, «c'est-à-dire de Cocos», ajoute l'auteur. Je soupçonne ici une erreur du voyageur, une distraction des copistes ou une glose inexacte, indûment introduite dans le texte arabe. Je croirais volontiers que ce *Zândj* représente le sanscrit *Çankha* et désigne les cauris, que ces îles en effet fournissent très abondamment. La confusion, si confusion il y a, pourrait provenir de ce que la pêche des cauris se fait au moyen de branches et de troncs de cocotiers qu'on jette dans la mer et où les coquillages s'attachent. (Voy. Edrici, 1er clim., 8e sect., pag. 39 de la trad. Jaubert.) Edrici nomme ces mollusques *Kandj*. Ce même nom a été lu *Kabtadj* par Reinaud, dans son édition du voyage de Soléiman.

animaux et les végétaux [1], ne semble guère convenir à la terre des Noirs africains. Mais c'est un point que nous laisserons à d'autres le soin d'élucider. Nous dirons cependant que, à notre avis, Çankha serait plutôt le *Zânedj* des Arabes que le *Zendj*.

Les Grecs et les Romains, jusqu'aux premières années de notre ère, ne témoignent point que le nom de Zendj soit venu jusqu'à eux. Le commerce égyptien, fort actif à certaines époques avec les côtes de l'Inde, redoutait de franchir ce fameux cap des Aromates, au-delà duquel il ne rencontrait, sur un parcours de plusieurs centaines de lieues, qu'un littoral inhospitalier, peu propice aux échanges.

C'est dans le précieux ouvrage qui résume pour nous toutes les connaissances géographiques de l'antiquité, dans le livre de Claude Ptolémée, écrit durant la première moitié du IIe siècle de notre ère, que nous trouvons pour la première fois la mention certaine du nom qui nous occupe.

Au chapitre VIII de son quatrième livre, dans une énumération des lieux sur la côte, à partir de l'Éthiopie, en descendant vers le Sud, le géographe alexandrin cite un point qu'il nomme *Ζήγγισα ἄκρα*, à quelque distance au-delà du cap des Aromates (*Ἀρώματα ἄκρον*), mais en deçà de l'équateur. On n'est pas d'accord sur la situation de ce *Zengis* (ou *Zingis*, suivant la transcription latine). D'Anville le place assez haut sur la côte d'Ajan, d'au-

[1] *Ibid. u. s.*, pag. 306.

tres le font descendre jusqu'à Zanzibar. Il n'importe : le nom du promontoire, quel qu'en soit le véritable emplacement, est assurément le *Zendj* des Arabes.

Quatre cents ans après Ptolémée, un écrivain de son pays, le moine Cosmas, qui avant de se consacrer à la vie religieuse avait longtemps trafiqué sur les mers orientales, et à qui ses voyages vers l'Inde avaient même valu le surnom d'*Indicopleustès*, Cosmas connaît parfaitement le nom cité par le grand géographe.

« Les golfes Arabique et Persique, dit-il, partent du pays appelé Zingion [1], vers le Midi et l'Orient. Or, le Zingion [2] est situé, comme le savent tous ceux qui ont navigué sur la mer Indienne, au-delà de la terre d'encens que nous nommons Barbarie, autour de laquelle coule l'Océan qui se répand dans les deux golfes. »

Et plus loin :

« Un jour nous naviguions vers l'Inde intérieure, arrivés presqu'à la Barbarie, au-delà du Zingion : c'est ainsi qu'on appelle l'entrée de l'Océan [3]. »

Nous reviendrons bientôt sur ces passages. Contentons-nous ici de remarquer que Cosmas n'a point vu ce Zingion qu'il nomme seulement et qu'il place, comme Ptolémée, à quelque distance au-delà du pays de l'encens, du cap des Aromates.

A compter du jour où les Arabes ont une littérature

[1] Ex τοῦ λεγομένου Ζιγγίου. Texte publié par D. Bernard de Montfaucon, pag. 132.

[2] Τὸ λεγόμενον Ζίγγιον.

[3] Τὸ Ζίγγιον, οὕτω γαρ καλοῦσι τὸ στόμα τοῦ Ωκεάνου. *Ibid.*

scientifique, le nom de Zendj paraît dans tous ceux de leurs écrits où l'on peut s'attendre à le voir figurer. Aucun de leurs géographes n'oublie de mentionner, ne fût-ce qu'en passant, une région équatoriale vaguement dénommée *Bilâd-ez-Zendj*, pays des Zendjs.

Lorsque, au commencement des temps modernes, les Portugais venant du Sud remontent la côte, gagnant la route des Indes, ils trouvent une longue bande de ce littoral soumise à des chefs musulmans; les trafiquants la nomment Zanguebar.

Ainsi, le nom de Zendj accompagne les premières notions sérieuses qu'on ait eues de la côte orientale d'Afrique, et ce nom a persisté jusqu'à nos jours. Qu'il ne soit point parvenu durant le moyen-âge jusqu'à nos contrées occidentales; que Solin, Isidore de Séville, Vincent de Beauvais et les cosmographes européens de toute cette longue période l'aient ignoré ou n'en aient rien su de plus que la sèche indication de Ptolémée, cela ne peut nous surprendre. Où auraient-ils puisé des renseignements sur un pays dont l'existence même était à peine soupçonnée ? Au cœur du moyen-âge, les connaissances des Arabes ont en partie pénétré chez les Occidentaux, soit par la bouche des *Francs* que les hasards de la fortune ou les ardeurs religieuses avaient entraînés en Égypte, en Syrie, vers les Lieux Saints, soit par la traduction de quelques livres orientaux. Mais l'Europe chrétienne, qui traduisait volontiers en latin les ouvrages de médecine et d'alchimie écrits par les Arabes, ne s'inquiétait guère de leur géographie ni de leur histoire, non

plus que de leur littérature proprement dite, ainsi que nous l'avons rappelé ailleurs.

Rien ne prouve que les Zendjs des Arabes se soient jamais eux-mêmes attribué ce nom. Les indigènes actuels du Zanguebar ne le connaissent point. Ce nom de Zanguebar, appliqué à une vaste région fort mal délimitée, tend à disparaître des cartes modernes; il n'y reste plus que sous la forme altérée de Zanzibar, qui s'applique seulement à une île peu considérable du littoral.

Notons cependant sur cette côte l'existence d'une rivière que les naturels appellent *Zangue*, affluent considérable du Zambèze, découverte il y a peu d'années par l'illustre Livingstone. La Zangue coule à plusieurs centaines de lieues au sud de la station commerciale de Zanzibar. Faut-il croire qu'un peuple portant le nom de cette rivière aurait franchi le Zambèze et envahi les régions septentrionales, repoussé peut-être par les ancêtres de ces Cafres et Hottentots qui de nos jours occupent toute la pointe africaine au-dessous du tropique et mettent si peu de bonne grâce à accepter la domination des Boërs et des Anglais? Ou supposerons-nous de préférence que les Zendjs fétichistes de la côte orientale, refoulés par des populations converties à l'islam, ont reculé jusqu'au bord de la Zangue et lui ont apporté leur nom? Les traditions arabes touchant les migrations des races nègres, ainsi qu'on le verra, s'accorderaient mieux avec cette dernière hypothèse.

## II.

Essayons de délimiter les régions que les Arabes confondaient sous la dénomination trop élastique de « pays des Zendjs ».

La symbolique fleur de lotus décrite plus haut ne nous apprend rien, si ce n'est que Çankha, dans la pensée du dessinateur, est une vaste contrée à l'occident de l'Inde, au sud d'une région aussi étendue que l'Inde même, mais dont il est difficile de traduire par un nom européen le nom hindou de *Cetu-mala*. Ce n'est pas dans une fantaisie picturale de ce genre qu'on peut chercher la solution d'une difficulté géographique.

Chez Ptolémée, Zengis désigne, nous l'avons vu, un simple promontoire, ou peut-être plusieurs, si ἄκρα est un pluriel, comme on peut le croire en comparant les deux expressions presque consécutives Αρώματα ἄκρον, Ζήγγισα ἄκρα. Le géographe grec n'indique pas même que ces caps offrent un lieu habité ou un port de débarquement, car le nom n'est pas suivi de l'indication ordinaire ἐμπόριον ou κώμη.

Pour Cosmas, le Ζίγγιον est déjà une région de quelque étendue, laquelle donne son nom à l'océan qui la baigne. Il commence au Nord, à « l'entrée de l'Océan », entrée qu'il faut prendre, non au débouché du golfe Arabique, dans la partie qui s'évase entre la côte africaine à droite, le Yémen et l'Hadramaout à gauche, mais seulement à la limite du méridien qui passe au cap

Guardafui, après « le pays de l'encens ou Barbarie ». La Barbarie est comprise entre l'Éthiopie et la pointe la plus orientale de l'Afrique, tout le long de ce littoral qui suit presque la direction d'un parallèle. Mais la géographie ancienne de toute cette région est si confuse que le nom de Barbarie embrasse toute la côte d'Ajan; et la mer Barbarique de Ptolémée, τὸ Βαρϐαρικὸν Πέλαγος, s'étend jusqu'à la ville extrême de son Afrique méridionale, la mystérieuse Rhapta, Ράπτα, μητρόπολις τῆς Βαρϐαρίας, que des géographes modernes veulent placer à Quiloa[1].

Nous avons cité un passage de Cosmas où il est dit que, naviguant vers « l'Inde intérieure », il atteint la Barbarie, au-delà du Zingion. Pour n'être point tenté d'accuser l'auteur de se contredire, il ne faut point oublier qu'à son époque, et plusieurs siècles avant lui, le nom d'Inde s'appliquait d'une part à l'Hindoustan, appelé Inde extérieure, et d'autre part à l'Éthiopie, nommée Inde intérieure.

Si Cosmas fixe avec quelque précision le point septentrional de la côte où commence le Zingion, il est muet sur la suite de cette côte, déjà connue dès lors sous le nom d'Azanie, Ἀζανία, et à plus forte raison sur la partie transéquatoriale.

Pour obtenir de nouveaux renseignements, il faut descendre brusquement jusqu'au xe siècle, et s'adresser désormais aux géographes arabes. Encore la plupart de ceux-ci ne nous apportent-ils que d'insignifiantes mentions.

Ibn Khordadbeh, qui fut maître des postes sous le

[1] V. D'Avezac; *Afrique*, pag. 32.

calife Moutamid (870 à 892 de notre ère), et qui, persan d'origine, a cependant écrit en langue arabe son recueil d'itinéraires intitulé : *Le livre des Routes et des Provinces* , Ibn Khordadbeh ne parle du pays des Zendjs que pour citer ce dicton[1] :

« Quiconque va aux pays des Zendjs gagne inévitablement la gale. *Man dakhal bilâd ez-Zendj*, *felâ boudd an yadjrab*. »

Du reste, en ce passage, comme dans d'autres du même auteur, où on a lu *Zendj*, peut-être faut-il entendre *Zânedj* ou *Zâbedj*, mot qui désigne une contrée fort différente, l'archipel Malais[2].

Pour Istakhri, dont l'ouvrage, écrit au milieu du xe siècle, porte aussi le titre de « Livre des Routes », le pays des Zendjs touche au nord à l'*Habacha* (Abyssinie)[3], est limité à l'est par la mer de Fars, à partir de la côte située en face d'Aden[4]. Il semble qu'aux yeux de ce géographe, le territoire des Zendjs comprenne au moins une partie du littoral que nous avons vu Cosmas désigner sous le nom de Barbarie. « Le pays des Zendjs est plus

[1] Pag. 123 du texte publié par M. Barbier de Meynard. *Journ. Asiat.*, 6e série, tom. V (1865).

[2] Edrici (2e clim., 2e sect., pag. 111) dit que les nègres de Zaghaoua « sont très sujets à la gale, en sorte qu'à ce signe dans tout le Soudan on reconnaît un Zagaouien; s'ils s'abstenaient de manger du serpent, ils en seraient totalement exempts ». Ce passage marque bien que cette maladie parasitaire n'était pas générale ni même commune parmi les Nègres.

[3] Texte arabe publié par de Goege, pag. 11 (*Bibliotheca geograph. Arabicorum*, pars prima. Leyde, 1870).

[4] *Ibid.*, pag. 36.

long que la terre des Noirs (*Soudân*), et n'a de contact avec aucune autre province que l'Habacha. Il fait face au Yémen, au Fars, au Kerman et enfin à l'Inde [1]. »

Cette dernière phrase paraît d'abord assez singulière. On pourrait croire que par « pays qui se font face » l'écrivain entend des régions situées à peu près sur un même parallèle. Mais, la partie extrême de l'Inde étant encore fort au-dessus de l'équateur, la phrase délimiterait bien inexactement la zone méridionale du Zendj, puisque le Zanguebar est tout entier situé au-delà de la ligne équinoxiale. Aussi faut-il recourir à une explication très différente, qu'on trouvera plus loin.

Un quart de siècle après Istakhri, Ibn Haouqal se contente de répéter textuellement, et sans y changer un iota, les pâles indications que nous venons de relever dans le premier, et peut-être tous deux ont-ils reproduit les termes d'un livre plus ancien qui ne nous est point parvenu. Ils n'ont garde d'ailleurs de s'étendre sur ce qui concerne les nègres du Maghreb ni du Soudan, pas plus que sur les Zendjs, car tous ces gens-là, rebut des peuples, ne sont pas musulmans et ne connaissent ni la justice ni les bonnes manières [2]. C'est une agréable façon de dissimuler son ignorance. Ibn Haouqal montre assez quelle est la sienne, en reproduisant cette vieille tradition grecque qu'entre le pays des Noirs et l'Océan s'étend au midi une terre déserte où l'excès de chaleur anéantit

[1] Istakhri, *ibid.*, pag. 11.

[2] Texte arabe publié par de Goeje, pag. 9, 10 (*Bibl. geogr. Arabicorum*, pars secunda).

toute existence, comme entre l'Océan au Nord et les pays de Yadjoûdj et Madjoûdj (Gog et Magog) les rigueurs du froid détruisent tout germe de vie [1].

Antérieur de quelques années à Istakhri et à Ibn-Haouqal, Maçoudi est plus largement renseigné qu'eux. S'il n'a garde de négliger les documents fournis par ses prédécesseurs, — et nous lui devons la conservation de nombreux passages de livres perdus pour nous, — il prend soin d'y joindre les fruits nombreux de ses informations personnelles. Maçoudi est le plus grand voyageur de son siècle. Nul avant lui ne se vante d'avoir de sa personne parcouru en entier cette terrible mer des Zendjs, riche en objets de commerce, mais fertile en naufrages. Maçoudi est allé deux fois au moins jusqu'à l'île de Qanbalou, dont Reinaud a voulu faire Madagascar. C'est dans son grand ouvrage, *Les Prairies d'or* [2], qu'il faut chercher les détails les plus sûrs relativement aux mœurs du peuple Zendj. Mais la partie géographique y est superficiellement traitée.

Le pays des Zendjs, dit-il, se développe sur une étendue d'environ sept cents parasanges de longueur sur autant de largeur [3]. Il commence à la terre de Berbéra, qu'habite une population mêlée de Zendjs et d'Abyssins,

[1] Ibn Haouqal, *ibid.*, pag. 12.

[2] *Moroûdj ed-dhahab ou ma'âdin el-djaouher* « Les prairies d'or et les mines de pierres précieuses ». Le texte arabe et la traduction ont été publiés en 9 volumes in-8°, par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille (1861 à 1877).

[3] Tom. III, pag. 7 (ch. XXIII).

et « qu'il ne faut pas confondre avec le pays des Berbers situé dans l'occident de la terre d'Ifriqiya, lequel n'a de commun que le nom[1] ». Dans l'intérieur, il touche au Soudan[2] et descend au midi jusqu'au Sofâla et au pays des Ouâq-ouâq[3]. De l'île Qanbalou au port d'Oman, sur la côte orientale d'Arabie, les marins comptent sept cents parasanges, conjecture approximative, mais non évaluation rigoureuse[4]. Le territoire de Sofâla est la limite extrême du pays des Zendjs.

Si l'on assimile le parasange de Maçoudi à la lieue de 25 au degré, on reconnaîtra qu'en évaluant à sept cents parasanges la longueur de cette région, l'auteur des *Prairies d'or* ne s'écartait pas extrêmement de la vérité[5].

Nous reviendrons au livre de Maçoudi pour y puiser des renseignements sur le peuple Zendj lui-même ; nous ne songeons en ce moment qu'à reconnaître les frontières du pays.

Né un quart de siècle après Maçoudi, l'auteur de la *Connaissance des climats*, Moqaddacci, ne sait rien et ne veut rien savoir des Zendjs. Il prend soin d'avertir le lecteur qu'il bornera ses descriptions aux contrées musulmanes, sans se soucier du pays des infidèles, parce qu'il n'y a jamais mis les pieds et qu'il juge superflu d'en par-

[1] Tom. I, pag. 231 (ch. X). — [2] Tom. I, pag. 205 (ch. IX). — [3] Tom. III, pag. 6 (ch. XXXIII).— [4] Tom. I, pag. 205 (ch. IX).

[5] Dans un autre passage (tom. IV, pag. 39, 40, ch. LXII), Maçoudi donne, d'après El-Fezari, l'évaluation absurbe de sept mille six cents parasanges sur cinq cents. Il y a ici sans doute erreur de lecture : le mot *alaf* « mille » aura été confondu avec le mot *aou* « ou » : sept *ou* six cents, comme disent les Arabes.

ler[1]. Étant à Aden, où son humeur aventureuse l'avait conduit, il se laisse un instant séduire, comme tant d'autres, par l'idée des bénéfices extraordinaires qu'on peut retirer d'un voyage commercial chez les Zendjs. Car assurément il n'ignorait pas le proverbe arabe :

« La gale (du chameau) se guérit par le goudron, la misère du pauvre dans le pays des Nègres[2]. »

Mais la mort d'un de ses compagnons le refroidit beaucoup en lui rappelant cette vérité incontestable que, à la fin de la vie, il faut, hélas ! renoncer à tous ses biens[3]. Cet accident fâcheux et cette mélancolique réflexion nous ont privés du chapitre que le voyageur n'eût pas manqué de consacrer aux Zendjs, s'il les eût visités.

Passons au siècle suivant. Un écrivain du XII^e siècle va nous montrer quels progrès a faits en deux cents ans la connaissance de la côte orientale d'Afrique. Du promontoire des Aromates à Sofâla, Maçoudi, vers 950, ne connaît ou du moins ne cite aucun nom de ville ; Edrici, qui composait son remarquable Traité de géographie vers l'année 1150, nous donne une sorte d'itinéraire pour toute la région maritime qui s'étend de la côte d'Ajan jusqu'au voisinage de la crique où débouche dans la mer le Limpopo de Livingstone[4].

[1] Texte arabe publié par de Goeje (*Biblioth. geogr. Arab.*, pars tertia), pag. 9.

[2] Voy. Daumas; *Le Grand-Désert*, pag. 5, in-12, 1856.

[3] Texte arabe, pag. 91.

[4] L'ouvrage d'Edrici, intitulé « *Livre de l'homme avide de connaître*

Edrici n'avait probablement jamais voyagé vers ces lointaines régions. Mais la passion de son souverain Roger, roi de Sicile, pour les sciences géographiques, avait permis au savant musulman de recueillir dans les ouvrages antérieurs et de la bouche même d'un grand nombre de commerçants, de pilotes, de voyageurs, des renseignements assez nombreux sur cette côte africaine, déjà très fréquentée par ses coreligionnaires. Aussi nomme-t-il une quinzaine de villes ou bourgs, appellations sur l'exactitude desquelles la négligence ordinaire des copistes ne permet guère de compter ; mais le seul fait de leur énumération, avec les distances qui les séparent, soit par mer, soit par terre, montre suffisamment que, au temps du géographe sicilien, sans posséder des notions bien précises, on n'en était plus réduit à ces dénominations vagues de « pays des Zendjs » et de « terre de Sofâla ».

*les horizons* », fut terminé, dit l'auteur lui-même, en cheonal 548, c'est-à-dire en janvier 1154. Je n'ai eu à ma disposition, comme texte arabe de ce livre, que ce qui en a été publié à Rome en 1592, sous le titre *De Geographia universali Hortulus cultissimus*, dont la traduction latine par les Maronites Sionita et Hesronita a été imprimée à Paris en 1619. Le texte publié par MM. Dozy et de Goeje (1866) ne contient pas les sections relatives au pays des Zendjs. Dans nos notes, nous renvoyons à la traduction, d'ailleurs peu exacte, de Jaubert, publiée en 1836. Nous profitons de la circonstance pour relever une erreur qui tend à se propager dans les dictionnaires biographiques, à savoir : que la Bibl. de la Fac. de méd. de Montpellier posséderait une traduction italienne d'Edrici précieuse à consulter. Cette traduction, écrite par Baldi en 1600, est des plus médiocres, fourmille d'erreurs et ne peut, à mon sens, rendre aucun service pour une édition du géographe arabe.

On peut supposer que les armateurs et commerçants avaient sur les contrées méridionales des notions plus étendues et plus précises qu'on n'en saurait juger par les ouvrages contemporains de géographie. Les capitaines de navire qui découvraient une station avantageuse au commerce n'avaient garde d'en révéler le secret aux concurrents. C'est ce que témoigne une anecdote de *l'Adjâîb-al-Hind* [1], où l'on voit un capitaine que le hasard a conduit sur une côte propice aux échanges « passer la nuit à étudier les étoiles, à reconnaître la place des constellations, à s'orienter pour fixer dans sa mémoire le chemin de l'aller et du retour ». Car il désire revenir, mais seul, sans autres marchands. C'est par des hommes de cette sorte, attirés à la cour du roi de Sicile et convenablement rétribués, que le chérif Edrici a pu recueillir beaucoup des renseignements qu'il note sur les pays inconnus aux géographes.

Les notions acquises par Edrici sur le pays des Zendjs (on les verra plus loin mises à profit) ne s'accroissent guère durant les siècles suivants.

L'auteur du précieux dictionnaire géographique *Modjem el-Bouldân*, Yaqoût, vers 1210, se contente de dire que le pays des Zendjs part de la mer de ce nom, en allant vers le Sud, sous Canope. Il est en tout cas situé au-delà de l'équateur, car les habitants « voient le pôle Sud presque au milieu du ciel, mais ne voient ni le pôle Nord, ni la Chèvre, ni la Grande-Ourse [2] ».

[1] Anecd. XVI, pag. 27 de ma traduction.

[2] Édit. Wüstenfeld, tom. I, pag. 502, 503. Je traduis *al-djédi* par

Dans ses *Monuments des pays*, qui sont de la seconde moitié du XIIIe siècle, Kazouini (mort en 1283) emprunte tout à ses prédécesseurs, ou, s'il y joint quelques indications nouvelles, ce sont des fables d'origine grecque, où l'histoire de la géographie africaine n'a rien à prendre. Pour lui, le pays des Zendjs, qui a deux mois de marche, est compris entre le Yémen au Nord, le *Feydâfi* (ou *Feydâni*) au Sud, le *Nouba* (Nubie) à l'Orient, et l'Habacha au couchant[1]; orientation étrange et qui déroute singulièrement nos idées sur la carte de cette région africaine.

Cinquante ans plus tard, le grand compilateur de traités géographiques, Abou'l-féda (mort en 1331), n'en sait guère plus qu'Edrici sur le *Bilâd ez-Zendj*. Comme Ibn Sâ'id, dont il aime à citer des extraits, le prince-géographe compte Berbéra parmi les villes des Zendjs[2], auxquels il semble attribuer la possession de la côte toute entière jusqu'à Sofâla. Son contemporain Dimichqi (1256-1327) n'offre pas de nouvelles informations. Rela-

la Chèvre, car il ne peut s'agir ici du Capricorne, qui est une constellation australe. Yaqoût ajoute que les Zendjs « voient dans le ciel quelque chose de la dimension de la lune, qui ressemble à une fenêtre ronde (*tâqa*) dans le ciel, ou à un petit nuage blanc qui ne s'efface jamais ni ne s'en va. J'ai interrogé là-dessus maintes personnes, dit-il, et toutes m'ont répondu de même. Les Zendjs lui donnent un nom dont je ne me souviens plus et ils ne savent pas ce que c'est. » Il s'agit évidemment d'une *nébuleuse*, probablement une de celles qu'on nomme les *Nuées de Magellan*.

1 Texte arabe, édit. Wüstenfeld, pag. 14. La *Kosmographie* de Kazouini, publiée par Wüstenfeld (Goettingen, 1848, 1849) contient deux ouvrages : l'*Athâr al-bilâd* « Monuments des pays » et l'*Adjâib al-Makhloûqât* « Merveilles de la création ».

2 Texte arabe, édit. Reinaud et de Slane, pag. 25.

tivement au pays des Zendjs, il ne dit rien ou presque rien qu'on ne lise déjà dans Edrici[1].

Les géographes postérieurs à Abou'l-Féda se bornent à copier leurs devanciers. En ce qui touche la côte orientale d'Afrique, loin d'éclaircir les points restés obscurs, ils contribueraient plutôt à accroître la confusion qui règne dans les écrits antérieurs.

Ibn al-Ouardi d'Alep[2], presque contemporain d'Abou'l-Féda, ne s'attarde point à la description du pays des Zendjs. Tout ce qu'il en peut dire, c'est que la terre des Zendjs, voisine de Berbéra, fait face au Sind, dont elle est séparée par la largeur de la mer de Fars[3], et se termine au sud au Sofâla, qui lui-même finit à la terre des Ouâq-Ouâq[4].

Le grand historien des Berbers, Ibn Khaldoun, à la fin du xɪvᵉ siècle, ne sait de l'Afrique orientale que ce qu'il en a appris chez les anciens géographes, parmi lesquels il cite Ptolémée et « l'auteur du livre de Roger », c'est-à-dire Edrici. Le pays des Zendjs, chez lui, n'est plus que le Ζήγγισα du géographe Alexandrin. L'océan Indien, dit-il, baigne l'Habacha et le pays des Zendjs. «Sur ses bords, du côté du Midi, sont les contrées des Zendjs et

[1] Le texte arabe de Dimichqi a été publié en 1866 dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, par Mehren, qui plus tard, en 1874, en a aussi donné une traduction française, sous le titre de *Manuel de la Cosmographie du moyen-âge*.

[2] Une partie de l'ouvrage d'Ibn-al-Ouardi (*La Perle des merveilles*) a été publié en 1823 par Hylander. Nos renvois se rapportent à cette édition.

[3] Pag. 170. — [4] Pag. 174.

des Berbéra ; ensuite cette mer passe successivement auprès de la ville de Maqdachou, du pays de Sofâla, de la contrée des Ouâq-Ouâq et d'autres peuples, au-delà desquels il n'existe que des déserts et des solitudes[1] ». Ainsi, pour cet écrivain, le Bilâd ez-Zendj n'atteindrait pas l'équateur et se bornerait à la côte d'Ajan. On ne peut garder aucun doute à cet égard, car un peu plus loin l'auteur répète ses indications en décrivant les contrées comprises dans le premier climat, et place, au sortir de Bab-el-Mandeb, les Bedja, Zéïla, les villages de Berbéra, *le pays des Zendjs*, puis Maqdachou, Sofâla et le Ouâq-Ouâq[2].

Citons enfin, pour mémoire, un géographe du xv^e^ siècle, Bakoui, qui du reste s'est contenté ici de reproduire certains passages de Kazouini, disant que le pays des Zendjs a d'étendue deux mois de marche et se termine au Sud par la contrée nommée Alfiâni, où l'étoile Sohéil (Canope) brille chaque nuit[3].

On sera peut-être surpris de ne pas voir figurer le nom d'Ibn Batouta parmi ceux des écrivains arabes auxquels nous demandons des renseignements sur le pays des Zendjs. Le célèbre voyageur en effet a parcouru, durant le xiv^e^ siècle, quelques parties de la région ainsi nommée, et nous aurons des emprunts à lui faire dans la suite de

1 Prolégomènes de l'*Hist. des Berbers*, pag. 95. Texte et trad. par de Slane, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, tom. XIX.

2 *Ibid. u. s.*, pag. 119, 120.

3 V. l'analyse donnée par de Guignes, dans les *Notices et Extraits*, tom. II, pag. 395.

ce travail ; mais son livre n'offre aucun secours pour éclaircir le point auquel nous nous étions momentanément arrêté, la délimitation du Bilâd-ez-Zendj.

En résumé, l'impression qui résulte de la lecture des écrivains arabes qui ont parlé des Zendjs, c'est que ce nom s'est appliqué aux habitants ou aux maîtres de toute la côte orientale d'Afrique, depuis le golfe d'Aden jusqu'au tropique du Capricorne. Tel en sépare le Berbéra au Nord, le Sofâla au Sud ; tel autre, comme Ibn Khaldoun, semblerait n'y pas comprendre la moindre partie du Zanguebar. Pour d'autres enfin, qui ne se piquent point de précision ethnologique, le nom de Zendj est presque synonyme de Noir.

Cette diffusion extraordinaire d'un nom d'ailleurs inconnu au reste du monde civilisé pourrait s'expliquer en supposant qu'une peuplade de Zendjs, d'humeur conquérante, s'est réellement étendue peu à peu sur tout ce littoral immense, imposant, comme Rome, son nom aux nations conquises. Mais il est plus naturel de croire que les Arabes l'ont à tort attribué à tous les riverains de l'océan Indien, sans autre raison qu'une certaine ressemblance de teint et d'habitudes entre ces diverses nations. C'est ainsi que le nom de Sarrasin, limité d'abord à quelque groupe belliqueux de l'Asie, était devenu en Occident synonyme d'Arabe, ou plutôt de Musulman et même de simple payen [1]. C'est ainsi encore que nous

[1] Les premiers historiens chrétiens des croisades distinguaient au moins nominalement les Sarrasins de leurs coreligionnaires arabes et turcs, témoin ce passage parmi bien d'autres : « Congregavit innumeras

avons vu le nom des habitants de l'Inde s'étendre pour ainsi dire instantanément à tous les indigènes des deux Amériques.

Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons que, pour ne laisser en dehors du cadre aucune des régions auxquelles s'est appliquée, dans l'esprit des Arabes, cette dénomination vague de Pays des Zendjs, il faut se résoudre à y englober toute la partie orientale de l'Afrique comprise entre les limites que nous marquions en débutant, c'est-à-dire environ le 12e parallèle au Nord et le 26e au Sud. Mais si ce territoire immense se déroule sur une longueur d'un millier de lieues, en revanche ce n'est, dans le sens de la largeur, qu'une faible bande de littoral, un étroit ruban au-delà duquel, à quelques lieues de la mer, commence l'inconnu.

## III.

Les navigateurs modernes ont relevé les contours de ces côtes généralement inhospitalières, l'Adel, l'Ajan, le Souahel, le Mozambique, le Sofâla ; on en connaît à peu près les golfes, les embouchures de rivières, les villes et bourgs riverains, les îlots. Mais l'intérieur des terres garde encore une grande partie de ses secrets, et nous sommes loin de justifier la conclusion de ces vers naïfs qu'écrivait,

gentes paganorum, videlicet Turcos, Arabes, *Saracenos*, Publicanos, Azimitas, Curtos, Perses, Agulanos et alias multas gentes innumerabiles. » *Gesta Dei per Francos.* Hanoviæ, 1611, pag. 15. (Récit de faits compris entre 1095 et 1099.)

il y a plus de trois cents ans, l'agréable traducteur de Léon l'Africain, Jean Temporal, ébloui par la rapide succession des découvertes portugaises :

Car peu de gens sont passés en Lybie
Outre les ports et les premiers rivages,
Fust pour terreur des grands bestes sauvages,
Fust pour la peur des serpents vénéneux
Ou des déserts bruslants et aréneux,
Défaillants d'eau et de tout fruit goustable.
Donc estimée étoit inhabitable.
Mais maintenant, par terre et mer ouverte,
Est amplement l'Afrique découverte[1].

Les commerçants arabes couraient depuis longtemps ces parages. Mais leurs écrivains, on l'a vu, en savaient peu de chose, et leurs notions, malgré les latitudes et longitudes données par quelques géographes aventureux, manquaient surtout de ce caractère de précision topographique qui n'a pu être acquise, beaucoup plus tard, que grâce aux observations d'astronomes et de savants officiers de marine. Nous dirons tout à l'heure l'idée étrange que se faisaient les géographes arabes de la direction des rives africaines.

Avant eux, on le sait, les Romains et les Grecs d'Alexandrie avaient entrevu, sinon la totalité, du moins une notable partie de ces côtes. Nous ne parlons pas des voyages de circumnavigation accomplis, dit-on, en con-

[1] *Sommaire commandation de l'histoire Africaine*, jointe à la *Description de l'Afrique*, de Léon l'Africain, édit. de 1830, pag. XVIII (d'après celle de 1556).

tournant l'Afrique, de la mer Rouge au détroit de Gadès; ces expéditions, vraies ou fausses [1], ne nous ont transmis aucune notion sur la côte orientale. Quant à l'intérieur du continent, les écrivains des premiers siècles de notre ère n'ajoutent rien aux vagues conceptions des anciens Grecs sur la région indéfinie nommée Éthiopie, laquelle embrasse tout le pays des Noirs. L'Éthiopie d'Hérodote ne descend pas au-delà des côtes de la mer Rouge [2]. Deux siècles et demi avant notre ère, Ératosthène, et après lui Artémidore, regardent le cap des Aromates comme la limite du monde austral [3]. Polybe pense que personne ne saurait dire si l'Éthiopie est entourée par la mer ou si elle forme un continent qui s'étend au Sud [4]. Du moins il sait que la terre n'est point inhabitable aux environs de l'équateur, comme tant d'autres l'avaient enseigné et

[1] Les arguments que Gosselin, Vincent et quelques autres ont invoqués pour nier toute circumnavigation de l'Afrique dans l'antiquité sont en général fort peu probants. Tel de ces arguments pourrait même servir à confirmer l'opinion contraire. C'est ainsi que Gosselin prétend argüer de fausseté le Périple phénicien sous Néchos (Hérodote, liv. IV, ch. XLII), en faisant observer que les voyageurs n'ont pu, comme ils le disent, faire leurs semailles en automne, vu que cet automne, en la région où ils se trouvaient, correspondrait au printemps, saison qui ne conviendrait pas. Justement le commandant Guillain (*Documents sur l'Afrique orientale*, tom. I, pag. 48, 49) rapporte que la semaille des céréales, sur la côte orientale, se fait précisément en novembre et décembre, c'est-à-dire à la fin de ce que les Phéniciens appelaient leur automne.

[2] V. Talboys Wheeler; *The geography of Herodotus*. London, 1854, pag. 528.

[3] V. Vivien de Saint-Martin ; *Histoire de la Géographie*, pag. 31.

[4] *Hist.*, liv. III, ch. XXXVIII.

l'enseigneront après lui. « Les relations de ceux qui ont vu ces lieux » lui ont appris que le climat à l'équateur est plus tempéré qu'aux extrémités de la zone torride, à cause de l'élévation du sol et des pluies qui l'arrosent [1]. Strabon est de ceux qui regardent cette zone comme absolument impropre à la vie [2]. Pline s'arrête aux mêmes limites qu'Ératosthène, au cap des Aromates. Mais le Périple de la mer Érythrée, document précieux de l'ancienne navigation dans l'océan Indien, conduit, par une série de stations, jusqu'aux fameux emporium de Rhapta; et Ptolémée signale plus loin encore (d'après Martin de Tyr) le promontoire de Prasum.

Les savants modernes qui ont étudié ces documents ne sont pas d'accord, il est vrai, sur la situation des localités qui s'y trouvent mentionnées. Gosselin, à la fin du siècle dernier, soutenait que Rhapta et même Prasum restent au nord de l'équateur [3]. D'Anville, au contraire, et les géographes de notre siècle ne font point difficulté de ramener ces lieux à quelque 8 degrés de latitude Sud, aux environs de Quiloa, opinion infiniment plus sûre, d'après le relevé des côtes.

Ptolémée nomme, au sud de l'Éthiopie, une région Agisymba, *Ἀπὸ δὲ μεσημβρίας τῇ ἐντὸς Αἰθιοπίᾳ, ἐν ᾗ Ἀγίσυμβα χώρα* [4]. Y a-t-il quelque rapport entre cette Agisymba et le pays des Zendjs ? Cela est peu vraisemblable ; mais les

[1] Viv. de Saint-Martin, *Ib. u. s.*, pag. 148, 149.— [2] *Ibid.*, pag. 169.

[3] Gosselin place Rhapta à Bandel-Veilho et Prasum à Brava. (*Recherches sur la géogr. des anciens*, tom. I, pag. 189, 191.)

[4] *Géogr.*, liv. IV, ch. VI.

renseignements de cette nature, dans leur isolement, sont tels que chacun les peut employer à soutenir la thèse qui lui convient. Le plus sûr est de les noter sans conclure[1]. N'a-t-on pas vu des géographes chercher à découvrir dans les régions équatoriales une prétendue contrée nommée Champésie, qui n'est autre que l'Abyssinie même, dont le nom, simplement transcrit par un Grec, subissait sans effort cette surprenante altération ?

A ce propos, et avant de présenter en faisceau les maigres détails fournis par les Arabes sur l'immense littoral qui nous occupe, il n'est pas inutile de toucher un mot des difficultés que fait naître, pour la lecture des noms propres, le système graphique des Arabes.

Ainsi que dans tout autre alphabet, il y a, en arabe, un certain nombre de lettres qui, par leur forme, se peuvent aisément confondre dans une écriture courante peu soignée : telles sont R, D (et même W isolé) d'une part, K et L d'autre part. Mais en outre, et c'est là la principale cause des erreurs de lecture, beaucoup de caractères ne diffèrent entre eux que par l'absence ou l'adjonction d'un ou plusieurs points dits *diacritiques*, placés au-dessus ou au-dessous. Il en est ainsi, dans le corps des mots, pour les lettres *b*, *t*, *th*, *n*, *i*, pour *r* et *z*, *d* et *dh*, pour *h*, *dj* et *kh*, pour *f* et *q*, etc. Qu'on joigne

[1] Walckenaer pense que cette Agisymba est l'oasis actuelle d'Asben, qui a pour capitale Agadez. (*Recherches géograph. sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, 1821, in-8, pag. 391.)

à cela l'absence de tout signe pour les voyelles brèves [1], et l'on n'aura pas de peine à comprendre l'inextricable confusion où peuvent jeter les divers manuscrits dans le déchiffrement des noms de villes et de pays. Pour en citer un exemple entre mille, le nom du grand archipel Malais n'a-t-il pas été lu *Râih*, *Rânah*, *Zânedj*, *Zâbedj*, etc. ?

Ces courtes remarques étaient nécessaires pour expliquer la diversité des noms que nous aurons à signaler pour certaines localités. Elles montrent aussi à quels obstacles on peut avoir à se heurter quand on recherche l'assimilation d'un nom ancien recueilli chez un auteur arabe avec quelque dénomination moderne. Celles-ci, d'autre part, sont fournies avec plus ou moins d'exactitude, chaque voyageur ayant cherché à reproduire le nom local qu'il entendait d'après la valeur des lettres de son propre alphabet, ce qui conduit parfois à des discordances surprenantes. C'est ainsi, comme nous le disions tout à l'heure, qu'un Grec, transcrivant le nom de l'Abyssinie, a transformé *Habacha* en Χαμπεσία, le χ étant l'équivalent de *h* fortement aspiré, μπ correspondant au *b* dans les usages du grec moderne, et σι figurant le son chuintant *ch* [2]. Quel est celui qui, sans être prévenu, eût songé à reconnaître l'Habacha sous son travestissement, pourtant si naturel, en Champésie ?

[1] Quelquefois cependant, l'auteur, pour bien fixer la lecture d'un mot, prend soin de l'épeler lettre par lettre, en spécifiant les points diacritiques et les voyelles. Mais cette utile indication fait souvent défaut.

[2] Voy. Silv. de Sacy; *Abdallatif*, pag. 354, note 28.

## IV.

Sans revenir sur l'étude, tant de fois et si savamment faite, des documents anciens auxquels nous avons fait allusion, abordons ceux que nous fournissent les écrivains arabes.

Parmi les ouvrages en cette langue qu'il nous a été donné de consulter, le plus complet, en ce qui concerne la côte orientale d'Afrique, est celui d'Edrici. Faute d'un meilleur guide, nous le suivrons, marchant avec lui des confins de l'Habacha jusqu'au pays des Ouâq-Ouâq, complétant ses explications avec celles que nous trouverons à emprunter chez d'autres écrivains arabes, tels que les auteurs de la *Relation des deux Musulmans*, celui de l'*Adjâib-al-Hind*, Maçoudi, Istakhri, Ibn Haouqal, Moqaddaci, Al-Birouni, Kazouini, Yaqoût, Abou'l-Féda, Bakoui, Ibn Al-Ouardi, Ibn Batouta, Ibn Khaldoun, etc.

Il ne faudrait point se laisser éblouir par cette brillante énumération de voyageurs, de géographes, d'historiens, d'encyclopédistes. Peu d'entre eux sont des écrivains originaux ; la plupart se bornent au rôle de compilateurs, souvent inexacts ou maladroits. Tel copie littéralement son prédécesseur sans même prendre la peine d'en avertir. Tel autre coud ensemble des morceaux disparates, « hurlant de se voir accouplés ». Un détail qu'on rencontre chez trois ou quatre auteurs différents n'offre souvent pas plus de certitude que si on le relevait chez

un seul ; de même, tel fait cité par Pline ne nous semble aucunement confirmé parce que nous le lirons encore dans Solin, Isidore de Séville, Vincent de Beauvais, Brunetto Latini.

Au sujet de l'Afrique orientale, la plupart des écrivains arabes en étaient bien réduits à copier ou à se taire. Sauf Maçoudi et Ibn Batouta, aucun d'eux n'avait franchi la mer des Zendjs. C'était une navigation longue et pénible, dont les récits des matelots exagéraient encore les difficultés. Les monstres marins, les écueils, les courants, les tempêtes, les peuples mangeurs d'hommes, menaçaient le voyageur de mille morts dès qu'il avait franchi ce cap redoutable qui forme au levant la pointe extrême de l'Afrique, et dont le nom moderne, d'après Bruce[1], signifie « promontoire des funérailles ».

Assurément Edrici n'avait pas non plus la connaissance personnelle des régions où nous allons le suivre. Mais il semble avoir fait des efforts pour mettre à profit toutes les notions acquises à son époque. Il cite une douzaine d'ouvrages où il a puisé, entre autres ceux de Ptolémée et de Maçoudi. Dans sa Préface, on croirait qu'il s'est inspiré des idées qui en ces derniers temps ont conduit à modifier d'une façon si profonde l'ancien programme des études géographiques. Il veut décrire les mers, les fleuves, les montagnes, les plaines et les vallées, les villes et leurs territoires, la nature des cultures, grains, fruits, plantes de chaque pays, les arts et métiers

[1] *Voyage aux sources du Nil*, édit. Panckouke, 1790, tom. I, pag. 508.

de chaque peuple, leur commerce d'exportation, les curiosités et objets remarquables, l'état politique et social, les caractères physiques des races, les mœurs et coutumes, la religion, le vêtement, les idiomes[1]. L'auteur fait de son mieux pour remplir son excellent programme. Mais, hélas! que de lacunes inévitables en ce qui concerne notre pays des Zendjs !

Abou'l-Féda, bien postérieur au géographe sicilien, déplore cette ignorance des Arabes au sujet de bien des pays, et spécialement pour cette terre des Noirs du Sud, qui contient des races diverses et nombreuses. « Il ne nous en est parvenu, dit-il, que des renseignements bien rares ; mais encore vaut-il mieux en savoir quelque chose que de tout ignorer[2] ». « Mais », eût-il pu ajouter avec Roger Bacon, dont il fut presque le contemporain, « peut-on s'étonner que plus de la moitié du quart habitable (du globe) où nous nous trouvons nous soit inconnu, alors que chez nous tant de villes restent ignorées des savants[3] ? »

## V.

Avant de commencer notre itinéraire le long du rivage africain, il n'est pas inutile de résumer en quelques mots certaines conceptions générales des géographes arabes, qui en cela, du reste, s'écartent peu des doctrines des géographes alexandrins.

[1] Préface, pag. XXI. — [2] Géogr. Texte arabe, pag. 2. — [3] *Opus Magnum*, dans Viv. de Saint-Martin; *Hist. de la Géogr.*, pag. 289.

La terre avec ses eaux, dit Edrici [1], est plongée dans l'espace, comme le jaune au milieu de l'œuf; l'air l'environne de tous côtés, attirant à lui tout ce qui est léger, et la terre attirant vers elle ce qui est pesant, comme l'aimant attire le fer.

Le globe terrestre est divisé en deux parties égales par la ligne équinoxiale, le plus grand des cercles (parallèles) sur la sphère terrestre. Ce cercle se divise en 360 degrés, chacun de 25 parasanges. La parasange est de 12,000 coudées, la coudée de 24 doigts; le doigt correspond à 6 grains d'orge placés côte à côte [2]. Les méridiens, de l'équateur au pôle, se divisent en 90 degrés ; les terres habitables, au Nord, finissent au 64°; le reste est désert, à cause du froid et des neiges. Au sud de l'équateur, point d'êtres vivants, à cause de la chaleur, qui dessèche les eaux [3].

[1] Pag. 1 et suiv.

[2] Le ms. nº 578, ancien fonds de la Bibliothèque nationale, qui contient le texte de la Géographie d'Abcu'l-Féda, porte en tête cinq vers que Reinaud et de Slane reproduisent dans leur édition du texte arabe, pag. 540, et qu'ils traduisent ainsi (tom. II, pag. 18) : « La poste se compose de quatre parasanges, et la parasange de trois milles. — Le mille se compose de mille brasses, et la brasse de quatre coudées. — La coudée est de vingt-quatre doigts, et le doigt se compose — De sept grains mis à côté l'un de l'autre. — Le grain équivaut à sept poils de mulet. Et voilà qui n'admet pas de contradiction. »

[3] Cette croyance, empruntée aux théories des Grecs, n'empêche point les géographes arabes de citer des peuples et des villes au-delà de la ligne. « La région au sud de l'équateur, dit Ibn Khaldoun (*Prolégom.*, pag. 108) ne renferme d'autres populations que celles dont Ptolémée a fourni l'indication. Au-delà sont des déserts et des sables qui se pro-

La moitié du globe est plongée dans l'océan, qui l'entoure sans interruption.

La terre habitable comprend sept *climats*[1] marqués par des lignes allant d'Occident en Orient, imaginées par les astronomes. Chaque climat se partage en dix sections dans sa longueur. Ainsi, les climats marquent des divisions par cercles parallèles, et les sections par cercles méridiens. Le premier climat embrasse les contrées voisines de l'équateur, au nord de cette ligne; c'est à la 5e section, en allant de l'Ouest à l'Est, que commence l'Abyssinie; la 8e se termine au point où la mer des Indes prend le nom de mer de la Chine.

longent jusqu'au cercle d'eau nommé la Mer Environnante. » Plus loin le même ajoute : « Au midi de l'équateur, la région déserte est beaucoup plus considérable qu'au nord ».

[1] On sait que les anciens géographes donnaient le nom de climats à des zones parallèles comprises entre l'équateur et le pôle, distinguées entre elles par la longueur du jour au solstice d'été. Les Arabes ont adopté le mot sans en retenir bien exactement la signification. On peut voir ce qu'en dit Yaqoût dans les Prolégomènes de son Dictionnaire géographique. Voici la traduction sommaire d'une partie de ce passage, où l'on trouvera un échantillon de la science étymologique des Arabes :

« Entre l'équateur et le pôle Nord, la terre se divise en sept climats. On n'est pas d'accord sur la valeur de ce mot. Il y en a qui disent que les sept climats s'étendent au Nord et au Midi; d'autres, au Nord seulement. Hermes prétend que le Midi contient aussi sept climats, comme le Nord, ce qui ne paraît pas démontré. La plupart sont d'avis que les sept climats s'appliquent au Nord seulement, qui est très habité, tandis que le Midi l'est fort peu. Le mot est, dit-on, arabe, se rattachant au verbe *qalam*, rogner, dont le sens primitif est « couper », et le *qalam* ou roseau à écrire est ainsi nommé parce qu'on le *taille* de temps en temps, etc. » (Texte arabe de Wüstenfeld, tom. I, pag. 25, 26.)

Quant aux parties transéquatoriales, supposées de peu d'étendue en largeur, on les rattache aux diverses sections du premier climat.

Pour comprendre le groupement des parties successives de l'Afrique transéquinoxiale dans les sections du premier climat, il ne faut pas oublier que, suivant les conceptions géographiques d'Edrici, la côte africaine, prenant une forme extrêmement différente de celle que nous lui connaissons, se replie vers l'Orient, comme si la direction qu'on observe entre le détroit de Bal-el-Mandeb et le cap Guardafui était à peine modifiée, de manière à faire face successivement à l'Arabie, à l'Inde, aux îles Malaises et à la Chine. Aussi devrons-nous chercher jusque dans la 9e section les faits concernant les parties les plus lointaines du continent africain, l'extrémité du Ouâq-Ouâq, qui continue la côte de Sofâla, se trouvant ainsi reportée au sud de la mer chinoise [1].

Cette prétendue direction de la côte modifie nécessaiment l'orientation relative des localités. Elle nous fait en apparence avancer de l'Occident vers l'Orient, tandis que la marche réelle est du Nord au Sud ou au Sud-Ouest. Toutefois, et c'est un point qu'il ne faut pas oublier en lisant les textes, la position d'une ville est parfois indiquée dans sa vraie situation, au midi de la précédente, alors que la direction prétendue de la côte exigerait qu'elle fût à l'Est. Cela vient, sans doute, de ce que, la

[1] Voir la carte d'ensemble d'Edrici, reproduite par Reinaud; *Introd. à la Géogr. d'Abou'l-Féda*, pag. cxx.

position relative des deux villes étant donnée d'une façon certaine par les voyageurs, cela oblige le géographe à oublier pour un instant son hypothèse sur l'orientation générale du littoral. C'est une inconséquence dont l'écrivain ne semble point s'apercevoir.

Malgré ce prolongement du continent d'Afrique jusqu'aux eaux chinoises, la mer ne laisse pas d'en faire le tour et de rejoindre l'Atlantique.

La *Mer Environnante*, matière (*madda*) de toutes les mers, dit Kazouini [1], l'*Ouqiânoûs* (Ωκεανός) des Grecs, aux rivages inconnus, fait le tour entier de la terre. L'Océan forme, à l'Orient, la mer de la Chine, puis la mer des Indes, d'où sortent deux bras immenses, la mer de Fars (golfe Persique) et la mer de Qolzoum (golfe Arabique); ensuite la mer touche au pays des Berbers, et s'étend d'Aden à Sofâla des Zendjs; c'est là une mer qu'évitent les navires, à cause des graves dangers qu'on y court. L'Océan atteint les montagnes de Qomr (ou de Qamar, la *Lune*), où le Nil d'Égypte a ses sources, vers la terre des Noirs occidentaux, et gagne les côtes de l'Andalous (Espagne). S'élevant au Nord, l'Océan longe les régions hyperboréennes et rejoint la mer Orientale [2]. Vers le

[1] *Adjâïb al-Makhloûqât*, édit. Wüstenfeld, pag. 104, 105.

[2] Abou'l-Féda (pag 12 du texte arabe) cite un passage du *Qanoûn* d'Al-Birouni, ainsi conçu : « La mer du Midi commence à la Chine et se dirige le long de l'Inde, vers le pays des Zendjs... La partie extrême que visitent les personnes qui naviguent sur la grande mer, du côté du couchant, c'est Sofâla des Zendjs. Les navigateurs ne dépassent pas cette limite. La cause en est que la mer, du côté du Nord-Est, s'avance vers la terre; elle y pénètre en plusieurs endroits, et les îles y sont

Sud, l'eau de la Mer Environnante est épaisse, parce que le soleil, dardant ses rayons directement et de plus près, fait évaporer les parties subtiles de l'eau, ce qui la rend à la fois plus épaisse, très salée, très chaude, et partout innavigable [1].

La dénomination des mers varie avec les géographes. A partir d'Aden, l'océan Indien longeant l'Afrique prend souvent le nom de mer des Zendjs. Supposant la côte dirigée vers l'Orient, Istakhri et Ibn Haouqal disent que « cette mer des Zendjs s'élargit au point que la traversée jusqu'au pays des Zendjs est de sept cents parasanges [2] ». Pour Kazouini, la mer des Zendjs baigne le pays des Berbers, et son extrémité la plus lointaine se perd dans la Mer Environnante [3]. C'est une mer terrible par ses vagues gigantesques, ses monstres marins et ses écueils, telle enfin qu'Avienus, s'inspirant, dit-on, de quelque

nombreuses. Au contraire, du côté du Sud-Ouest, et comme compensation, le continent s'avance dans la mer. Ce lieu est occupé par les nègres de l'Occident; il s'étend au-delà de l'équateur jusqu'aux montagnes de Qomr, où le Nil prend sa source. A partir de cet endroit, la mer s'avance entre des montagnes et des vallées qui montent et descendent; l'eau y est continuellement mise en mouvement par le flux et le reflux de la mer. Voilà pourquoi on n'y navigue point. Cela n'empêche pas la mer du Midi de communiquer avec l'océan (Atlantique) à travers ces passages étroits et par l'espace qui se trouve derrière ces montagnes du côté du Sud. On a des preuves certaines de cette communication, bien que personne n'ait pu s'en assurer par ses yeux.» (Nous avons reproduit presque sans modifications la traduction de Reinaud, II, pag. 15.)

[1] *Ibid.*, pag. 21 du texte arabe ; pag. 34 de la trad. Reinaud.

[2] Istakhri, pag. 28, 29 ; Ibn-Haouqal, pag. 37.

[3] *Adjaïb al-Makhloûqât*, pag. 120.

ouvrage carthaginois, peignait l'Océan, *Oceanus iste.... orbis effusi procul circumlatrator* [1], et cette mer des Indes, où surgit l'immense Taprobane :

Hac immensa patet, vastique extenditur oris
Undique per pelagus : latus autem protinus olli
Agmina cetosi pecoris, vaga monstra profundi,
Adludunt : fervent Erythræi marmora ponti
Tota feris : hæc, ut rigidi juga maxima montis,
Nubibus adtollunt latus omne, et terga tumescunt :
Instar in his rupis spinæ tenor arduus adstat,
Molibus in celsis scrupus quoque creber inhorret.
Ah ! ne quis rapidi subvectus gurgitis unda
Hæc in terga sali lembum contorqueat unquam :
Ah ! ne monstrigenis, hostem licet, inferat æstus
Fluctibus : immodici late patet oris hiatus
Quippe feris, antro panduntur guttura vasto ;
Protinus hac ipsas absorbent fauce carinas,
Involvuntque simul mox monstra voracia nautas [2].

Dans leurs descriptions effrayées, les cosmographes arabes semblent parfois s'être inspirés de ces vers du poète latin. D'après leurs tableaux des périls sans nombre qui rendent ces mers à peu près inabordables, on devrait supposer que jamais navire de commerçant ne s'y hasarde volontairement. Les *roubbans*, en effet, et les *nakhodas*, c'est-à-dire les maîtres des navires arabes et persans, ne s'éloignent guère des côtes. Ils savent choisir la saison : ils n'ignorent pas que l'océan Indien,

[1] *Ora maritima*, édit. Lemaire, vers 390, 391.
[2] *Descriptio orbis terræ*, édit. Lemaire, vers 779 à 794.

ténébreux et violemment agité de l'équinoxe de printemps à l'équinoxe d'automne, et surtout au moment où le soleil atteint le signe des Gémeaux, s'éclaircit et se calme quand l'astre arrive au signe du Sagittaire [1]. Ils n'ont d'ailleurs qu'une idée confuse de la configuration de cette vaste étendue liquide. Tel, dit Moqaddaci, la compare à un *taïleçan*, espèce de voile que portent les Mollahs, et qui, fixé au bonnet, descend le long du dos. Tel autre y voit la forme d'un oiseau dont le bec serait à Qolzoum (golfe de Suez), le cou dans l'Iraq et la queue entre l'Habacha et la Chine. Je l'ai vue, ajoute le même écrivain, figurée sur une feuille dans le trésor d'un émir du Khoraçan, et encore sur une fine étoffe de coton chez un personnage de Niçabour, et ailleurs. Le tracé n'en était jamais pareil [2].

« Un jour j'étais avec Abou Ali Ibn Hazim sur le rivage d'Aden, les yeux fixés sur la mer. « A quoi songes-tu ? » me dit-il. « Que Dieu, répliquai-je, protége le Chéikh. Je suis préoccupé des tracés si différents qu'on fait de cette mer. Vous qui êtes imam des marchands, vous la connaissez mieux que personne. S'il vous plaisait de me la décrire, je m'attacherais à vos paroles et reviendrais de mes incertitudes. — Tu es tombé, dit-il, sur un homme bien renseigné à ce sujet. » Alors il ratissa le sable avec la paume de la main, et y traça les contours de la mer. Son dessin ne ressemblait ni à un *taïleçan* ni à un oiseau [3]. »

[1] V. Kazouini; *Adjâïb*, pag. 111.— [2] Édit. de Goeje, pag. 10.
[3] *Ibid.*, pag. 11.

Mais, ajouterons-nous, autant qu'on en puisse juger par le profit qu'en a tiré Moqaddaci, ce nouveau tracé n'eût pas plus satisfait un géographe moderne que les bizarres conceptions critiquées par l'écrivain arabe.

Laissons ces généralités sur la mer des Indes, et venons à la description du littoral africain qu'elle baigne.

## VI.

Le Bilâd ez-Zendj, avons-nous dit, commence aux frontières de l'Habacha, c'est-à-dire au territoire de Berbéra.

Pour les géographes arabes, le Berbéra embrasse une étendue considérable du continent comprise entre la mer et une ligne vague à l'Ouest du méridien de la ville même de Berbéra. C'est la Βαρβαρία des géographes grecs, et la mer qui la côtoie est, dans Ptolémée, le Βαρβαρικὸς κόλπος, qui, comme il a été dit précédemment, garde ce nom jusqu'à l'équateur et au-delà.

Maçoudi nous apprend que le peuple nommé Berbéra est une tribu des Zendjs [1] ; mais la population est fort mélangée d'Abyssins, et l'écrivain arabe, en parlant du *Khalîdj* ou bras de mer Berbéri qui baigne le Berbéra, nous donne ce territoire comme faisant partie « du pays des Zendjs et des Habacha [2] ».

Yaqoût dit que les *Berber* sont noirs comme les Zendjs

[1] *Prairies d'or*, chap. xxxiii, tom. III, pag. 2.
[2] *Ibid.*, chap. x, tom. I, pag. 231.

et forment une race intermédiaire entre les Zendjs et les Abyssins [1].

Abou'l-Féda classe encore Berbéra comme pays des Zendjs [2]; mais la région dépend des souverains de l'Habacha [3], qui y trouvent leurs ports de commerce. Dès le xiii[e] siècle de notre ère, la ville de Berbéra était presque entièrement convertie à l'islam : c'est pourquoi, dit Ibn Saïd, ce pays ne fournit point d'esclaves aux contrées musulmanes [4], fait regrettable assurément, car ces esclaves étaient fort beaux ; le géographe persan Abd-el-Mo'al donne à leur sujet un détail qui a son importance au point de vue ethnographique : « On les préférait, dit-il, à ceux de Nubie, d'Éthiopie ou du Sénéga (?), parce qu'ils tirent plus sur le rouge, au lieu que les autres tirent sur le jaune [5] ». Yaqoût, au contraire, dit que les habitants du Berbéra sont extrêmement noirs. Ils parlent, dit-il, une langue qu'eux seuls comprennent [6]. Ils vivent de chasse. Dans leur pays, on trouve des animaux extraordinaires, inconnus ailleurs, des girafes, des rhinocéros, etc.

Les chevaux de Berbéra jouissaient aussi, et dès les temps anciens, d'une grande réputation chez les Arabes.

[1] Édit. de Wüstenfeld, tom. IV, pag. 602.— [2] Texte arabe, pag. 25.

[3] Edrici ; 1[er] clim., 5[e] sect., pag. 42.

[4] Dans Abou'l-Féda, texte arabe, pag. 159.

[5] D'Herbelot; *Bibliothèque orientale*, au mot *Berbéra*, pag. 102 Moqaddaci (pag. 242) dit d'autre part que la pire race des eunuques est celle des *Berber* qu'on porte à Aden. On peut voir chez cet auteur des détails sur les opérations que subissent les eunuques.

[6] *Lexicon geographicum*, texte arabe, édit. Juynboll. Leyde, 1859.

Le plus illustre parmi les auteurs des *Mo'allaqât*, Imrou' l-Qaïs, se montre chevauchant en imagination, à son retour du pays de César (Justinien), sur un noble coursier de Berbéra, à la queue coupée, rompu aux courses nocturnes, maigre, rapide, mordant son frein [1].

Berbéra est aujourd'hui, comme autrefois, un port très fréquenté, où se rendent des commerçants de Mascate, de Bahrein, de Basra, de Bagdad et des Indes [2]; c'est le marché le plus important de toute la côte des Soumal, au Nord [3]. On y trouve tous les objets du commerce ordinaire de l'Afrique orientale : gomme arabique, myrrhe, encens, or, ivoire, beurre fondu, esclaves, chameaux, chevaux, ânes et mulets [4]. Berbéra est l'antique *Malao*, Μαλαὼ du *Périple de la mer Érythrée* [5].

L'origine du nom propre Berbéra, comme celle de tant d'autres noms de peuples, est fort inconnue. Bruce prétend que *Berber* signifie originairement « pasteur [6] »; mais comme il attribue cette même signification à une foule d'autres noms de peuplades africaines et qu'il néglige de faire connaître ses autorités, on peut garder quelques doutes sur son explication. Léon l'Africain, autre étymologiste d'une valeur très contestable, voit dans Berber la réduplication du mot *bar*, qui signifie, dit-il,

1 *Divan d'Amro'lkaïs*, édit. de Slane, pag. 27 du texte arabe.

2 Guillain; *Afrique orientale*, tom. II, pag. 484.

3 *Ibid.*, pag. 486.

4 Balbi; *Géogr.*, pag. 1239.

5 Voy. les notes qui accompagnent l'édition publiée par Ch. Muller, dans les *Geographi Græci minores*, tom. I, pag. 264.

6 *Voy. en Nubie*, tom. I, pag. 440.

désert[1]. Le dictionnaire éthiopien de Ludolf ne donne au verbe *barbara* d'autre sens que celui de « piller, enlever », et le substantif *barbar* est traduit par *prædo*, *latro*. Cela prouve simplement que les Berbéra étaient d'assez insignes voleurs pour que leur nom fût devenu synonyme de brigand et pillard.

Il ne faut point songer à déterminer avec quelque exactitude les limites du territoire de Berbéra. Politiquement, elles ont dû varier de siècle en siècle. Au milieu du XIV[e], d'après Ibn Batouta, la capitale, ou tout au moins une de ses principales cités, était Zéilâ[2], ville que Maçoudi (vers 950) attribue entièrement aux Abyssins[3], et qu'Istakhri note comme leur unique port de transit pour le Hedjaz et le Yémen[4]. Ibn Saïd et Abou'l-Féda la don-

1 « D'autres sont de cette opinion que Barbar soit un nom repliqué, parce que *bar* en langage arabesque signifie *désert*, disent que du temps que le roi Ifricus fut rompu par les Assyriens ou bien par les Éthiopiens, s'enfuyant vers l'Égypte, et étant toujours par ses ennemis vivement poursuivi et ne sachant comment résister à l'encontre d'eux, prioit ses gens bien affectionnément le vouloir conseiller en péril si imminent, quel parti il devoit prendre, pour aucunement trouver remède à leur salut. Mais ne lui pouvant donner réponse, comme éperdus qu'ils étoient, avec une voix confuse et retirée crioient : *El barbar ! el barbar !* qui est à dire « au désert ! au désert ! » voulant par cela inférer qu'à leur salut ne gisoit d'autre refuge, fors que traversant le Nil se retirer au désert d'Afrique.» (*Descript. de l'Afr.*, tom. I, pag. 13.)

2 Ibn Batouta, tom. II, pag. 180.

3 *Prairies d'or*, chap. XXXIII, tom. III, pag. 34; et chap. XLIII, tom. III, pag. 157.

4 Édit. Wüstenf., pag. 36. Le passage est littéralement reproduit dans Ibn Haouqal, pag. 41.

nent aussi comme un port de l'Habacha [1] ; mais elle possédait une sorte d'indépendance, étant gouvernée par un conseil de chéikhs, qui sans doute payaient tribut au Négous. C'était dès lors un lieu de séjour extrêmement désagréable : climat brûlant, point d'eaux courantes, mais de simples citernes ; point de jardins, de légumes ni de fruits. Les navires de Qolzoum y importaient les marchandises propres au commerce abyssin ; ils en tiraient des esclaves, de l'argent, fort peu d'or [2]. La religion de Mahomet y avait fait de bonne heure des prosélytes ; la ville était musulmane dès le temps d'Abou'l-Féda. Lorsque Ibn Batouta la vit, son commerce était actif et prospère ; mais le célèbre voyageur trace un fâcheux tableau de son aspect. Il la peint comme « la ville la plus malpropre du monde, la plus triste, la plus empestée, à cause des masses de poisson qu'on y apporte et du sang des chameaux qu'on égorge en pleine rue [3] ». Le territoire avoisinant est, dit-il, un désert, et ce désert s'étend à deux mois de marche. Les indigènes, comme en général les musulmans de la côte, professent le rite chaféite.

Zéilâ est l'ancien emporium des Avalites (ὁ Αυαλίτης du *Périple*). C'est le point le plus septentrional de notre itinéraire, et c'est par là que nous eussions dû commencer.

Entre Zéilâ et le territoire de Berbéra, Edrici nomme

[1] Texte arabe, pag. 161.
[2] Edrici ; 1er clim , 5e sect., pag. 40, 41. (Jaubert écrit *Zalegh.*)
[3] *Ibid.* *u. s.*, pag. 180.

quelques villages sans importance : ***Manqoûbah***, *Aqant*, petit port en ruines où abordent seules les barques peu chargées et d'un faible tonnage ; *Nâqati*, mince bourgade bâtie sur une colline de sable, à une portée de flèche de la mer, peu fréquentée des étrangers, vu son peu de ressources, n'ayant d'autre industrie que l'élève des chameaux ; enfin, à huit journées plus loin, *Batta*, dont le territoire touche à celui de Berbéra[1].

Le Berbéra renferme beaucoup de villes ou bourgades ; la première est *Djouah*, dont notre géographe se borne à citer le nom.

De Djouah on atteint, en deux journées de navigation, *Qarfoûna*, où s'élève une haute montagne qui s'étend vers le Sud[2]. Qarfoûna est bâtie tout au bord de la mer, dans une baie, dit Ibn Saïd ; c'est la première ville du Berbéra sur le littoral de l'océan Indien[3].

Dans Qarfoûna, on ne peut hésiter à reconnaître le *Yerdefoun* actuel, plateau qui s'élève à sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui a donné son nom à la pointe la plus orientale du continent, pointe un peu moins élevée, située à trois ou quatre lieues plus au Nord. C'est à celle-ci, en effet, que les Portugais ont attribué le nom de cap Guardafui[4], bien que les Arabes l'appellent *Ras el-Acîr*, cap de l'Esclave. C'est là que tous

[1] Edrici ; *Ibid. u. s.* — [2] 1er clim., 6e sect., pag. 44.

[3] Abou'l-Féda ; texte arabe, pag. 151.

[4] Bruce veut qu'on dise *Gardéfan*. André Corsal, dans sa 2e lettre, écrite en 1517 à Laurent de Médicis, écrit *Guardafuni*. (*Descript. de l'Afr.*, tom. IV, pag. 333.)

nos géographes s'accordent à placer le cap des Aromates, Αρώματα ἄκρον καὶ ἐμπόριον de Ptolémée et du *Périple de la mer Érythrée*.

De Qarfoûna, en allant vers l'Est (d'après la direction attribuée à la côte, mais en réalité vers le Sud), trois jours de navigation conduisent à *Termah*[1], qu'Abou'l-Féda nomme *Bermah*[2]. Là se dresse une haute montagne remarquable par ses sept pointes, dont la base se prolonge à une grande distance dans la mer. Le traducteur d'Edrici, Jaubert, qui parmi les divers manuscrits dont il a fait usage a généralement la main assez malheureuse pour donner la préférence à la plus mauvaise variante des noms propres, Jaubert appelle cette montagne *Khakoui*; l'édition de Rome et la version des Maronites donnent *Khaqoûni*, ce qui est déjà plus voisin de la vérité; l'Abou'l-Féda de Reinaud et de Slane s'en rapproche encore en écrivant *Khafoûnî*, et la vraie leçon se lit dans le manuscrit d'Ibn Saïd, qui porte *Djebel Hafoûni* « montagne de Hafoûn ». Tel est, du moins, le nom que donnent encore les Arabes à la presqu'île à sept pointes qu'on rencontre après le cap Guardafui, un peu au nord du 10e parallèle. Elle est bien connue des voyageurs, dit Abou'l-Féda, qui mentionne ses sept têtes et lui attribue dans la mer une saillie de cent quarante milles[3], laquelle, dans Edrici, se réduit plus exactement à quarante-quatre.

[1] Edrici; *Ibid. u. s.*— [2] Texte arabe, pag. 151 et 163.

[3] Abou'l-Féda, pag. 156. C'est vraisemblablement une erreur de copiste.

Longtemps avant Abou'l-Féda et Edrici, Maçoudi connaissait ce nom de Hafoûn ou Hafoûni, que les éditeurs des *Prairies d'or* écrivent par un *dj* et prononcent *Djafoûna*[1]. Le grand voyageur ne fait aucune allusion à la montagne heptacéphale, mais il parle des vagues terribles contre lesquelles les navigateurs ont à lutter dans ces parages. Les marins disent que les vagues de Berbéra et de Djafoûna « ressemblent à de hautes montagnes ; ils les nomment vagues *aveugles*, entendant par là qu'après s'être enflées comme des montagnes elles se creusent comme des vallées, ne se brisent pas, ne se couvrent pas d'écume comme les vagues des autres mers. Ils les appellent aussi vagues folles ; et, lorsqu'ils sont au large de cette mer, les Arabes d'Oman et d'Azd, montant et descendant au gré de ces vagues, chantent en faisant leur œuvre :

Berbéra, Djafoûna, que vos vagues sont folles !
Djafoûna, Berbéra, leurs vagues, les voilà[2] ! »

C'est auprès du Ras Hafoûn, dans la baie qui le suit, qu'il faut placer l'emporium d'Opône, Ὀπώνη, dont le *Périple de la mer Érythrée* fixe la situation à 400 stades du promontoire, en côtoyant la presqu'île. L'analogie de ces deux noms, Opône, Hafoûn, n'a pas besoin d'être signalée.

[1] Maçoudi, tom. I, pag. 233.

[2] Ce passage, sauf la chanson des marins arabes, est reproduit presque textuellement dans Kazouini (*Adjâïb al-Makh.*, pag. 120). Voy. aussi Abou'l-Féda, pag. 25, 26.

Auprès des sept pointes du mont Hafoûni se trouvent des villages nommés *El-Hâouiya*[1]. Ce nom désigne encore aujourd'hui une importante tribu de Soumalis; mais cette tribu, à une époque qu'on ne saurait fixer, s'était beaucoup étendue au Sud, puisqu'au milieu du XIIIe siècle Ibn Saïd lui donne pour capitale Merka, ville située à deux cents lieues vers le Midi[2].

De Hafoûn à Merka, Edrici compte trois petites journées par mer et sept par terre, évaluations beaucoup trop faibles et qui seraient fort propres à nous égarer dans la recherche de l'emplacement de cette ville, si elle n'avait conservé son nom jusqu'à nos jours et ne figurait sur nos cartes à 2 degrés environ de l'équateur.

Entre le Ras Hafoûn et Merka, Edrici laisse un vide absolu, que les cartes les plus récentes ne comblent guère, du moins jusqu'à Magadoxo, dont il va être question. Cette absence de noms sur un territoire immense, comparable en étendue au littoral de la France sur l'océan Atlantique, s'explique par ce fait qu'on n'y trouve pas un seul port, pas une seule baie capable de recevoir un navire, mais seulement un petit nombre de mauvais mouillages, où le marin ne jouit de quelque sécurité que durant certaines périodes des moussons[3]: c'est l' Ἀζανία des Grecs, la côte d'Ajan de nos carto-

[1] Jaubert a lu *Hadiya*; les Maronites écrivent *Hawiya* « id est præcipitium ». Le mot signifie en effet « gouffre, trou profond ». Le territoire actuel des Hâouiya (M. Revoil écrit *Hawea*) commence au cap appelé *Rhas el-Khîl*. (V. *Bulletin de la Soc. Languedocienne de Géogr.*, 1879, tom III, pag. 5.)

[2] Abou'l-Féda, pag. 163.— [3] Voy. Guillain, tom. II, chap. XI.

graphes, qui la laissent aussi nue que les anciens ; aussi peu visitée d'ailleurs par les navigateurs modernes que par les commerçants arabes du moyen âge. Ce nom d'Azanie, si l'on veut lui donner une origine grecque, comme à l' Ἀζανία du Péloponnèse[1], expliquerait le peu d'empressement des marins à fréquenter une région aride, infertile, inhospitalière.

La première station maritime en descendant vers le Sud est *Maqdéchou*, que les cartes portugaises nous ont accoutumés à appeler Magadoxo[2]. Edrici ignore jusqu'à

[1] Ἀζανία, locus in Peloponneso, *οὐ πάνυ πολυΰδρος*, ideoque sic nominatus ab *ἄζω* scilicet *ἀζαίνω*, significante *ξηραίνω*. — *Ἀζανία τόπος ἔστι τῆς Αρκαδίας λεπτόγεως σκληρὸς καὶ ἄκαρπος περὶ ὃν πονοῦντες γεωργοὶ οὐδὲν κομιζόνται*. *Thesaur*. d'Henri Estienne. — La partie de la côte comprise entre Ras Hafoûn et Ras el-Khil est appelée par les Arabes *Berr el-Khazaïn*, «terre des réservoirs», et c'est de là que Guillain (tom. I, pag. 101) veut tirer le nom d'Azan ou d'Ajan. — D'autre part, Bruce (tom. I, pag. 249) dit que « dans la langue des Arabes pasteurs, *Ajam* signifie *eau de pluie* », et la côte serait ainsi nommée parce que sans doute, à défaut de sources, on emmagasine l'eau de pluie dans des citernes. — Enfin, Silv. de Sacy (*Chrest. Ar.*, tom. I, pag. 455) explique Ajan par l'arabe *el-Adjam*, nom qui s'applique aux peuples étrangers à la race arabe. *Berr el-Adjam* correspondrait ainsi comme sens au Βαρβαρία des Grecs. Ce qui est vraisemblable, c'est que le nom ancien, quel qu'il fût, entendu par les Grecs, avait quelque ressemblance avec Ἀζανία, ce qui a porté les navigateurs à lui donner ce nom, qui paraissait s'appliquer fort naturellement à la région.

[2] La prononciation de Maqdéchou est marquée dans Abou'l-Féda (pag. 160) telle que nous l'indiquons ici. Dans Ibn Batouta (tom. II, pag. 180), la voyelle du *d* est *fatha* (*a*, *è*) au lieu de *kesra* (*i*, *é*), et d'après les éditeurs on doit prononcer *Maqdachaou*; Yaqoût (édit. Wüstenfeld) écrit *Maqdachou*.

l'existence de ce nom. Mais Abou'l-Féda donne au sujet de cette ville quelques renseignements empruntés à Ibn Saïd. Elle est au bord de la mer des Indes ; ses habitants sont musulmans. Elle possède un grand fleuve qui, par ses crues d'été, ressemble au Nil d'Égypte. Ce fleuve, sortant du lac de *Koûra*, passe à l'orient et proche de Maqdéchou, et va se jeter dans la mer des Indes. Il forme, d'après Ibn Saïd, la limite qui sépare le pays de Berbéra du pays des Zendjs. Ibn el-Madj, de Moçoul, nomme Maqdéchou comme « une grande ville du Zendj et de l'Habacha [1] ». Le cours du Nil de Maqdéchou, ainsi que l'appellent parfois les géographes arabes, est très fautivement décrit par ces écrivains, qui se faisaient une idée fort inexacte de la direction des côtes. Ils lui attribuent une longueur de 2000 milles, ce qui est fort au-delà de la vérité. Aujourd'hui cette rivière, connue sous le nom de Ouébi-Denoq, n'arrive pas jusqu'à la mer. Elle se perd dans les sables, à une quarantaine de lieues de Merka [2].

Il est singulier qu'Edrici, qui cite tant de villes sur la côte africaine, bien au-delà du point où nous sommes parvenus, n'ait fait aucune mention de Maqdéchou. N'existait-elle pas encore au temps où écrivait le géographe sicilien? Un demi-siècle plus tard, l'auteur du *Mo'djem el-Bouldân*, le premier grand dictionnaire de géographie universelle qui ait jamais été écrit en aucune langue, Obéid Allah Yaqoût, ne l'a point ignorée. C'est,

[1] Dans Abou'l-Féda, pag. 161. — [2] Guillain, tom. I, pag. 243.

dit-il, une ville de la frontière du pays des Zendjs, sur le territoire des Berbers, au bord de la mer. Ses habitants sont Arabes pur sang, et point Noirs. Ils n'ont point de roi, mais des préposés (*mouteqaddamoûn*) qui administrent leurs affaires. Les marchands y viennent acheter du sandal, de l'ébène, de l'ambre et de l'ivoire : ce sont là leurs principaux articles de commerce ; mais on y en transporte beaucoup d'autres pour la vente[1]. Ailleurs, Yaqoût dit encore que Maqdéchou est la ville la plus célèbre du pays des Zendjs, mais que les habitants sont des Arabes qui se sont fixés dans ce pays (*istaoutanoû tilk el-bilâd*). Ils y forment plusieurs tribus gouvernées chacune par un chéikh[2].

Plus d'un siècle après l'époque de la rédaction du *Mo'djem el-Bouldân*, Ibn Batouta, en 1330 ou 1331, toucha à Maqdéchou, arrivant de Zéilâ après une traversée de quinze jours[3]. Nous donnerons des extraits de sa relation en parlant des mœurs des Zendjs. Au point de vue purement géographique, elle n'ajoute rien à ce qui précède. La cité est alors soumise à un chéikh de sang berber, lequel entend et parle la langue arabe et fait profession d'être bon musulman. La ville est immense et contient maintes mosquées.

Ainsi, pour résumer les renseignements que nous fournissent les écrivains arabes relativement à l'histoire de Maqdéchou, nous constatons qu'il n'en est fait aucune

[1] Édit. Wüstenfeld, tom. IV, pag. 602. Le mot *adj* « ivoire » désigne en même temps l'écaille.

[2] *Ibid.*, tom. I, pag. 102.— [3] Ibn Batouta, tom. II, pag. 180.

mention par Edrici, qui écrivait vers le milieu du XIIe siècle ; que Yaqoût, dans les premières années du XIIIe, la nomme comme une station commerciale fondée par des Arabes musulmans ; qu'un peu plus tard, Ibn el-Madj, de Moçoul, lui accorde l'épithète de grande, *kebîra*, à laquelle Ibn Batouta, moins de cent ans après, ajoute la marque du superlatif, *moutenahiyat al-kébr*, « la plus grande possible ». Ajoutons enfin que, dans les dernières années du XIVe siècle, Ibn Khaldoun dit qu'« elle regorge d'habitants », que « son état de civilisation est celui de la vie nomade et qu'on y voit beaucoup de marchands [1] ».

Ces faits concordent assez bien avec ce que les Portugais ont pu apprendre de l'histoire de Maqdéchou d'après une chronique arabe trouvée, dit-on, à Quiloa, à l'époque où cette dernière ville fut conquise par dom Francisco d'Almeyda, chronique dont le texte est vraisemblablement perdu pour toujours, mais dont un écrivain portugais, Joam de Barros, contemporain de la conquête, nous a conservé la traduction dans son *Histoire des Portugais dans l'Inde*, en quatre décades. La *fondation* de la ville par des Arabes émigrés d'Asie remonterait à une époque un peu antérieure à Yaqoût, peut-être même à Edrici ; mais la nouvelle colonie n'aurait sans doute pris un sérieux développement qu'au XIIIe siècle, et les informateurs du géographe sicilien pouvaient n'en rien savoir. Une date seule, d'ailleurs, est bien assurée :

[1] *Prolégom.*, pag. 119.

c'est celle de la fondation d'une mosquée qui sert encore au culte musulman. Cette date est marquée dans une inscription toujours lisible sur le minaret, et montre que la construction en a été commencée en moharrem 636, c'est-à-dire en 1238 de notre ère.

On trouvera dans le chapitre suivant quelques détails sur l'industrie et le commerce de Maqdéchou au moyen âge. En 1500, Pédro Alvarez, qui d'ailleurs n'a point vu la ville, la traite de « cité fort belle et riche [1] ». De nos jours, elle n'a plus rien de son antique splendeur, et ne compte pas plus de quatre à cinq mille habitants [2].

## VII.

Poursuivons notre marche le long du littoral.

De Hafoûn, Edrici nous a portés à Merka ou Merkah. A deux journées de cette ville, dans le désert, dit-il, coule une rivière sujette à des crues comme le Nil, et

[1] *Navigation du capitaine Pierre Alvarès. Descript. de l'Afr.*, tom. IV, pag. 395 et suiv.

[2] Voy. Guillain; *Ibid. u. s.*—Quelque lettré indigène a imaginé du nom de sa patrie une étymologie que Guillain rapporte en ces termes : « Peu après l'arrivée des musulmans dans le pays, un de leurs chéikhs les plus vénérés...., qui passait pour être inspiré de Dieu, eut une vision : une brebis lui apparut, éclairée d'une lumière surnaturelle. L'endroit où le miracle s'était accompli fut dès lors considéré comme saint : à la mort du chéikh, on y plaça son tombeau, qui devint un but de pèlerinage. Plus tard, on y construisit une mosquée dont le nom *Megaad-ech-châta* (lisez *Mesdjed ech-chât*) rappela la merveilleuse apparition par laquelle ce lieu avait été consacré, et fut ensuite appliqué par extension à la ville tout entière » (tom. II, pag. 519).

dont les rives reçoivent des ensemencements de doura[1]. Cette rivière n'est autre que le Ouébi-Denoq ou Nil de Maqdéchou, et non, comme le croit Jaubert, la rivière Jubo, qui coule à quelque cinquante lieues plus au Sud et se jette dans la mer, tandis que le Ouébi-Denoq, on l'a vu, se perd dans les sables[2]. C'est à quatre ou cinq heures de marche qu'il faut réduire la distance de la ville au fleuve[3].

Le témoignage d'Edrici a paru précieux au commandant Guillain pour démontrer l'existence de Merka au commencement du xiiᵉ siècle. Mais un témoignage plus ancien nous est fourni par les *Prairies d'or*, dont la rédaction remonte à l'année 943 de notre ère. Maçoudi, en effet, parlant des régions africaines peuplées par les descendants de Kouch, fils de Kanaan, dit qu'« un très grand nombre d'entre eux marchèrent dans la direction de Zagaouah, de Kânem, de *Merka* et autres régions du pays des Noirs[4] ». Merka existait donc dès le commencement du xᵉ siècle, et l'auteur arabe semble indiquer que le nom, sinon la ville, remonte à une époque bien antérieure.

On a vu qu'Ibn Saïd nomme Merka comme capitale

[1] 1er clim., 6ᵉ sect., pag. 44, 45.

[2] Le *Jubo* ou *Juba* est nommé par les Arabes Djoûb, par les indigènes *Voumbo*. Il est vraisemblable que, dans leurs passages relatifs au Nil de Maqdéchou, les géographes arabes ont confondu les cours des deux fleuves. Voy. Guillain, tom. I, pag. 243.

[3] Guillain, I, 195.

[4] Chap. xxxiii, tom. III, pag. 2. Il est vrai que ce passage semble peu d'accord avec la position orientale de notre Merka.

des Hâouiya ; voici le passage, tel que le rapporte Abou'l-Féda : « A l'orient de Khafoûni (Hafoûn), au bord de la mer, est la ville de Merka. Les habitants sont musulmans. C'est la capitale (*qâ' ida*) de l'Hâouiya, qui possède plus de cinquante bourgades. Elle est située sur les bords d'une rivière qui sort du Nil de Maqdéchou et se déverse à deux marches, à l'orient de la ville ; un bras de cette rivière forme une crique pour Merka. A l'est de Merka est la ville de l'islam, fameuse dans ces parages, dont les voyageurs ont sans cesse le nom à la bouche : je veux dire Maqdéchou [1]. »

Après Merka, Edrici nomme Nedja, à une distance d'une journée et demie par mer et quatre par terre ; huit journées la séparent de Qarfoûna ou Qarnoûa. Abou'l-Féda inscrit la même localité sous le nom de Bedja, entre Qarfoûna et Merka [2], ajoutant pour tout renseignement que Bedja est aux Berber et qu'il ne faut point la confondre avec le pays de Bedja (dans la Nubie), où se trouvent les mines d'or d'El-Alâqi. Nedja, dit Edrici, est la dernière dépendance du Berbéra ; c'est une petite ville au bord de la mer. Yaqoût la nomme Nodjah et marque seulement sa position sur la côte, au-delà de Merka [3].

A six journées de marche de Qarfoûna ou Qarnoûa, on rencontre un grand bourg très peuplé, Bezoûnah ou Bedoûna, dont les habitants se nourrissent de grenouilles, de serpents et autres bêtes répugnantes. Ils sont

[1] Abou'l-Féda, pag. 163.— [2] *Ibid.*— [3] *Ibid. u. s.*, tom. IV, pag. 762.

*Kafirs*, ainsi que ceux de Qarnoua, c'est-à-dire non musulmans. Le territoire de Bédoûna touche à celui des Zendjs, sur le rivage [1].

Suivant la direction supposée de la côte, Edrici présente toute cette région comme faisant face au Yémen au Nord, « dont elle est séparée par un bras de mer de six cents milles d'étendue, plus ou moins selon la profondeur des golfes dans l'intérieur des terres et l'extension des caps dans le sein des mers ».

Revenant à Bédoûna dans la section suivante[2], notre géographe ajoute quelques détails. La ville (ici nommée *Medoûna*, *Nedoûba*, etc., suivant les manuscrits[3]) est ruinée, presque déserte, sale et désagréable. Les habitants mangent, comme il a été dit, des grenouilles, des serpents, et aussi des lézards et des rats. Les coquillages et les poissons sont encore une de leurs ressources. Ils ont une singulière façon de pêcher dans la mer. Munis de petits filets qu'ils savent tisser avec des herbes, et qu'ils s'attachent aux pieds, ils s'avancent dans l'eau, et, dès qu'ils sentent du poisson dans le filet, ils en serrent l'ouverture au moyen de nœuds coulants et de cordons qu'ils tiennent dans leurs mains. Ils excellent dans cette pêche et y déploient une ruse acquise par une longue expérience. « Bien qu'ils vivent dans un état de détresse et de misère profondes, cependant ces peuples, — Dieu aime ceux qui résident dans leurs foyers domestiques, — sont satisfaits de leur sort et se conten-

[1] Edrici, pag. 45.— [2] 7e sect., pag. 55.
[3] On peut douter que ce soit la même.

tent de ce qu'ils ont[1].» Bédoûna est soumise au gouvernement des Zendjs.

Partant de cette ville et suivant la côte, on atteint, en un voyage de trois jours et de trois nuits, la ville de Mélenda, qui appartient aux Zendjs. Mais avant de parler de cette cité, que les Portugais ont rendue célèbre sous le nom de Mélinde, il nous faut revenir sur nos pas pour dire un mot d'une localité bien connue, qu'Edrici nomme à peine et dont il ne semble guère connaître l'emplacement : c'est *Beraoua*, la *Brava* des cartes portugaises.

Tout l'itinéraire du cap Guardafui à Mélinde est, chez le géographe sicilien, extrêmement confus. Il semble impossible de déterminer sur le littoral la situation, même approximative, des villes qu'il mentionne, et dont les noms défigurés par les copistes, comme le prouve la multitude des variantes, défient toute assimilation. L'emploi abusif du pronom de la troisième personne, si fâcheux en arabe pour la clarté des textes, est cause ici que l'on ne sait parfois à laquelle de plusieurs villes précédemment nommées il faut attribuer les détails qui suivent.

Peut-être, dans ce qui précède, faudrait-il faire de *Medoûna* une localité différente de Bedoûna, car c'est entre ces deux points que l'auteur semble placer *Beraoua*. Le problème nous paraît insoluble et nous ne nous y arrêterons pas. Beraoua est sur le rivage de la mer, à l'extrémité du pays des Kafirs, peuples sans foi, qui n'adorent

[1] Trad. Jaubert, pag. 55, 56.

que des pierres enduites d'huile de poisson. Les Berbers et les Abyssins se partagent la suzeraineté du pays [1].

Abou'l-Féda ne parle point de Beraoua, non plus qu'aucun autre géographe arabe, à notre connaissance [2]. Yaqoût cependant nomme sans autre indication « Bâouari et *Moulenda*, deux villes voisines des Zendjs », lesquelles doivent être Braoua et Mélenda [3]. La Braoua moderne est un mauvais port ou plutôt une simple rade, où la population, mélange de Soumalis et de métis arabes, ne dépasse pas 5,000. Elle a eu jadis ses jours d'activité commerciale. Les indigènes rattachent son nom à celui d'un saint musulman, Ali Braoua, qui fut sans doute en ces contrées un apôtre de l'islam. D'autres, jouant sur les noms des deux villes voisines, Merka et Braoua, disent que Merka est un mot altéré de l'arabe *makar* «tromper, agir en fourbe », tandis que Braoua vient de *barr* « être pieux et bon ». Il est douteux que les habitants de Merka acceptent ces explications étymologiques [4].

La chronique de Quiloa, dont il a déjà été question, dit que Braoua fut fondée peu de temps après Maqdéchou, par des Arabes des environs de Bahrein, débarqués sous la conduite de sept frères. A l'arrivée des Portugais, la ville était encore gouvernée par les descendants des sept

[1] Edrici, pag. 55.

[2] Dans l'*Adjâïb al-Hind* (pag. 108) il est question de trois îles nommées *Beraoua*, dont les habitants sont anthropophages. Il ne semble pas qu'aucun rapprochement doive être fait entre ces îles et la ville africaine.

[3] *Ibid. u. s.*, tom. I, pag. 485.

[4] Voy. Guillain, tom. III, pag. 168.

frères, et les indigènes de nos jours y sont toujours partagés en sept tribus [1].

Entre Braoua ou Bédouna et Mélenda, les géographes arabes ne signalent aucun point de relâche, à moins qu'on ne veuille reconnaître la *Juba* des cartes modernes (à l'embouchure d'une importante rivière dont nous avons déjà parlé) dans la *Djoubb* de Yaqoût, « ville voisine du pays des Zendjs, sur la terre de Berbéra, d'où on exporte des peaux de girafes qui servent en Perse à fabriquer des chaussures [2] ». Ces brèves paroles de l'auteur du *Mo'djem el-Bouldân* ne peuvent évidemment servir de base à aucune conjecture sérieuse.

Passons donc à Mélenda. Au temps d'Edrici, c'était déjà une ville importante des Zendjs, située au bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière. «Les habitants se livrent, dit-il, à la chasse et à la pêche. Sur terre, ils chassent le léopard et d'autres animaux sauvages ; de la mer, ils tirent diverses sortes de poissons qu'ils salent et dont ils font commerce. Ils possèdent et exploitent des mines de fer, et c'est pour eux un objet de commerce et la source de leurs plus grands bénéfices [3].»

Voici d'autre part ce qu'en rapporte Abou'l-Féda [4] : Mélenda est une ville des Zendjs ; à son couchant gît une

[1] Guillain, tom. I, pag. 175, 176.

[2] Édit. Wüstenfeld, tom. II, pag. 17. *Djoubb*, ajoute l'auteur, au pluriel *Djebâb*, signifie un puits non maçonné à l'intérieur.

[3] Trad. Jaubert, pag. 56. Je me permets quelques modifications. Par exemple, je traduis *nemr* par « léopard » au lieu de « tigre » : l'Afrique n'a point de tigres.

[4] Texte arabe, pag. 152.

grande baie où se jette un fleuve sorti du *Djébel el-Qomr*. Sur les bords du golfe, les Zendjs ont de nombreuses habitations[1] ; au Midi sont celles de Qomr. A l'orient de la ville s'élève le Kharâni, montagne bien connue des voyageurs, qui fait une saillie de cent milles environ dans la mer, dans la direction du Nord-Est, et s'étend sur le continent en droite ligne vers le Sud, jusqu'à cinquante milles environ. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la partie de cette montagne qui est sur le continent renferme une mine de fer, et la partie située dans la mer contient la pierre d'aimant qui attire le fer.»

Mélinde était encore florissante lorsque les Portugais, sous la conduite de Gama, y touchèrent à la fin du xv[e] siècle. Le capitaine Pedro Alvarez, envoyé du roi de Portugal Dom Emmanuel, qui parcourut toute cette côte depuis le cap de Bonne-Espérance, «fut merveilleusement bien reçu et fêté» à Mélinde par le «roi Maure», en l'année 1500[2]. La ville est aujourd'hui ruinée.

Nous parlerons plus loin des *Moqnefâ* ou «enchanteurs» de Mélinde.

Après Mélenda vient Monbaça, autre ville célèbre dans l'histoire de la conquête portugaise. Edrici évalue la distance entre les deux villes à deux journées de route ; ce sont de bien petites journées, car la distance réelle n'est que de soixante milles marins. Mais les évaluations d'Edrici sont presque toujours extrêmement inexactes,

[1] Au lieu de *kebîrât* « grandes », que porte le texte arabe de Reinaud, je lis *kethîrât* « nombreuses ».

[2] *Descript. de l'Afrique*, tom. IV, pag. 395 et suiv.

tantôt fort diminuées et tantôt étrangement exagérées ; il n'y faut en général attacher qu'une très médiocre importance.

Monbaça appartient aux Zendjs[1]. Quoique petite, elle sert de résidence au roi des Zendjs. Ce prince n'a pour sa garde que des piétons, les chevaux ne pouvant vivre en ce pays. Les habitants, comme ceux de Mélenda, s'occupent de la chasse aux léopards (ou aux panthères) et de l'exploitation des mines de fer. Ils ont des chiens de couleur rouge, capables de lutter victorieusement contre toute sorte de bêtes féroces, et même contre les lions. La ville est près de la mer, sur les bords d'une grande crique où les navires peuvent remonter vers l'intérieur des terres durant un espace de deux journées. Les rives de cette crique sont désertes. Les indigènes redoutent de s'y établir à cause de la multitude d'animaux carnassiers qui errent dans les forêts voisines ; mais ils vont les y poursuivre, afin de tirer profit de leurs dépouilles[2]. Nous verrons en effet que les peaux de léopard sont un des principaux objets de commerce de cette région.

Abou'l-Féda apprécie un peu plus exactement l'intervalle qui sépare Mélenda de Monbaça ; il l'évalue à un degré (de vingt-cinq parasanges). Au couchant de Monbaça est le grand golfe dont parle Edrici ; les navires y

[1] Yaqoût prononce *Menbaça*, et n'en dit qu'un mot : « grande ville du territoire des Zendjs, où abordent les navires ». (*Ibid. u. s.*, tom. IV, pag. 656.)

[2] Edrici, pag. 56, 57.

pénètrent jusqu'à trois cents milles de l'embouchure. Ensuite commence le *Méfaza*, situé entre le Zendj et le Sofâla[1]. Méfaza signifie proprement un lieu dangereux, où l'on risque de perdre la vie, et par suite un désert privé d'eau. Cette dernière interprétation serait ici fort mal placée, mais on peut regarder le mot adopté par Abou'l-Féda comme l'expression sommaire du passage d'Edrici relatif aux bêtes féroces qui rendent les bords du golfe inhabitable.

Ibn Batouta, venant de Maqdéchou, visita Monbaça, sur laquelle il nous donne les détails qui suivent. «Monbaça est une grande île, à deux journées de navigation de la côte des *Saouâhil*. Elle ne possède aucune dépendance sur le continent. Ses arbres fruitiers sont le bananier, le limonier, le citronnier. On y trouve aussi un fruit appelé *Djammoûn* (djambou), qui ressemble à l'olive, qui a un noyau pareil, dont la saveur est très douce. On n'y sème pas; les grains y sont portés des Saouâhil. La principale nourriture est la banane et le poisson. Les habitants sont chaféites, pieux, chastes et vertueux. Leurs mosquées sont en bois solidement établi. A la porte de chacune d'elles se voient un ou deux réservoirs profonds d'une ou deux coudées, où l'on puise l'eau (pour les ablutions) avec une coupe de bois munie d'un manche long d'une coudée. La terre autour du puits et de la mosquée est soigneusement nivelée. Toute personne qui veut entrer se lave les pieds d'abord; à la porte est un morceau de

[1] Abou'l-Féda, pag. 152.

natte grossière pour s'essuyer. Pour faire les ablutions, on tient la coupe entre les cuisses et on se verse l'eau sur les mains. Tout le monde va nu-pieds[1]. »

Mélenda et Monbaça sont, d'après Edrici, les points de la côte où les Zendjs achètent et vendent. Ils y transportent leurs denrées à dos d'homme ou sur la tête, car les bêtes de somme leur font complétement défaut[2].

Un navigateur de notre siècle assure que le « double port » de Monbaça est « le plus beau de l'Afrique orientale »; la ville moderne est cependant peu florissante. On n'y compte pas plus de 3,000 habitants, Souahélis ou Arabes plus ou moins mélangés de sang indigène[3]. Des traditions font remonter l'établissement de la religion musulmane à des colons originaires de Chiraz[4].

Ici doit être placée la ville de Lâmou, inconnue aux géographes précédemment cités, mais accidentellement mentionnée par l'historien Abou'l-Mahacin, qui écrivait dans la seconde moitié du xv[e] siècle. « Lâmou, dit-il, est une ville du pays des Zendjs, sur le rivage de la mer de Berbéra, à vingt marches environ à l'occident de Maqdéchou. Elle est maintenant presque ensevelie sous les sables, qui s'y amoncellent à plusieurs brasses de hauteur[5]. La mer y jette souvent des morceaux d'ambre gris que le roi fait recueillir; on en trouva un jour une

[1] Ibn Batouta, tom. II, pag. 191, 192.

[2] 1[er] clim., 7[e] sect., pag. 58. — [3] Guillain, tom. III, pag. 230-237.

[4] *Ibid.*, tom. I, pag. 239.

[5] Certaines parties de Maqdéchou sont dans ce cas. (*Ibid.*, tom. I, pag. 299.)

pièce qui pesait douze cents livres. Ce canton produit des bananiers de diverses espèces ; on en distingue surtout une dont le fruit a une coudée de longueur. Les habitants font confire la banane et en tirent une liqueur qui se conserve plus d'une année[1] ».

Lâmou, de nos jours, a gardé son nom. C'est une île très voisine de la côte, à 58 lieues au nord de Pemba, à 80 de Zanzibar; on a voulu l'assimiler à une des îles Pyralaon du *Périple de la mer Érythrée*[2]. Son port reçoit toujours un certain nombre de navires étrangers.

## VIII.

Franchissant un espace qu'il évalue par mer à une course et demie (cent cinquante milles, dans la traduction Jaubert) et à six journées par terre, Edrici nous conduit à une ville grande et populeuse nommée *El-Bânas* ou *El-Bâyas*[3]. Les habitants ont une singulière idole : c'est « un tambour nommé *er-rahim* ou *er-radjim*, aussi grand qu'une tonne[4], couvert de peau d'un seul côté, et auquel est suspendue une corde avec laquelle on frappe le tambour. Il en résulte un bruit effroyable qui se fait entendre à trois milles de distance ou environ. Là se ter-

[1] Voy. Quatremère; *Mémoires sur l'Égypte*, tom. II, pag. 188, 189.

[2] Guillain, tom. I, pag. 104.— [3] 1er clim., 7e sect., pag. 57.

[4] Jaubert n'a pas su lire ni interpréter le mot *al-bouttiya* « tonne », qui manque dans les dictionnaires et qui a été expliqué par Dozy dans la préface du fragment d'Edrici sur le nord de l'Afrique et l'Espagne, publié en collaboration avec de Goege (Leyde, 1864, pag. xi).

minent les possessions des Zendjs, et ensuite commence le Sofâla ».

El-Bâyas est la ville citée par D'Herbelot sous le nom de *Bais*, « une des plus peuplées et des plus marchandes de cette côte », dit-il d'après le *Messahat al-Ard*[1].

On passe de cette ville à *Touhna* par un trajet en mer d'une course et demie; mais sur terre le voyage est de huit jours, à cause d'un grand golfe qui sépare les deux localités, s'enfonce au Midi et empêche d'arriver directement. Entre les deux villes s'élève dans la mer une haute et large montagne nommée *Adjrad*, dont les flancs de tous côtés sont creusés par les flots, qui y reviennent avec un tumulte effrayant. Cette montagne attire les voyageurs qui en approchent; aussi les navigateurs prennent-ils soin de s'en tenir écartés[2].

Abou'l-Féda ne dit rien de Bâyas ou Bânas; il passe de Monbaça aux villes du Sofâla, dont la première chez lui se nomme, suivant les manuscrits cités par l'éditeur du texte arabe, *Bétîna* ou *Bénîna*[3]. Trompé par l'analogie apparente des noms, Guillain s'efforce d'établir l'identité de cette Benina avec la *Bânas* d'Edrici (Banès dans

[1] *Bibl. orient.*, pag. 179.

[2] Le nom de la montagne a été lu *Adjoûd* par Jaubert, *Adjourd* (*Agiurd*) par D'Herbelot. Nous préférons *'Adjrad* ou mieux *'Adjarrad* qui signifie en arabe « criard, braillard », par allusion au tumulte des flots qui battent ses flancs. Hartmann (*Edrisii Africa*, pag. 101) suppose que la montagne, dans la pensée de l'écrivain arabe, attire les navires parce qu'elle renferme une mine d'aimant. Le texte ne détruit pas mais ne confirme aucunement cette hypothèse.

[3] Abou'l-Féda, pag. 152.

la traduction Jaubert). Diverses circonstances le gênent, et notamment celle-ci, que Banès est donnée par Edrici comme ville du Zendj, et Bénîna par Abou''l-Féda comme ville du Sofâla[1]. Le savant et consciencieux écrivain eût évité cette dissertation si, connaissant l'écriture arabe, il eût pu remarquer l'extrême différence graphique qui existe entre les deux noms. Au contraire, il n'eût pas manqué de s'apercevoir que la dissemblance entre Touhna (*Tohnet* dans la transcription de Jaubert, *Tahana* dans celle de D'Herbelot[2]) et Bétîna ou Bénîna se borne à des déplacements de points avec une légère modification dans les jambages. De plus, dans une expression telle que *tousamma bi-Touhna*, «elle se nomme Touhna»: le préfixe *bi* a pu facilement être pris comme partie intégrante du nom de la ville, devenu ainsi *Betouhna*, *Bétîna*. L'assimilation des deux localités est d'autant plus naturelle que l'accord est complet pour les détails. «Bétîna, ville du Sofâla, dit le Prince-Géographe, est à l'extrémité d'un grand golfe qui s'enfonce dans les terres. Au couchant de Bétîna, dirigée au Nord-Est, se trouve Adjrad, montagne qui s'allonge de cent milles en mer, et où les vagues produisent un grand tumulte.»

De même que Bâyas est la dernière ville du Zendj proprement dit et touche au Sofâla, de même Touhna ou Bétîna touche au Zendj et commence le Sofâla. Ce serait donc le grand golfe placé entre les deux villes qui aurait

[1] Guillain, pag. 248, 252 et suiv.
[2] *Bibl. or.*, pag. 69.

à cette époque formé la ligne frontière entre les deux pays.

Quel est ce golfe et à quelle station moderne de la côte sommes-nous parvenus? C'est ce que nous aurons à examiner tout à l'heure. Mais d'abord, que devient, dans cette énumération, la ville de Zanzibar, le seul point de la côte africaine qui de nos jours ait gardé le souvenir du nom des Zendjs? Ce point est assurément franchi en passant de Monbaça à Touhna. Ni Edrici ni Abou'l-Féda ne signalent sur le littoral aucun port qu'on puisse assimiler à cette capitale du Zanguebar, aujourd'hui le centre politique et commercial le plus important de l'Afrique orientale. Il est vrai que Zanzibar est une île séparée de la terre ferme par un canal d'une largeur moyenne de vingt et un milles[1], et notre itinéraire s'est jusqu'ici borné au littoral du continent. Mais il convient de dire dès maintenant que, parmi les diverses îles de l'océan voisin, d'ailleurs très confusément décrites par le géographe sicilien, aucune ne saurait être prise pour l'île de Zanzibar. On en peut dire autant des îles qu'énumère Abou'l-Féda. Bakoui et Yaqoût en nomment une qui conviendrait mieux, tant par le nom que par les courts détails dont la mention est accompagnée. *Leikhoûna*, *Bandjoûya* ou *Lendjoûya* (tous noms graphiquement très voisins dans l'écriture arabe) est « une grande île du pays des Zendjs, où réside leur roi. Il y aborde des vaisseaux de tous pays. On y voit des vignes

[1] Guillain, tom. II, pag. 59.

qui portent fruit trois fois l'an[1] ». Or, l'île de Zanzibar, dans la langue des indigènes Souahélis, se nomme *Angouya*[2]. D'autre part, Yaqoût ajoute que les habitants ont été transportés de cette île dans une autre nommée *Tambâtoû*, dont les habitants sont musulmans; et Guillain, fort à propos, signale au nord-ouest de Zanzibar une île plus petite nommée justement *Tombat*, sur laquelle les Arabes ont eu longtemps un fort[3]. Il y a là, ce semble, assez de coïncidences pour qu'il soit permis d'identifier par conjecture Lendjoûya à Zanzibar.

Nous savons par les relations nautiques qu'il est parfois difficile pour les navires à voile d'aborder à Zanzibar, si l'on n'a point un vent favorable, à cause d'un fort courant du sud qui règne le long de la côte[4]. C'est pour cela peut-être, ou pour des raisons politiques dont nous ne savons rien, que ce port, au XIIe et au XIIIe siècle, était assez peu fréquenté pour qu'Edrici ni Abou 'l-Féda n'aient eu à son sujet aucun renseignement. Il recevait pourtant des vaisseaux venus d'Égypte dès le commencement de notre ère, si, comme le veulent nos savants modernes, Zanzibar n'est autre que l'île Ménuthias, Μενουθιάς du *Périple*.

Dans les premières années du XIVe siècle, Marco Polo parle de « l'isle de Zanquibar », où « il se fait moult

[1] Bakoui, dans de Guignes (*Notices et extraits*, tom. II). — Yaqoût, édit. Wüstenfeld, tom. IV, pag. 366.

[2] *Anggouya* ou *Anggoudja*, en langue souahéli, signifie « attends ». Le nom indigène de Zanzibar serait donc synonyme de « station ».

[3] Guillain, tom. I, pag. 277.

[4] *Ibid.*, tom. II, pag. 2.

grand marchandises et y vient moult de marchans et grand navie[1] ». Mais est-ce bien de l'île de Zanzibar qu'il s'agit ici, ou de la côte entière des Zendjs? Cette dernière hypothèse paraît seule acceptable si l'on songe que le voyageur vénitien qualifie *Zanquibar* de « grant isle et noble » qui « dure bien environ deux mille milles[2] ».

A l'époque où elle fut visitée par Vasco de Gama revenant des Indes (1499), Zanzibar était peuplée de *Cafres* et de *Maures,* c'est-à-dire de Zendjs et d'Arabes. Il s'y faisait un grand commerce d'écaille, d'ambre, d'ivoire, de cire, de miel et de riz. On y fabriquait aussi de bonnes étoffes de soie et de coton et des cordages en fibres de coco.

Zanzibar franchi, revenons à Touhna. Les évaluations de distances données par Edrici sont si peu sûres qu'on n'en peut tirer aucun parti pour fixer la position des villes qu'il nomme. La recherche de Bâyas et de Touhna sur la côte, malgré les circonstances spéciales d'un grand golfe et d'une montagne battue par les flots bruyants, est demeurée un problème insoluble. On s'essaie vainement à le résoudre ; de toutes les tentatives, il ne reste qu'une incertitude absolue[3]. Ce golfe est-il l'embouchure de l'Oufidji, ou bien celle du Rouvouma, non loin du cap

[1] Édit. Pauthier, pag. 685.

[2] *Ibid.*, pag. 684.

[3] On peut voir là-dessus les dissertations de Guillain, tom. I, pag. 212, 252 et suiv. J'ignore si l'on a cherché un rapprochement entre *Touhna* et l'emporium *Tonice*, que Ptolémée place non loin du fleuve Rhaptos.

Delgado ? Les cartes indiquent une localité du nom de *Toungue,* un peu au sud de ce cap ; mais quelle base chercher pour un rapprochement dans cette vague ressemblance d'appellation ?

Sommes-nous au nord ou au sud de Quiloa ? Malheureusement cette dernière ville de Quiloa, déjà importante assurément dès le XIIe siècle, ne figure pas dans la description du géographe sicilien, non plus que dans Abou'l-Féda. On la trouve cependant citée à son ordre alphabétique dans le *Mo'djem el-Bouldân*, antérieur de près d'un siècle au *Taqouîm* du prince de Hamat, mais avec cette simple indication : «*Kiloua*, localité du pays des Zendjs[1] ».

Laissons donc Bâyas et Touhna et poursuivons notre marche vers le Sud.

Si les géographes précités ne nous apprennent rien de Quiloa, Ibn Batouta, sans être fort explicite, donne au moins quelques détails sur cette ville, où il séjourna, et qui fut le terme de sa course au Midi, dans la mer des Zendjs. *Kouloua,* comme il la nomme, est une grande ville sur le littoral, dont les habitants sont pour la plupart des Zendjs, au teint extrêmement noir. Des plus belles et des mieux construites, elles a des maisons toutes en bois avec des toitures couvertes d'une espèce de jonc appelé *Dis.* Il y tombe des pluies abondantes. On y professe l'islamisme, suivant le rite chaféite. Non loin de là habitent des Zendjs indépendants et idolâtres, chez qui le

[1] Édit. Wüstenfeld. IV, pag. 302.

sultan de Kouloua fait de fréquentes incursions ; mais en bon musulman il ne néglige pas de prélever le quint du butin provenant des rhazias pour le consacrer aux dépenses prescrites par le Livre de Dieu[1]. Nous reviendrons sur les faits et gestes de ce prince en parlant des mœurs des Zendjs.

## IX.

Nous voici parvenus au territoire de Sofâla, que les uns séparent nettement du *Bilâd ez-Zendj*, tandis que les autres en font une simple annexe de ce dernier pays.

Après Touhna, Edrici nomme *Hantama* (texte de Rome) ou *Djentama* (Jaubert) et *Dendéma*, qui sont deux bourgades séparées par un intervalle de deux marches par mer, ou sept par terre. Dans cet intervalle, on trouve des villages et des lieux de campement pareils à ceux des Bédouins. Pauvres et misérables, les habitants n'ont d'autres ressources que l'exploitation des mines de fer de leurs montagnes. Des navires des îles du Zâbedj ou Zânedj viennent prendre ce fer et le transportent dans l'Inde, où la vente en est très avantageuse. Dendéma ne laisse pas d'être une des principales villes du Sofâla[2].

Les *Dendéma* on *Demdem* (au pluriel *Demâdim*) sont connus comme peuple par les géographes arabes. Maçoudi les nomme avec les Zendjs parmi les races nègres[3],

[1] Ibn Batouta, tom. II, pag. 192 et suiv.
[2] 1er clim., 8e sect., pag. 45, 46.
[3] *Prairies d'or*, chap. VII, tom. I, pag. 163.

non sans établir entre les deux peuples une distinction nette[1]. Ibn al-Ouardi place également la terre des Démâdim à côté du Zendj. Chez eux, dit-il, le Nil se partage en deux branches, dont l'une gagne l'Égypte et l'autre le pays des Zendjs. Les girafes y abondent[2].

Dendéma figure dans le tableau des villes dont Abou'l-Féda donne les coordonnées géographiques. Ibn Saïd appelle les Demdem «les Tatars des noirs[3]», probablement à cause de leur humeur conquérante et dévastatrice.

Aucun auteur autre qu'Edrici ne fait de Dendéma une ville située au bord de la mer, et l'on pourrait croire que ce géographe a voulu dire, non l'Océan, mais un grand fleuve comme le Nil, s'il n'avait joint au mot *bahr* «mer» ou «grand fleuve» l'épithète *mâlih* «salée», qui ne peut laisser aucun doute. Yaqoût cite un vers où il est question des plaines désertes de Demdem (*Sahâri Demdem*) et ajoute simplement que Demdem est une localité[4].

Trois autres villes, suivant Edrici, joignent la terre de Sofâla, à savoir : *Seyoûna*, *Boûkha* et *Djesta*.

Seyoûna est à trois marches par mer de Dendema, à vingt journées par terre, à cause d'un *ghobb* ou estuaire très considérable qui s'étend vers le Sud et empêche de faire le trajet en droite ligne. Bien que d'une étendue

[1] Maçoudi, tom. III, pag. 2.

[2] Édit. Hylander, pag. 174. Ici le traducteur a commis une singulière bévue ; confondant *Zurâfa* «girafe» avec *Zarâfa* «tuyau», il traduit : «Ductibus aquarum hæc regio est frequens».

[3] Abou'l-Féda, pag. 163.— [4] *Mo'djem el-Bouldân*, II[e] vol. pag. 587.

médiocre, Seyoûna est un centre de commerce assez important, puisque sa population comprend non-seulement des Zendjs et d'autres peuples africains, mais aussi des Hindous. Les navires y viennent mouiller, en remontant la baie sur les bords de laquelle la ville est bâtie. Le souverain du pays y fait son séjour, avec une armée de piétons, sans cavaliers, car il n'y a point de chevaux.

Seyoûna pourrait être la moderne Sena, située sur une des branches du Zambèze, à trente lieues environ de la mer. En général, la situation des anciennes localités de cette côte, aux environs de l'embouchure du Zambèze, est d'autant plus difficile à reconnaître que le littoral y a nécessairement subi de profondes modifications, comme tant d'autres deltas, par les apports alluvionnaires de ce grand fleuve, durant une période de six à sept siècles [1]. La situation de Seyoûna sur le Zambèze ne serait point en désaccord avec ce qu'en rapporte Abou'l-Féda : Elle est, dit-il, sur un grand golfe (*khoûr*) où débouche un fleuve qui descend du Djebel el-Qomr.

De Seyoûna à Boûkha, Edrici compte trois marches. Boûkha est sur le rivage ; une marche par mer la sépare de Djesta [2] ; par terre, le voyage est de quatre jours. Abou'l-Féda garde le silence au sujet de ces deux villes. Edrici ne dit rien de plus sur Boûkha que ce qu'on vient de lire. Quant à Djesta, c'est une ville peu considérable,

[1] Voir dans Guillain (I, pag. 232, 233) une note de M. Loarer sur les alluvions du Zambèze. Hartmann assimile aussi Seyoûna à Sena.

[2] Jaubert a lu *Djentama,* mais le texte arabe de Rome porte avec raison *Djesta.*

sur une grande baie où les navires peuvent entrer. Les habitants ont un peu de doura ; ils mangent des tortues marines et des coquillages. Leur principale ressource et leur seule industrie consiste dans l'exploitation de l'or, qu'on y trouve en abondance. Dépourvus de navires et de bêtes de somme, ils sont obligés de porter eux-mêmes leurs fardeaux en se prêtant mutuellement secours. Les gens de Qomr et les marchands du pays de *Mahradje* viennent trafiquer chez eux et y reçoivent bon accueil [1]. Ces gens de Qomr, dont parle Edrici, sont, à mon sens, des Indous (du cap Comorin), et ceux de Mahrage des habitants de l'archipel Malais.

Enfin, comme dernière ville du Sofâla, le géographe sicilien nomme *Daghoûta*, située aussi sur un grand golfe, à trois jours et trois nuits par mer de Djesta. Les indigènes sont nus : les hommes se couvrent avec leurs mains à l'approche des marchands étrangers ; quant aux femmes, leur nudité les empêche de se montrer. L'or, sur le territoire de Daghoûta, est plus abondant qu'en toute autre place du Sofâla [2].

D'après l'auteur du *Taqouîm el-Bouldân*, Daghoûta est non-seulement la dernière ville du Sofâla, mais aussi le dernier lieu habité du continent dont elle fait partie [3]. Al-Biroûni, qu'il cite ailleurs, se contentait de dire que les navigateurs ne vont pas plus loin, à cause de la direction de la côte [4].

[1] 1er clim., 9e sect., pag. 78. — [2] *Ibid.*, pag. 79.

[3] Texte arabe, pag. 152.

[4] *Ibid.*, pag. 12.

Ibn Saïd place Daghoûta au pied du *Djébel en-Nédama* (Montagne du Repentir), qui lui reste au Nord. Au nord de la ville est un golfe où se jette une rivière sortie des montagnes de Qomr, et qui a, dit-on, la même origine que celle de Seyoûna[1].

Dimichqi parle aussi, en termes assez confus, d'un pays et d'une mer de Daghoûta[2].

Dans les extraits qui précèdent, on a pu remarquer que rien ne s'applique à une ville portant en propre le nom de Sofâla. Ni Edrici, ni Ibn Saïd, ni leur compilateur Abou'l-Féda, ne mentionnent une cité de ce nom. Yaqoût est plus précis en ce point : « Sofâla, dit-il, est la *ville* (*medîna*) la plus reculée du pays des Zendjs[3]. » Beaucoup plus tard, Ibn Batouta en dit aussi un mot en passant. Durant son séjour à Kouloua, un marchand lui apprit que la ville (*medîna*) de Sofâla est située à un demi-mois de marche de Kouloua, et à un mois de marche d'une autre ville nommée *Yoûfi* (*Noûfi* ou *Toûfi*), dans le pays des Limiyîn, d'où on porte du *tibr* ou poudre d'or à Sofâla[4]. Ces Limiyîn avaient peut-être quelque parenté de race avec les nègres de Kouloua, puisque le voyageur marocain dit que ceux-ci, Zendjs pour la plupart, ainsi qu'on l'a vu, portent au visage des incisions ou tatouages

[1] Man. nº 1095 du supp. Ar. de la *Bibl. nat.*, folio 7 (dans Guillain, I, 251).

[2] Texte arabe de Mehren, pag. 148, 149.

[3] *Mo'djem el-Bouldân*, III, pag. 96.

[4] Tom. II, pag. 192, 193.

(*cheratât*) semblables à ceux des Limiyîn de Djénada (*Djénara* ou *Djénaoua*[1]).

Sofâla, chez les écrivains arabes, est d'ordinaire appelée « Sofâla des Zendjs » ou « Sofâla de l'or (*Sofâlat ed-dhahab* ou *Sofâlat et-tibr*)». Cette spécification a pour but de distinguer la ville africaine d'une ville du même nom située dans l'Inde, et qu'on appelle plus exactement *Soufâra* ou *Soubâra*[2]. Le nom de Sofâla paraît arabe. « Toutes les fois qu'une montagne s'étend au loin sous les eaux, dit Maçoudi[3], on lui donne dans la Méditerranée le nom de *Sofâla*. Tel est la Sofâla qui, de l'endroit connu sous le nom de côte de Séleucie, dans le pays de Roum, s'étend sous la mer dans la direction de l'île de Chypre, et sur lequel tant de vaisseaux grecs ont échoué et péri.» *Sofâla* signifie donc proprement un « bas-fonds[4] ».

Au temps de la conquête portugaise, Sofâla était vassale de Quiloa. Elle avait été vue à la fin du xv^e^ siècle, quelques années avant la découverte du cap de Bonne-

[1] Le même écrivain nous apprend plus loin (tom. IV, pag. 395, 396) que Yoûfi ou plutôt Noûfi est un pays des plus considérables du Soudan sur les bords du Nil (des Nègres, Niger), où il n'est point allé du reste, car les blancs ne peuvent y pénétrer : ils seraient tués avant d'y parvenir. C'est au pays de Noûfi que le voyageur Hornemann perdit la vie, au commencement de notre siècle. (Voy. Walckenaer; *Recherch. géogr. sur l'int. de l'Afr.*, pag. 504.)

[2] Voy. *Adjâïb al-Hind*, not. 81, pag. 189.

[3] *Prairies d'or*, chap. xvi, tom. I, pag. 331, 332.

[4] Il y a en Arabie une ville que Niebuhr appelle *Dulsofal*, dans le département de Taaz (*Descript. de l'Arabie*, tom. II, pag. 78). Silv. de Sacy la nomme Dhou'l-Sofâla, d'après un historien arabe du xvi^e^ siècle. (*Notices et extr.*, tom. IV, pag. 525.)

Espérance, par P. de Covilham, qui y toucha en allant de l'Inde à Aden, où il était chargé d'une mission du roi de Portugal pour le souverain de l'Abyssinie. Sur ce qu'on en savait au commencement du XVI[e] siècle, on peut voir les *Decades* de Barros [1]. Sofâla, disent les géographes modernes, n'est plus qu' «un assemblage de huttes défendues par un petit fort [2] », le même peut-être que bâtit Pedro de Nhaya en 1506 [3].

Nous croyons, avec D'Anville [4], Bruce [5], Robertson [6], Quatremère [7], Guillain [8], etc., que l'antique Ophir, d'où les navires envoyés par Salomon rapportaient tous les trois ans de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des *toukiim* [9], doit être prise sur la côte de Sofâla.

## X.

En terminant son aperçu de la côte de Sofâla, Edrici ajoute que cette contrée touche au pays des *Oudâq-Oudâq*, et dans ce pays il nomme trois localités : *Derou* et *Nebhena*, villes pauvres et mal peuplées, à cause de la ra-

1 Ou Guillain., tom. I, pag. 337 et suiv., note.

2 Balbi; *Géogr.*, pag. 1138.

3 Voy. D'Avezac; *Afrique*, pag. 36.

4 *Mémoire sur Ophir*, dans la collect. de l'Acad. Roy., tom. XXX, pag. 83-93.

5 *Voy. en Nubie*. tom. I, chap. IV.

6 *Recherches historiques sur l'Inde*, in-12, 1792, tom. I, pag. 13.

7 *Mém. sur Ophir*, 1845.

8 Tom. I, pag. 10 et suiv.

9 *Rois*, III, chap. X, 11-22.

reté des subsistances et du peu de ressources en tout genre, et *Daghdagha*, grande bourgade peu éloignée de la précédente. « Les naturels sont noirs, de figure hideuse, de complexion difforme ; leur langage est une espèce de sifflement. Ils vont absolument nus et sont peu visités (par les étrangers). Ils vivent de poissons, de coquillages et de tortues [1]. »

La lecture de tous ces noms est très incertaine. Pour le premier, Jaubert cite les leçons *Dadou* et *Dadoua*. Je lirais volontiers, sans presque altérer la forme des caractères, *Dhaoura* ou *Zaoura*, pour l'assimiler au nom de la rivière *Zavora*, qui se jette dans la mer à distance presque égale du cap Corrientes et du Limpopo.

On pourrait être tenté aussi de rapprocher *Nebhena* (ou *Inebhena*) de la moderne Inhambane, sur la ligne du tropique du Capricorne, bien que cette localité se trouve au nord de la précédente ; mais Edrici ne dit rien qui marque leur orientation respective, et semble très pauvrement renseigné à leur sujet.

Le géographe sicilien est d'ailleurs le seul, si nous ne nous trompons, qui ait nommé des villes appartenant au Ouâq-Ouâq. Mais beaucoup d'autres écrivains arabes ont parlé de ce peuple et de son territoire. Maçoudi ne le sépare point du Sofâla : « Les limites de la mer des Zendjs sont, dit-il, au pays de Sofâla et du Ouâq-Ouâq, pays qui produit en abondance de l'or et d'autres merveilles [2] ».

[1] 1er clim., 9e sect., pag. 79.

[2] *Prairies d'or*, chap. XXXIII, tom. III, pag. 6.

Et quelques lignes plus loin : « Le pays habité par les Zendjs se prolonge jusqu'à celui de Sofâla et des Ouâq-Ouâq [1] ».

Dans le passage mentionné plus haut, Edrici présente le Sofâla et le Ouâq-Ouâq comme formant deux régions limitrophes. Ailleurs, il nous montre ce dernier fort loin de la situation que nous savons occupée par Sofâla. Ce Ouâq-Ouâq, pourtant identique au premier dans la pensée de l'auteur, se trouve dans les mers de la Chine. Décrivant en effet l'Océan qui baigne la Chine, les Indes, le Sind et le Yémen jusqu'au Bab el-Mandeb : « Telle est, dit-il, son étendue, et, d'après le rapport des voyageurs dignes de foi, des navigateurs qui s'y sont hasardés et des personnes qui ont fait voile d'un pays à l'autre, *depuis la mer de Qolzoum jusqu'au Ouâq-Ouâq*, la longueur est de quatre mille cinq cents parasanges (c'est-à-dire la demi-circonférence terrestre) [2] ».

La phrase soulignée marque évidemment les deux points extrêmes de la navigation, la côte africaine et la Chine.

Plus loin, parmi les îles de la mer de Chine, notre géographe décrit celles des Ouâq-Ouâq, « au-delà desquelles on ignore ce qui existe, où les Chinois abordent quelquefois, mais rarement [3] ».

C'est aussi dans les régions de la Chine qu'Ibn Khor-

[1] *Prairies d'or*, chap. XXXIII, tom. III, pag. 7. Cette phrase est reproduite dans Ibn al-Ouardi (*Notices et extr.*, tom. II, pag. 40).

[2] *Prolég.*, pag. 4.

[3] 1er clim., 10e sect., pag. 92.

dadbeh plaçait le pays des Ouâq-Ouâq, « si riche en mines d'or que les habitants fabriquent avec ce métal les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs singes ; ils livrent au commerce des tuniques brodées d'or[1] ».

Istakhri, qui ne dit mot du Sofâla, n'ignore pas l'existence du Ouâq-Ouâq : c'est aux frontières de la Chine et du Ouâq-Ouâq qu'il fait commencer la mer de Fars, qui baigne ensuite l'Inde, le Sind, le Kermân et la Perse[2].

Les *Mille et une Nuits*, dans le premier voyage de Sindbad, donnent, comme Edrici, quatre mille cinq cents parasanges de longueur à la mer de Chine, nommée ici mer Orientale, et lui attribuent également pour limites Qolzoum et le Ouâq-Ouâq[3].

Le Ouâq-Ouâq est mentionné plusieurs fois dans les anecdotes de l'*Adjâïb al-Hind*. On voit dans ce pays des scorpions volants dont la piqûre est mortelle[4] ; on y trouve un grand arbre aux feuilles rondes chargées d'un fruit analogue à la courge, mais plus grand, gonflé d'air et offrant l'apparence d'une tête humaine ; agité par le vent, il rend un son[5]. Il y a aussi un oiseau blanc, bleu et vert, nommé *Semendel*, qui peut entrer dans le feu sans se brûler[6], et un quadrupède semblable au lièvre qui change de sexe à volonté[7].

[1] *Le Livre des Routes*, pag. 67 du texte arabe.

[2] *Meçâlik el-Memâlik*, pag. 122. Le passage est reproduit par Ibn Haouqal, pag. 192, 193.

[3] Texte de Langlès (*Gramm.* de Savary), pag. 474.

[4] XXX, pag. 43.

[5] XXXVII, pag. 57.

[6] CXV, pag. 146. — [7] *Ibid.*, pag. 146, 147.

Le fruit dont il vient d'être question est assurément le même que celui dont parle Kazouini : ce fruit produit un son comme si quelqu'un prononçait *Ouâq-Ouâq;* et c'est de là, d'après l'auteur de l'*Adjâïb al-Makhlouqât*[1], que proviendrait le nom des îles, opinion contre laquelle Al-Biroûni s'était prononcé plus de deux siècles auparavant[2]. Kazouini, qui se plaît aux récits extraordinaires, rapporte aux îles des Ouâq-Ouâq, « voisines des îles du Zânedj (ou Zâbedj) », un récit qu'on peut lire aussi dans le *Meçâlik el-Memâlik*[3] : Certain voyageur originaire de Sirâf, et nommé Mouça Ibn Mobârek, assure que ces îles sont gouvernées par une femme; il a été admis à l'audience de cette reine, qu'il a trouvée assise nue sur un trône, avec une couronne d'or sur la tête, et entourée de quatre mille vierges tout aussi peu vêtues que leur souveraine[4]. C'est toujours l'antique légende des Amazones et de l'« île des Femmes ». Si les anciens rois du Dahomey avaient jadis, comme aujourd'hui, une armée de jeunes guerrières, on pourrait croire que l'existence de cette singulière coutume avait pu parvenir à la connaissance des Arabes par des nègres venus de la Guinée à la côte orientale.

[1] Édit. Wüstenf., pag. 108.

[2] Voir ce passage d'Al-Biroûni dans Reinaud, *Fragments relatifs à l'Inde.* « Le *Ouaq*, dit Dimichqi (pag. 149 du texte arabe), est un arbre chinois qui ressemble au noyer et porte des fruits comme une tête humaine. Chaque fois qu'un de ces fruits se détache, on entend le son *Ouaq-Ouaq* plusieurs fois répété. Les indigènes en tirent des présages. »

[3] Istakhri, pag. 13.

[4] *Adjâïb al-Makh.*, pag. 108.

« Les îles du Ouâq-Ouâq sont nombreuses», dit encore l'*Adjâïb al-Hind*, «leurs villes considérables, non par l'étendue, mais par le nombre des habitants, lesquels ont quelque chose des traits des Turks, d'ailleurs artisans des plus habiles, mais traîtres, fourbes, menteurs, les plus vils et les plus méchants des hommes. Ibn Lakis dit que ces îles sont en face de la Chine [1]. »

Enfin, Yaqoût croit à peine à l'existence du Ouâq-Ouâq. « C'est, dit-il, un pays au-dessus de la Chine (*faouq es-Sîn*), dont on parle dans les contes [2]. »

De tous les extraits que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, il résulte que le Ouâq-Ouâq ne peut, en aucune façon, appartenir au pays des Zendjs. Cependant, il ressort de quelques passages de Maçoudi et d'Edrici qu'on attribuait ce nom à une région limitrophe du Bilâd ez-Zendj, fort peu distincte du Sofâla. On est même allé jusqu'à émettre l'opinion que le Ouâq-Ouâq pourrait être situé entre Zanzibar et Sofâla [3]. A ce titre, nous lui devions quelques lignes.

Nous ne serions pas éloigné de croire qu'on a pu donner ce nom de Ouâq-Ouâq à une partie du littoral des Souahélis. Dans la langue des peuples qui habitent ces parages, le pluriel des noms se forme régulièrement au

[1] CXVIII, pag. 148.

[2] *Mo'djem el-Bouldân*, IVe partie, pag. 946.

[3] « Animi sententiam declarabo et errorem meum, si qui est, lectoribus corrigendum tradam, regionem Wakwak nimirum parvam esse nec magni momenti habendam mihi apparere, ac sitam Sofalam inter et Zengitanam terram, ab ambabus autem distinctam. » Hartmann; *Edrisii Africa*, pag. 106.

moyen d'un préfixe *oua*, qui, par suite, est d'un emploi fréquent dans le discours [1]. Serait-ce la répétition de ce terme dans la bouche des indigènes qui les aurait fait nommer Ouâq-Ouâq par les Arabes ? Guillain signale, de plus, une peuplade nombreuse, encore nommée *Oua-Koua* [2]. Il n'est donc pas impossible qu'une nation de ce nom ait été connue des Arabes, non loin de la côte de Sofâla. Faut-il donc supposer que deux contrées différentes, séparées par un immense intervalle de mer, ont porté le même nom, l'une dans l'Afrique sud-orientale, l'autre vers les îles de la Malaisie ? Oui, peut-être, dans la réalité, mais non dans l'esprit des géographes arabes, qui, pensons-nous, ont dû croire à une parfaite identité entre le Ouâq-Ouâq voisin du Sofâla et le Ouâq-Ouâq situé en face de la Chine.

Pour comprendre la possibilité d'une pareille assimilation, il ne faut point oublier les idées que se faisaient les Arabes de la forme et de la direction des côtes africaines. Nous les avons exposées plus haut. C'est toujours la croyance de Ptolémée, unissant, comme Hipparque et Marius de Tyr, la côte orientale de son Afrique à la fameuse Chersonèse d'or, par-delà la presqu'île indienne, faisant ainsi de la mer Érythrée une autre Méditerranée [3]. D'autres pensent tout au moins que la côte africaine se rapproche beaucoup de la Chine. Edrici et les autres écri-

[1] Voir l'*Essai de Grammaire Souahéli*, dans Guillain, tom. III, pag. 480.

[2] *Ibid.*, tom. I, pag. 230, note.

[3] Voy Vivien de Saint-Martin : *Hist. de la Géogr.*, pag. 31 et 207.

vains arabes ne sont pas mieux renseignés, et cette erreur extraordinaire est cause d'une confusion déplorable dans leurs descriptions des archipels de l'océan Indien, où telle île semble toucher à la fois aux rivages de l'Afrique et aux côtes les plus lointaines de l'Asie orientale. Il n'y a pas lieu ici de s'étendre sur ce sujet, qui sort de notre cadre.

Nous voici parvenus au point extrême, je ne dirai pas de la navigation des Arabes, malgré la phrase d'Al-Biroûni, répétée par l'auteur du *Taqouîm el-Bouldân,* mais bien des connaissances géographiques de leurs écrivains. Les commerçants ont pu étendre plus loin le champ de leurs courses ; accidentellement, un navire battu par la tempête ou entraîné par les courants a peut-être touché aux rivages plus méridionaux, au-delà du Limpopo et de la baie de Lagoa ; mais rien, dans les écrits que nous connaissons, ne semble autoriser cette assertion de Reinaud, que les géographes arabes ont décrit la côte orientale d'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Comme Guillain, qui a étudié cette question avec les doubles connaissances d'un érudit consciencieux et d'un marin distingué[1], je crois que leurs renseignements les plus lointains s'arrêtent au cap Corrientes ou plutôt à quelques lieues au-delà, si l'on admet que la rivière de Zavora, suivant ma conjecture, fasse partie intégrante du Ouâq-Ouâq d'Edrici.

[1] Tom. I, pag. 257.

## XI.

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas et refaire notre voyage à quelque distance de la côte, pour reconnaître, comme disent les navigateurs, les îles qui par quelques points se rattachent au pays des Zendjs. Si nous avons rencontré d'insurmontables difficultés à établir la situation réelle des localités dénommées sur le littoral, où nous trouvions du moins quelques points de repère bien assurés, Berbéra, Mélinde, Monbaça, Sofâla, etc., que sera-ce pour les îles dont les situations relatives peuvent à peine être conjecturées, et parmi lesquelles une ou deux seulement sont reconnaissables à leur nom moderne ?

Le première à laquelle nous nous arrêterons est dans ce dernier cas. C'est *Soqotra* ou Socotora, célèbre par son aloès appelé socotrin (nom que nous avons si singulièrement altéré pour en faire *chicotin*).

Avant cette île, Edrici en cite deux autres qu'il nomme *Khartân* et *Martân* ; mais elles sont habitées par des peuples de race arabe qui parlent la vieille langue d'Ad, et elles dépendent du pays de Chihr, où croît l'encens; on ne peut en aucune façon les rattacher au pays des Zendjs [1].

Quant à Soqotra, les géographes latins et grecs l'ont connue sous le nom de Dioscoride[2], Dioscurias, Διοσκουριάς,

[1] 1er clim., 6e sect., pag. 48, 49.

[2] Voy. Pline, liv. VI, chap. XXXII : «Nec minus altera clara in Azanio mari Dioscoridu».

Διοσκορίδης[1], dans la première partie duquel on reconnaît le mot *diou* ou *div* (en sanscrit *dvîpa*), signifiant « île », qui se retrouve dans un assez grand nombre d'autres appellations géographiques des terres baignées par l'océan Indien (*Maldives*, *Laquedives*, *Sérendip*, *Dibadjât*).

Soqotra, d'après Edrici, est à deux journées de navigation du continent, par un vent favorable[2]. L'auteur veut-il parler du continent africain ou de la péninsule arabique ? La seconde hypothèse semble indiquée par le contexte, mais c'est un point qu'il est fort inutile d'examiner. Elle fait face vers le Nord et l'Ouest au Yémen, dont elle est une dépendance. Du côté opposé, elle est *vis-à-vis de Mélenda et de Monbaça, du pays des Zendjs.* Nous soulignons ce détail, qui montre le peu de foi qu'on doit avoir dans les indications topographiques de notre géographe. C'est une île grande, belle, renommée, couverte d'arbres. Nul autre pays ne produit un aloès aussi bon que le sien[3].

Abou'l-Féda lui donne une longueur de quatre-vingts parasanges[4]. Abou Zéid, au point de vue géographique, dit simplement que Soqotra est près du pays des Zendjs et de celui des Arabes[5]. Moqaddaci nomme l'île d'*Ousqoûtra*, « qui est comme une citadelle dans la mer avec sa ligne de fortifications. Les navigateurs la craignent et ne cessent de trembler jusqu'à ce qu'ils l'aient laissée

[1] Ptolémée; *Géog.*, liv. VI, chap. 7 : Διοσκορίδου νῆσος.
[2] *Ibid. u. s.*, pag. 45.— [3] *Ibid.*, pag. 47.— [4] Texte arabe, pag. 370
[5] *Les deux Mahom.*, pag. 149.

derrière eux[1] ». Cette comparaison de l'île à un fort est très juste pour les navigateurs venant de l'Inde et rangeant son littoral aride et nu, qui, sur une étendue considérable, s'élève à une hauteur uniforme de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, sans aucune déclivité, battu à certaines époques de la mousson par une mer furieuse[2].

Yaqoût consacre un assez long article à Soqotra, « grande île qui contient nombre de villes et de villages, près de laquelle on passe en allant au pays des Zendjs. On en tire l'aloès et le sang-dragon, qui est la gomme d'un arbre et ne se trouve en aucun autre lieu... Le navigateur qui va d'Aden au pays des Zendjs tient sa route comme s'il voulait gagner Oman, ayant Soqotra à droite, jusqu'à ce qu'il ait dépassé l'île; alors il tourne du côté de la mer des Zendjs et longe l'île sur une distance de quatre-vingts parasanges[3]. »

Au moyen âge, Soqotra présente cette singularité d'avoir une population chrétienne, ainsi isolée de tout autre peuple de sa communion, entourée sur les deux continents de musulmans et de fétichistes. Les habitants sont chrétiens, baptisés, et ont un archevêque, dit Marco Polo[4]. Cet archevêque, ajoute le voyageur vénitien, n'a point de relations avec l'évêque de Rome; mais il est soumis à un archevêque qui demeure à Baudac (Bagdad), lequel l'envoie en cette île comme aussi il en envoie d'autres en diverses contrées, à la manière du pape. Tout

[1] Édit. de Goeje, pag. 14.— [2] Voy. Guillain, II, pag. 344. — [3] Édit. Wüstenf., tom. III, pag. 101, 102.— [4] Édit. Charton, pag. 411, 412.

ce clergé et ces prélats n'obéissent point à l'Église de Rome, mais regardent ce grand prélat de Baudac comme leur pape.

Longtemps avant l'époque de Marco Polo, le moine Cosmas, ayant touché à Socotora, s'y était entretenu avec quelques-uns des habitants qui parlaient grec et dont *beaucoup* étaient chrétiens [1].

Les Arabes n'ignorent pas cette particularité, et Maçoudi l'explique de la façon suivante :

« Non loin d'Aden se trouve l'île de Soqotra, qui a donné son nom à l'aloès Soqotri, car c'est de là seulement que provient et qu'on exporte cette substance. Aristote, fils de Nikomachos, écrivit à Alexandre, fils de Philippe, au moment de son départ pour l'Inde, et lui donna des renseignements sur Soqotra, l'engageant à y établir une colonie pour l'exploitation de l'aloès, qui s'emploie dans les *Yâredjât* [2] et autres (médicaments). Alexandre, en effet, expédia dans cette île un certain nombre de Grecs, la plupart originaires de la patrie d'Aristote, fils de Nikomachos, laquelle est *Istâgher* (Stagyre). Une flotte transporta ces colons et leurs familles dans la mer de Qolzoum. Ils soumirent les Hindous établis dans l'île et s'emparèrent du pays. Les Hindous y avaient une grande idole qu'il fit enlever... Après la mort d'Alexandre [3], à

[1] *Topogr. Christ.*, lib. III, pag. 179.

[2] *Yâredjât* est le pluriel arabe de *Yâredj*, pris du persan *Yarèh*, qui représente le grec Ἱερὰ (πόσις), potion purgative.

[3] Maçoudi est trop instruit pour faire d'Alexandre un chrétien, comme cela est arrivé à son quasi contemporain Firdouci, dans un passage du *Chah-Namèh*. Voy. le *Livre des Rois*, trad. de J. Mohl. Préf., pag. LVI.

l'avénement du Messie, les habitants de l'île se firent chrétiens. Ils le sont encore... Là relâchent les *barges* des gens de l'Inde qui font la chasse aux musulmans allant vers la Chine, l'Inde et autres régions [1]. »

Le même récit se lit, en termes peu différents, chez Abou Zéid [2], chez Edrici [3] et chez Yaqoût, qui rapporte en outre une tradition différente, empruntée à Haçan Hamadâni. Celui-ci conte que les chrétiens y furent amenés du pays de Roum par Kesra (Cosroès), et qu'ils y forment une population de dix mille combattants, mêlés

[1] *Prairies d'or*, chap. XXXIII, tom. III, pag. 36, 37. Yaqoût, répétant cette dernière phrase de Maçoudi, ajoute : « Il n'en est plus ainsi». *Ibid. u. s.*, III, 102.

[2] *Ibid. u. s.*, pag. 149, 150.

[3] Voici le récit d'Edrici : « La plupart des habitants de Soqotra sont chrétiens, et la cause en est qu'Alexandre, ayant vaincu le roi de Perse et ses flottes, ayant pris les îles de l'Inde, et lui-même ayant tué Foûr (Porus), roi de l'Inde, voulut satisfaire au désir de son maître Aristote qui lui avait recommandé de rechercher l'île de l'aloès. La conquête des îles de l'Inde achevée, leurs rois soumis, comme il revenait par la mer de l'Inde du côté de la mer du Yémen, après avoir soumis aussi ces îles, il parvint à celle de Soqotra. Émerveillé de l'excellence de la terre et de la douceur du climat, il en écrivit à son maître. Aristote répondit à son message en lui conseillant de déporter les indigènes et de les remplacer par des Grecs ; ceux-ci auraient ordre de conserver l'arbre de l'aloès et de le soigner à cause de ses excellentes qualités et parce que l'aloès est nécessaire à la perfection des *Yâredjât*.... Alexandre obéit, renvoya tous les habitants et transporta dans l'île des Grecs à qui il confia le soin de garder l'arbre de l'aloès, de le planter et de l'entretenir, ce qu'ils firent. Ils vécurent en paix et acquirent de grandes richesses jusqu'au jour où parut la religion du Messie, que les Grecs embrassèrent. Ceux de Soqotra devinrent aussi chrétiens et leurs fils sont demeurés tels, ainsi que les autres habitants de l'île» (pag. 47, 48).

à des tribus de Mahra, en partie christianisées. Les gens d'Aden, ajoute le même écrivain, disent que jamais il n'est venu de *Roumi* dans l'île, sauf des moines [1].

Quoi qu'il faille penser de ces traditions, il est certain que la population indigène n'avait guère été entamée. « Le reste de ces Grecs s'est maintenu jusqu'à ce jour, dit Abou Zéid au xe siècle, mais il s'est aussi conservé des hommes d'une autre race [2]. » Et cinq cents ans plus tard, André Corsal, dans une lettre à Laurent de Médicis que nous avons déjà citée, ne parle plus de race blanche, mais affirme que les habitants de Soqotra sont « naturellement *éthiopiens*, comme les chrétiens du roi David (d'Abyssinie), ayant toutefois les cheveux plus longs, noirs et frisés [3] ». Cela marque une race métisse où le sang nègre indigène s'est quelque peu mêlé de sang caucasique.

Les traditions chrétiennes n'étaient pas encore oubliées à Soqotra lorsque cette île fut découverte par le capitaine Diego Fernandez Pereira.

A la suite des trois îles de Khartân, de Martân et de Soqotra, Edrici en nomme une quatrième qu'il appelle *Qabela* ou *Qanbela*, à deux journées par mer de la montagne d'El-Mandeb, en face de la forteresse yéménoise *Mikhlâf Hakem* (château-fort de Hakem). Elle est boisée, mais inhabitée, avec des montagnes hautes et escarpées, infestée d'animaux féroces et d'autres bêtes sauvages. Une source qui se déverse à la mer y attire parfois les

[1] Éd. Wüst., III, pag. 102.— [2] *Ibid. u. s.*, pag. 150.— [3] *Descript. de l'Afr.*, tom. IV, pag. 333.

navires du Yémen, de l'Habacha, de Qolzoum, qui viennent y faire de l'eau [1].

Abou'l-Féda, dans cette région mal définie, place aussi une île *Qanbela*, «jadis habitée, aujourd'hui déserte », qui aurait même été un lieu de séjour des rois des Zendjs [2]. Aucune particularité de sa mention ne permet de l'identifier sûrement avec la Qabela d'Edrici.

Il est encore question d'une *Qabila*, capitale des Zendjs, dans un passage que Maqrîzi emprunte à un historien de la Nubie, Abd-Allah ben-Ahmed, d'Assouan. Ce Nubien trace, pour aller chez les Zendjs, l'étrange itinéraire suivant :

« Des voyageurs qui ont parcouru le pays des Zendjs m'ont donné le détail de la route qu'ils tiennent pour y parvenir. Ils naviguent sur la mer de Chine, à l'aide du vent du nord, en cotoyant le rivage continental de la *presqu'île* d'Égypte jusqu'à ce qu'ils atteignent le lieu appelé *Ras Djafari* (lisez *Djafoûni, Hafoûni*), qu'ils regardent comme l'extrémité de la presqu'île d'Égypte. De là, fixant les yeux sur une étoile qui les guide dans leur marche, ils s'avancent vers l'occident, ensuite ils tournent droit au nord et suivent constamment cette direction jusqu'à ce qu'ils arrivent à Qabila, ville capitale du pays des Zendjs [3]. »

Il est vraiment bien difficile de chercher quelque relation entre cette métropole des nègres et les îles qu'on vient de nommer.

[1] Pag. 46.— [2] Texte arabe, pag. 371.— [3] Voy. Quatremère; *Mémoire hist. et géograph. sur l'Égypte*, tom. II, pag. 22.

Si nous poursuivons notre marche vers l'Orient, dans le système d'Edrici, c'est-à-dire vers le Sud, ou plutôt dans l'un et l'autre sens,—car on ne sait plus vraiment où le géographe nous conduit,— après Qabela, nous parvenons, sans rencontrer aucune autre île, à celles du *Zânedj* ou *Zâbedj* « en face des rivages des Zendjs [1] ».

Ces îles, dont le nom a été lu de bien des manières, ont toujours fait le désespoir des géographes modernes qui tentaient d'en fixer la position sur la carte. Une confusion perpétuelle entre les mots *Zânedj* et *Zendj* empêche de distinguer avec précision ce qui appartient à la mer voisine de l'Afrique et ce qui doit être reporté à l'autre extrémité de l'océan Indien, vers l'archipel Malais. Les écrivains arabes ont certes une intention bien marquée de séparer les deux groupes d'îles : « Celles de la partie de la mer indienne qui est tournée vers l'orient et qui se rapproche de la Chine, sont les îles du *Zâbedj*, dit Al-Biroûni ; les îles situées du côté de l'occident sont les îles des Zendjs [2] ». Kazouini n'a pas un sentiment différent : il met les îles des Zendjs en tête de son énumération et celles du *Zânedj* à la fin [3]. Mais on ne saurait mieux placer qu'ici le dicton que les extrêmes se touchent. Yaqoût dit qu'on trouve dans la mer de Berber, à l'orient, les îles du Zânedj (Wüstenfeld écrit *Rânedj*), puis les *Dibadjât*, ensuite *Qomair*, et enfin les îles des Zendjs [4].

[1] 1er clim., 7e sect., pag. 59.— [2] Voy. Reinaud ; *Introd. à la Géogr. d'Aboulféda*, pag. 408.— [3] *Adjâïb al-Makh.*, pag. 105.— [4] *Mo'djem el-Bouldân*, I, pag. 21.

Parmi les îles que nomme Edrici, nous laisserons de côté celles qui ne peuvent en aucune façon appartenir à la région des Zendjs, quelque amplitude qu'on veuille bien lui accorder. Cela réduit beaucoup le nombre de celles dont nous devons dire un mot.

Voici d'abord *El-Andjebah*, située à une marche de Bâyas sur la côte des Zendjs. Elle a quatre cents milles de tour. La ville principale, en langue zendj, se nomme *El-Anfoudjah*. Les habitants, quoique mélangés, sont pour la plupart musulmans. Leur principale nourriture est la banane. On y voit un grand nombre de villages, du riz, beaucoup de bétail. Le commerce y est fort actif. Une grande montagne nommée *Ouébrah* la traverse, et sert de refuge aux vagabonds, qui y forment une population de bandits incommodes [1].

Non loin de cette grande île s'en trouve une autre peu considérable, dominée par une haute montagne inaccessible, qui brûle tout ce qui en approche ; durant le jour il s'en échappe une épaisse fumée, qui pendant la nuit se change en feu ardent. De sa base coulent des sources, les unes froides et douces au goût, les autres chaudes et salées [2].

Cette île volcanique, Edrici ne lui donne pas de nom. Faut-il la rapprocher de celle que Kazouini appelle *Ed-Doûda*, dans la mer des Zendjs ? Dans celle-ci, on voit une montagne qui jette un grand feu la nuit, et d'où sortent un bruit et des grondements qui, suivant les indigè-

[1] Pag. 59. — [2] *Ibid.*, pag. 60.

nes, présagent la mort d'un de leurs rois. Les marins y descendent quelquefois pour faire de l'eau; et cette eau, disent-ils, est douce, excellente, avec un parfum de camphre [1].

Quelle est l'île qu'Edrici a en vue sous le nom d'*Andjéba?* La situation qu'il lui donne, son étendue, la montagne qui la traverse, font naturellement songer à Madagascar. Il est impossible que cette vaste terre ait échappé aux investigations des marins arabes durant leurs voyages continuels aux stations opposées du continent. Qu'ils en aient mal apprécié les dimensions, qu'ils en aient fait plusieurs îles; que les géographes en aient même confondu certaines parties avec les régions lointaines des archipels indiens: cela est possible, probable, presque sûr. A défaut de coordonnées géographiques sur lesquelles on puisse compter, à défaut de descriptions topographiques tant soit peu précises, il ne faut point songer à établir un ordre acceptable dans cette confusion de noms jetés pour ainsi dire pêle-mêle. Tantôt la même terre est désignée sous des noms différents, tantôt un même nom s'applique à des îles diverses. Les rares détails qu'on peut recueillir sur telle localité nommée par un géographe sont si vagues ou d'une nature si banale, qu'ils conviennent également à une infinité d'îles ou de côtes souvent fort éloignées les unes des autres; on n'en peut alors tirer aucun profit pour reconnaître la situation du lieu. Les faits caractéristiques sont rares.

[1] *Adjâïb al-Makh.*, pag. 121.

Ici, pour Andjéba, nous en avons un : c'est la présence dans ses eaux d'un îlot contenant un volcan en activité. Nous disons îlot, d'après l'auteur ; mais les indications de notre géographe ne sont point d'ordinaire assez rigoureuses pour qu'on ne puisse supposer ici que l'îlot prétendu fait lui-même partie de la grande terre. Si celle-ci n'est autre que Madagascar, on pourrait chercher le volcan dans une des petites îles de formation éruptive qui l'avoisinent à l'entrée du canal de Mozambique. Mais une chose frappe, c'est que le nom de la capitale « en langue zendj », qu'on a lu *Anfoûdja*, se lirait aussi, presque sans modification dans l'écriture arabe, *Anghazidja*. Or, Anghazidja est le nom que porte de nos jours l'île principale du groupe des Comores, et les flancs de cette île sont encore travaillés par les feux souterrains d'un volcan dont les dernières éruptions ne datent point d'une époque fort éloignée.

Il est vrai que l'Andjéba d'Edrici a quatre cents milles de tour et que la grande Comore n'en a pas plus de cent quarante. Mais le passage du simple au triple, dans les évaluations du géographe sicilien, n'est pas fait pour surprendre ; l'erreur serait en sens opposé bien autrement considérable, si l'Andjéba représentait Madagascar (dont le périmètre est d'environ 4,000 kilomètres). Cette dernière opinion s'accorderait mieux par certains points avec le texte de Dimichqi, lequel décrit l'île d'*Anfoûdja* comme étant de forme allongée, avec 2,000 milles de tour. Elle contient, dit ce géographe, des terres incultes et des déserts. Les habitants occupent la partie septen-

trionale, sur des hauteurs d'où on aperçoit la mer à droite et à gauche [1].

## XII.

Au sujet des volcans africains, qu'on nous permette une courte digression qui d'ailleurs ne nous écarte guère du pays des Zendjs.

L'Afrique continentale paraît dépourvue de volcans en activité, bien que le P. Kircher en compte sept dans la région qu'embrassait l'ancien nom d'Éthiopie [2]. Pline, énumérant les volcans du monde entier [3], nomme en Éthiopie le fameux « Char des Dieux », *Theôn Ochêma*, haute montagne penchée sur la mer, brûlant de feux éternels, « uns grans tertres, comme dit Brunetto Latini [4] traduisant Solin [5], qui giete grant planté de feu ardant tosjors sans estanchier ».

Dans un article sur Zanzibar, inséré au *Bulletin de la Société de Géographie* de Marseille [6], M. Rabaud rapporte qu'au pays de Masaï, près de la côte orientale, les indi-

[1] Texte arabe, pag. 149. Nous avons vu Edrici nommer *Ouébrah* la montagne qui traverse l'île. Dans l'hypothèse que nous exposons, on assimilerait volontiers *Ouébrah* avec *Vigagora*, nom que les premiers visiteurs européens de Madagascar donnent à la chaîne de montagnes qui domine la partie septentrionale de la grande île. (V. le *Diction. de Moréri*, art. *Madagascar*.)

[2] On cite cependant le Mongo-ma-Lobah dans la Guinée, et le Dofassé dans le Choa.

[3] Liv. II, chap. cx; et plus loin liv. VI, chap. xxxv.

[4] Liv. I, partie IV, ch. cxxv, pag. 171.

[5] *Polyhistor.*, ch. xxxiii. — [6] N° de juin-juillet 1879.

gènes connaissent une montagne très élevée, nommée « la montagne de Dieu », qui « s'éclaire tous les soirs d'une lueur magique en faisant entendre le bruit du tonnerre ». Si ce fait est exact et dénote l'existence d'un volcan, on peut être surpris qu'il ait jusqu'ici échappé à la connaissance des voyageurs européens.

Dans une anecdote de l'*Adjâïb al-Hind*, un capitaine de navire assure qu'il a vu au pays des Zendjs deux grandes montagnes entre lesquelles est un vallon portant les traces du feu, jonché d'os calcinés et de peaux brûlées. On lui apprit, dit-il, qu'à certaines époques un feu traversait ce vallon et parfois surprenait les troupeaux et les bergers, qui y perdaient la vie. Ce feu arrivait à certains jours, courant comme un torrent[1].

Ici le phénomène paraît d'un autre ordre. Ce n'est pas un volcan, ce n'est pas une coulée de laves qui ravage le vallon; le fait s'explique naturellement par un acte volontaire des hommes. Bruce, en effet, nous apprend que chez les Changallas, après la saison des pluies, la terre redevenant sèche en peu de jours, l'herbe se flétrit sous les rayons d'un ardent soleil et se dessèche entièrement. Les indigènes alors y mettent le feu, « et ce feu parcourt avec une violence incroyable toute la largeur de l'Afrique, passant sous les arbres avec tant de vélocité qu'il brûle l'herbe sèche et fait tomber les feuilles sans que les arbres périssent[2] ».

1 *Merveilles de l'Inde*, XCIII, pag. 128.
2 *Voy. en Nubie*, tom. II, pag. 599.

Diverses relations qui traitent du « pays du Prêtre-Jean » parlent de ces incendies volontaires et prétendent que les habitants les allument pour détruire la multitude des serpents qui infestent les forêts :

« Veniunt universi populi de proximis regionibus secum ferentes paleas, stipula et ligna aridissima, quibus cingunt totum nemus undique ; et cum ventus flaverit vehementer, ponunt ignem infra nemus et extra, ne aliquis serpens extra nemus possit exire, et sic omnes serpentes in igne fortiter accenso moriuntur, præter illos qui suas intrant cavernas[1]. »

On connaît le passage du Périple d'Hannon où il est dit que les navigateurs aperçurent sur la côte africaine des torrents de feu qui couraient du haut des montagnes et se précipitaient dans la mer. Bruce explique aisément ce phénomène que maints savants modernes ont traité de fable. Les ravins, dit-il, où s'est conservée l'humidité, ont aussi des plantes plus tardivement. Lorsqu'on les brûle, il semble que l'ancien torrent soit changé en mer de feu. « J'ai été souvent témoin de ce spectacle et j'ai même failli en être victime[2]. »

Ces explications n'ont rien d'incroyable ; elles rendent parfaitement compte de l'anecdote de l'*Adjâïb al-Hind,* que Bruce ne pouvait connaître. Cependant Gossellin, avec son parti pris de dénier ou de réduire au plus bas les grandes expéditions maritimes des anciens sur le lit-

[1] *Der Preister Johannes*, par Friedrich Zarncke. Leipsig. 1879. Prétendue lettre du prêtre Jean à l'empereur Emmanuel, pag. 912.

[2] *Ibid. u. s.*, pag. 602.

toral de l'Afrique, Gossellin n'admet point cette interprétation du récit d'Hannon, et préfère « rejeter le fait rapporté par le navigateur carthaginois au rang des fables que les Grecs, suivant Pline, avaient ajoutées à ce récit[1]. » C'est là une manière fort simple de trancher les difficultés, et qui n'exige point un grand effort d'imagination.

## XIII.

Revenons aux îles de la mer des Zendjs. Nous négligeons entièrement celles qui ne peuvent appartenir aux eaux africaines.

Parmi les îles, grandes et petites, qu'il faut certainement rattacher aux archipels de l'Inde ou de l'Océanie, il en est une nommée *Djaloûs*, dont Edrici dit cependant que les habitants sont *Zendjs;* mais ce mot ici ne marque point la nationalité et doit être pris comme synonyme de noir; ce sont vraisemblablement des Papouas, des Endamènes ou quelque autre variété de cette population noire qui semble avoir été jadis plus répandue encore que de nos jours, au-delà de la presqu'île Indienne et dans les îles de la Sonde. Voici cependant un abrégé des paroles d'Edrici: Les habitants de l'île Djâloûs sont Zendjs, aux cheveux crépus, à long cou, maigres et laids de figure. Ils vont entièrement nus. Lorsqu'il leur tombe entre les mains un étranger, ils le suspendent par les

[1] *Recherches sur la géographie des anciens*, tom. I, pag. 96, 97.

pieds, le coupent en morceaux et le mangent. Ils vivent dans des fourrés et des lieux marécageux. On trouve chez eux une montagne dont la terre passée au feu se dissout en argent [1].

Je ne m'arrêterai pas à la *Mohtaraqa* (la Brûlée), ainsi nommée parce qu'elle est brûlée tous les trois ans au passage d'un certaine étoile au zénith [2]; à l'île de *Seksar*, habitée par des anthropophages à tête de chien (cynocéphales); à l'*île des Pygmées*, qui se battent contre les grues. Kazouini, Ibn al-Ouardi, Bakoui, répètent ou amplifient les légendes grecques [3].

Nommerons-nous l'*île des Singes*, à deux petites journées du continent qui touche à l'Habacha? « Elle est très grande, très boisée et remplie de précipices d'un accès difficile. On y trouve toute sorte de fruits. Les singes s'y sont multipliés au point qu'ils en sont les maîtres. On prétend même qu'ils ont un chef auquel ils obéissent, qu'ils portent sur leur cou et qui les régit de façon à les empêcher de se nuire entre eux. Ce sont des singes à queue, d'une nuance rougeâtre, intelligents et sagaces. Lorsqu'un navire se brise sur cette île et qu'un naufragé y cherche refuge, ils le mordent cruellement, le tourmentent, et finissent

[1] 1er clim., 8e sect., pag. 77, et 9e sect., pag. 79.

[2] « Tous les *trente* ans, une étoile à queue (comète) paraît sur son horizon, et, montant jusqu'au zénith pendant six mois, laisse tomber du feu qui brûle tout ce qui se trouve sur l'île. Les habitants s'enfuient et reviennent ensuite. » Dimichqi, texte ar., pag. 163.

[3] Kazouini; *Adjâïb al-Makh.*, pag. 120-122; *Athâr al-Bilâd*, pag. 16, 148, 149. — Ibn al-Ouardi; *Notices et extr.*, tom. II, pag. 40-59. — Bakoui; *Ibid.*, pag. 397, 398.

par le tuer. Les insulaires de Khartân et de Mârtan leur font la chasse et les transportent dans le Yémen, où ils en tirent un bon prix, car dans ce pays les marchands les emploient en guise d'esclaves pour garder leurs biens dans les boutiques. » L'île des Singes est à deux journées de navigation de Soqotra[1].

On se perd au milieu de ces îles éparses dans la vaste étendue de l'océan Indien. Les noms eux-mêmes, par suite des incertitudes de lecture où jette l'écriture arabe, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, ne nous présentent rien d'assuré. Il en est deux cependant auxquels nous devons accorder un instant d'attention, parce qu'ils ont particulièrement occupé les géographes modernes : ce sont ceux de *Qomr* et de *Qanbalou ;* l'un et l'autre ont été pris pour des appellations de Madagascar.

Le nom de Qomr, que l'absence de voyelles brèves dans le système graphique des Arabes a permis de lire *Qamar*, c'est-à-dire « Lune », s'applique à diverses localités[2]. La plus célèbre est la montagne où le Nil et les

[1] 1er clim., 7e sect., pag. 61.

[2] « On ne s'accorde pas sur la manière d'écrire le nom de la montagne de Qomr. Quelques-uns écrivent *Al-Qamar* et traduisent «montagne de la Lune » (comme Ptolémée, ὄρη σεληναῖα) ; mais j'ai vu ce nom écrit *Al-Qomr* dans le *Mochtarek.* Yaqoût, auteur de cet ouvrage, prononce de même le nom de l'île du pays des Zendjs dans les régions les plus reculées du Midi. » (Abou'l-Féda, pag. 64 ; trad. Reinaud, pag. 81.) Nacir-eddin et-Thouci, d'après le témoignage de personnes qui ont de loin observé la montagne, dit qu'elle est blanchâtre et que cette blancheur provient des neiges qui en couvrent le sommet. Abou'l-Féda combat cette opinion, « inadmissible, dit-il, vu qu'à 11 degrés de latitude nord, qui est la

fleuves de l'Afrique orientale sont censés prendre leur source, montagne connue de tous nos anciens géographes sous le nom de « Monts de la Lune [1] ». Il y a ensuite une contrée (*beled*) d'Égypte, blanche comme le gypse, d'où l'historien Hadjâdj Ibn Soléimân tire son surnom d'Al-Qomri [2]; puis une île Qomr ou *Qomor*, que sa proximité des Dibadjât (Maldives) [3] porte à assimiler au cap Comorin, à la pointe méridionale de l'Indoustan [4]; mais ici nous croyons qu'il vaut mieux lire *Qomâr*, comme Maçoudi [5] et Abou'l-Féda [6], et comme Edrici lui-même, quelques pages plus loin [7]; et, sous ce nom, il faut entendre une côte immense fort mal définie, puisqu'on la prolonge jusqu'aux eaux chinoises [8]. C'est dans la grande île malaise de *Djaoua* qu'Ibn Batouta place la ville de *Qomâra*, célèbre par son aloès [9]. Békri, dans son Dictionnaire géographique, prononce *Qimâr* [10] ; Yaqoût *Qimâr* ou *Qamâr* [11].

Enfin El-Qomr est une île souvent confondue avec

latitude d'Aden, on n'a pas ouï dire qu'il fût jamais tombé de la neige; et il doit en être de même à 11 degrés de latitude sud» (*Ibid.*, pag. 65).

[1] M. le colonel Trumelet a publié dans le *Bulletin de la Société Languedocienne de Géogr.* (nº de mai 1880) la traduction d'un itinéraire arabe de Touggourt au Djébel el-Qamar.

[2] Abou'l-Féda, pag. 368. — [3] Edrici, 1er clim., 8e sect., pag. 67.

[4] On sait que le mot arabe *djezîra* se dit non-seulement d'une île, mais aussi d'une péninsule.

[5] *Prairies d'or*, tom. I, pag. 72, 169.— [6] *Géogr.*, pag 369. — [7] 1er clim., 9e sect., pag. 79. — [8] *Ibid.*, pag. 83. — Abou'l-F., pag. 369.— [9] Tom. IV, pag. 240.—[10] Édit. lithogr. de Wüstenfeld, pag. 744.

[11] Éd. Wüst., tom. IV, pag. 173.

Qomâr, mais qui s'en distingue par sa situation dans la mer, « au milieu du *pays* des Zendjs », et cette mer n'en contient pas de plus grande [1]. L'île de Qomr a beaucoup de villes et de rois qui ne s'accordent pas entre eux ; on en exporte de la cire, et on recueille l'ambre sur ses rivages [2].

Edrici place l'île de Qomr à une journée de navigation de la ville de Djesta, sur la côte de Sofâla.

On peut raisonnablement présumer qu'il s'agit ici d'une des Comores. Mais le lecteur qui parcourt tous les documents relatifs à l'île de Qomr ou de Qomâr reste convaincu que les géographes arabes ont confondu non-seulement les Comores avec Madagascar, mais encore celle-ci avec les grandes îles de l'archipel Malais.

On peut lire à ce sujet une dissertation sommaire de Guillain, qui semble avoir sérieusement examiné cette question [3].

Ajoutons seulement qu'Ibn Saïd attribue à l'île de Qomr (ou *Maldï*) une longueur de quatre mois de marche sur une largeur maxima de vingt journées. Commençant à l'orient de Seyoûna, elle forme avec le continent un canal qui finit au *Djébel en-Nedama* et présente en ce

[1] Abou'l-Féda, texte arabe, pag. 368. Ici l'auteur prend soin d'épeler le mot *Qomr* et le mot *Zendj* lettre par lettre, afin d'éviter toute confusion orthographique.

[2] Yaqoût, tom. IV, pag. 174. Cet écrivain regarde le mot *Qomr* comme le pluriel de l'adjectif *Aqmar*, « extrêmement blanc ».

[3] Tom. I, pag. 260 et 267.

point une largeur de deux cents milles. Il y a là, dit-on, des tournants qui engloutissent les navires [1].

Ces détails, et d'autres cités par Reinaud, paraissent désigner Madagascar plutôt que les Comores, qui toutefois peuvent bien s'y trouver englobées.

Nous passons à l'île de Qanbalou, dont on a voulu aussi faire Madagascar, opinion peu sûre, ainsi qu'on en conviendra après avoir pris connaissance de tous les documents où cette île est mentionnée. Nos géographes partent de cette idée fort naturelle que la vaste terre malgache, si peu éloignée du continent, n'a pu se dérober à la connaissance des marins arabes, qui pendant des siècles ont descendu et remonté le canal de Mozambique; une tempête, un accident, à défaut de toute autre cause, devait tôt ou tard les amener sur quelque point de l'immense côte. Comment douter que l'île de Madagascar ne figure parmi celles que les géographes arabes ont nommées dans la mer des Zendjs? Si Qomr n'est point Madagascar, ce sera Qanbalou.

Maçoudi est peut-être le seul auteur qui parle de Qanbalou avec quelques détails. Abou'-l-Féda n'en dit qu'un mot. Après avoir parlé des vagues terribles de la mer

[1] Voy. Reinaud ; *Introd. à la Géogr. d'Aboulféda*, pag. CCCXVII et suiv. L'île de Qomor ou de Malâi, dit aussi Dimichqi. est longue de quatre mois de marche et large d'un mois, située vis-à-vis et au sud de Sérendib, très riche en forêts aux arbres gigantesques, séjour de l'oiseau Rokh, etc. (Texte arabe, pag. 161). Tout cela n'éclaircit rien. Notons que cet auteur, dans un autre passage relatif à *Qomor la-Grande*, dit que la partie méridionale de cette île est inhabitée; circonstance marquée déjà pour l'île d'Anfoûdja, dont il a été question.

de Berbéra, il ajoute: « On y navigue pour aller à l'île de Qanbalou, dans la mer des Zendjs, île où se trouvent des mulsumans [1]. » Dimichqi note simplement que Qanbalou est une île des Zendjs, bien peuplée, et qu'on y trouve de l'ébène, des épices et de l'or [2]. Quant aux passages de l'auteur des *Prairies d'or*, en voici la traduction :

« J'ai vu dans *Djografia* (la Géographie de Ptolémée ?) le Nil représenté sortant du pied de la montagne de Qomr ; ses eaux, qui jaillissent d'abord de douze sources, se déversent dans deux lacs semblables aux étangs (de Basra), se réunissent ensuite et traversent des régions sablonneuses et des montagnes. Puis il traverse la partie de la terre des Noirs (Soudân) qui avoisine le pays des Zendjs, et forme un bras qui se jette dans la mer des Zendjs, laquelle est la mer de l'île de Qanbalou. Cette île est bien cultivée ; il s'y trouve des musulmans qui, il est vrai, parlent la langue zendj. Ils sont devenus les maîtres de cette île et ont réduit en captivité les Zendjs qui s'y trouvaient, de même que les musulmans se sont emparés de l'île de Crète dans la mer de Roum. De là à Omân, on compte par mer environ cinq cents parasanges, au rapport des marins, simple conjecture et non évaluation rigoureuse. Plusieurs *nakhodas* ou patrons de Sirâf et d'Omân, qui fréquentent ces parages, disent y avoir observé, à l'époque des crues du Nil ou un peu avant, un courant d'eau difficile à couper, à cause de son ex-

[1] Texte arabe, pag. 26.— [2] Dimichqi ; texte ar., pag. 162.

trême rapidité; il sort des montagnes du Zendj, large d'un mille, avec une eau douce et limpide qui se trouble au moment de la crue du Nil en Égypte [1]. »

Plus loin, parlant du bras de mer qui baigne le Berbéra, et qui a cinq cents milles de long sur cent milles de large: « Les pilotes de l'Omân, dit-il, traversent cette mer pour gagner l'île de Qanbalou, de la mer des Zendjs, ville (*medina*) où se trouvent des musulmans parmi les Zendjs infidèles [2] ». « Le terme de leur course sur la mer des Zendjs est cette île de Qanbalou et le pays du Sofâla et du Ouâq-Ouâq, sur les confins de la terre des Zendjs, au fond de ce bras de mer [3] ».

Enfin, à propos des îles des Zendjs qui fournissent des noix de coco, il dit encore : « Une de ces îles, située à une ou deux journées de la côte des Zendjs, renferme une population musulmane, au sein de laquelle se transmet la royauté : c'est l'île de Qanbalou [4] ».

Maçoudi a visité plusieurs fois de sa personne l'île de Qanbalou ; sa dernière traversée de Qanbalou à Omân eut lieu en l'année 304 de l'hégire, en compagnie de deux armateurs sirâfiens qui depuis périrent corps et biens dans cette mer dangereuse [5].

Voilà, si je ne me trompe, tout ce que l'auteur arabe nous a transmis relativement à l'île dont nous nous occupons. Ce n'est point assez pour en justifier l'assimilation à Madagascar. Et s'il eût eu en vue cette vaste terre, on

[1] *Prairies d'or*, ch. IX, tom. I, pag. 204, 205. — [2] *Ibid.*, ch. X, pag. 231, 232. — [3] *Ibid.*, pag. 233. — [4] *Ibid.*, chap. XXXIII, tom. III, pag. 31. — [5] *Ibid.*, ch. X, pag. 233.

ne comprendrait pas que l'écrivain n'eût fait aucune allusion à son immense étendue.

A l'hypothèse de Reinaud (et à celle de Guillain, qui verrait volontiers dans Qanbalou la Grande Comore [1]), ne cherchons pas à substituer de nouvelles conjectures.

On regrette, en toutes ces questions géographiques, de ne pouvoir se montrer plus affirmatif. Le lecteur aime à voir conclure ; il lui déplaît d'être obligé de se former lui-même une opinion. Il la préfère bâtie de toutes pièces, soit qu'il l'accepte sans difficulté, soit qu'il ait des propensions à la combattre. Les incertitudes, les peut-être, les qui sait ? ne lui plaisent point. Nous savons cela ; mais qu'y faire ? Il résulte pour nous, de l'examen des documents et des dissertations auxquelles se sont livrés les savants modernes, qu'aucun géographe n'est arrivé à des certitudes ou à des probabilités satisfaisantes autres que celles qu'on a vues ici-rapportées. Tel a pu faire des assimilations ingénieuses et séduisantes ; tel autre, venant après lui, renverse l'agréable édifice et y substitue des constructions non moins élégantes et non moins fragiles. A la vérité, on peut dire qu'il est plus facile de s'abstenir que de se prononcer. Mais parfois n'est-ce point aussi plus sage ?

De la *Qanbalou* de Maçoudi et de la *Qabela* d'Edrici, que nous avons citée plus haut, on peut rapprocher, à cause de la consonnance, une île *Phébol*, qu'Aristote place dans l'océan Indien. Malheureusement l'écrivain

[1] Tom. I, pag. 170.

grec est d'un laconisme si excessif que sa mention peut autoriser toutes les assimilations sans aider à en confirmer aucune. Après avoir nommé les grandes îles *Albion* et *Ierna* qui sont dans l'Océan, il ajoute qu'on en connaît d'autres plus petites, Taprobane vers les Indes, *Phébol vers le golfe Arabique*, *καὶ ἡ Φεβὸλ καλουμένη κατὰ τὸν Αραβικὸν κόλπον* [1]. L'absence de toute autre indication laisse le champ libre à toutes les conjectures.

Nous terminons ici la partie purement géographique de ce travail.

En résumé, les Arabes au moyen âge connaissent passablement la côte orientale d'Afrique; les pilotes et capitaines de navires n'ont point de difficultés nautiques sérieuses à gagner les places de commerce jusqu'à l'extrémité du Sofâla. Mais les géographes sont mal renseignés. S'ils nous transmettent des noms dans un ordre assez exact, leurs indications relativement aux distances ne sont souvent que des évaluations grossières ou même tout à fait contraires à la vérité ; elles n'ont d'autre base que la durée des traversées, transmise sans doute de mémoire aux auteurs par des marchands plus occupés de supputer leurs bénéfices que de compter les milles et les parasanges : on sait que pour l'Arabe le temps est sans valeur. Les écrivains qui, comme Maçoudi et Ibn Batouta, ont eux-mêmes parcouru la mer des Zendjs et touché en quelques points du rivage, ne nomment

[1] Περὶ κόσμου, chap. III, édit. Didot, tom. III, pag. 630.

qu'un très petit nombre de villes. Maçoudi, plus savant, plus grave que les autres, ne songe aucunement à fixer les itinéraires; le sentiment de l'ordre dans l'emploi des matériaux lui fait d'ailleurs complétement défaut. Ibn Batouta est un fantaisiste et ne se plaît qu'aux anecdotes. Au fond, malgré ses imperfections, ses omissions, ses énormes inexactitudes, certainement accrues pour nous par la négligence des copistes, Edrici est encore le meilleur à consulter pour qui veut apprécier l'état des connaissances géographiques des Arabes dans la partie du monde que nous examinons.

Pour un certain nombre de villes des Zendjs, Abou'l-Féda fournit les coordonnées géographiques ; il est rare que ces latitudes et ces longitudes approchent de la vérité. Il est clair qu'elles n'ont point été calculées par des observations directes, mais simplement évaluées sur des cartes tracées d'après les conceptions des hommes de cabinet, ou sur les rapports de voyageurs dépourvus de connaissances astronomiques.

Cette ignorance de la topographie de pays aussi lointains ne surprendra point, si l'on songe qu'en France, à peu près au temps d'Edrici, un abbé de Cluny tremble de s'égarer en partant pour aller fonder une abbaye à Saint-Maur-les-Fossés, près de Paris, et que les moines de Saint-Martin de Tournay errent des mois entiers à la recherche de l'abbaye de Ferrières[1].

[1] Voy. Paul Gaffarel ; *Études sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe Colomb*, pag. 163.

# CHAPITRE II.

## Mœurs des Zendjs.

---

### I.

Le nom de Zendj, on l'a vu par toutes les citations qui accompagnent la partie géographique, bien que plus spécialement appliqué aux habitants du Zanguebar de nos cartes, s'étend à un grand nombre de peuplades, depuis les confins de l'Abyssinie[1] jusqu'aux dernières régions de l'Afrique orientale connue des Arabes. Dans de telles conditions, il serait bien difficile d'assigner aux Zendjs des caractères ethnographiques particuliers.

Lorsqu'on a parcouru les écrits si peu concordants des auteurs arabes, l'esprit en garde une impression confuse et de telle nature qu'il ne semble point possible d'établir une ligne de démarcation quelque peu précise entre les Zendjs et les autres familles de Noirs.

Le seul caractère constant de la race est la noirceur de la peau. Encore Istakhri et Ibn Haouqal parlent-ils d'une

[1] Ibn Saïd parle même des *Zendjs d'Abyssinie*, qui « vont nus et vivent à l'état sauvage » sur les bords du lac *Al-Haouars*. Voy. *Géographie d'Aboulféda*, trad. Reinaud, tom. II, pag. 226.

tribu de *Zendjs blancs*[1]. Il est vrai qu'on ne peut attacher une grande importance à cette mention isolée de deux géographes qui déclarent n'avoir aucun souci de connaître les nations barbares étrangères à la civilisation musulmane. On peut croire qu'ils font allusion à ces albinos au teint blafard, aux yeux rouges, aux cheveux blanchâtres, qu'on rencontre accidentellement parmi toutes les familles de nègres, mais qui ne sauraient constituer une race persistante.

Les anciens confondaient toutes les races nègres sous la dénomination d'Éthiopiens, qu'ils partageaient en deux groupes, ceux d'Occident et ceux d'Orient. « Ces peuples, dit Homère, aux extrémités de la terre, habitent, les uns les rivages où le soleil termine sa course, les autres ceux où il la commence[2]. » La distinction semble purement géographique, non-seulement à l'époque d'Homère, mais encore bien des siècles après, au temps d'Isidore, de Séville, qui n'en sait guère plus à ce sujet que l'auteur de *l'Odyssée*[3].

Éthiopien est donc synonyme de noir. On va jusqu'à dire que tout est noir chez eux, leur personne, leurs animaux leurs végétaux. On s'émerveille de la blancheur de leurs

[1] Voici le court passage d'Istakhri, littéralement reproduit par Ibn Haouqal : « On dit que dans certaines parties du pays des Zendjs se trouve une région froide habitée par des Zendjs blancs ». Istakhri, texte arabe, pag. 36; Ibn-Haouqal, pag. 41.

[2] *Odyss.*, I, vers 23,24. Voy. les Comment. d'Eustathe dans les *Geographi minores*, tom. II, pag. 248.

[3] Isid. de Sév., lib. XIV, cap. v (*De Lybia*).

dents et de leurs os. Aristote reproche à Hérodote une exagération spéciale dans ces caractères de noirceur[1].

Les Éthiopiens ont de plus les cheveux crépus, οὖλοι, et ce défaut est en relation avec un autre, celui d'être βλαισοὶ, c'est-à-dire d'avoir les jambes torses[2].

Ces deux qualités caractéristiques, peau noire et cheveux crépus, ont exercé la sagacité des philosophes, qui en voulaient découvrir la cause. Onésicrite, entre autres, au rapport de Strabon, avait appliqué ses facultés raisonnantes à la recherche des causes du double phénomène. Les Arabes, imitateurs des Grecs, n'ont pas négligé ce point intéressant. Maçoudi assure qu'il en a lui-même donné l'explication dans ses *Annales historiques* (*Akbâr ez-zemân*)[3]; mais cet ouvrage ne nous est point parvenu. On peut douter que ses arguments fussent plus scientifiques que ceux du poëte des *Métamorphoses* décrivant les désastreux effets de la course de Phaéton avec le char du Soleil :

> Sanguine tum credunt in corpora summa vocato,
> Æthiopum populos nigrum traxisse colorem[4];

ou ceux de Manilius regardant au contraire les Éthiopiens comme une race longtemps plongée dans les ténèbres et qui en a gardé la marque :

[1] Ἡρόδοτος οὐκ ἀληθῆ λέγει, φάσκων μέλαιναν εἶναι τὴν τῶν Αἰθιόπων γονήν. (*De gener. anim.*, liv. II, ch. II, édit. Didot, tom, III, pag. 350.)

[2] Ἡ δὲ οὐλότης ἐστὶν ὥσπερ βλαισότης τῶν τριχῶν. (Aristot.; *Problem.*, sect. XIV, 4.)

[3] *Prairies d'or*, chap. XXXIII, tom. III, pag. 38.

[4] Ovide; *Métamorph.*, liv. II, vers 236-237.

Æthiopes maculant orbem tenebrisque figurant
Perfusas hominum gentes[1].

Parmi les théoriciens arabes, les uns supposent un premier chef de race transmettant sa couleur à toute sa descendance ; ce père des Nègres est Ham (Cham), fils de Noé, blanc de naissance comme le reste des hommes, mais devenu noir sous le coup de la malédiction paternelle[2]. Les autres, sans recourir à la légende, ne veulent croire qu'à l'influence du climat[3].

Comme distribution des peuples noirs et blancs à la surface du globe, Ibn Haouqal a une théorie d'une admirable simplicité. Imaginez une ligne qui part des mers de la Chine, coupe l'Inde, traverse l'empire musulman, s'étend sur l'Égypte et atteint le Maghreb vers Tanger. Au nord de cette ligne fictive, les hommes sont blancs et leur blancheur s'accroît à mesure qu'on s'en écarte vers le Nord ; au Sud, au contraire, ils sont noirs, et d'autant plus noirs qu'on descend davantage vers le Midi[4], jusqu'à la limite des êtres vivants ; car au-delà d'une certaine latitude, l'excès de la chaleur arrête toute existence[5].

On a vu Cosmas appliquer à l'Éthiopie le nom d'Inde intérieure, et cette appellation était commune avant et après l'auteur de la *Topographie chrétienne*. Les Éthio-

[1] *Astronom.*, liv. IV, vers 721-722.
[2] Voy. Kazouini ; *Athâr al-Bilâd*, pag. 14.
[3] Voy. Ibn Khaldoun ; *Prolég.*, pag. 171. L'auteur invoque l'autorité d'Avicenne.
[4] Ibn Haouqal, pag. 10. — [5] *Ibid.*, pag. 12.

piens ont pu ainsi, dans le langage, se confondre avec les Indiens. La confusion était constante au commencement des temps modernes. « Quicumque ex zona torrida venirent, Indi vocabantur », dit Ludolf [1]. Mais les Arabes n'avaient garde de la commettre. « Les Indiens, par leur intelligence... et par la pureté de leur teint, dit Maçoudi, diffèrent de toutes les races nègres, Zendjs, Demdema et autres [2]. » On établit même une certaine distinction, mais sans caractères marqués, entre les Nègres du Soudan et les Zendjs plus méridionaux : « On a donné les noms d'Abyssins, de Zendjs et de Soudân aux peuples du Midi qui habitent le premier et le deuxième climat, et l'on a employé indifféremment ces dénominations pour désigner tout peuple dont *le teint est altéré par un mélange de noir*. Il est cependant certain que le nom d'Abyssin doit s'appliquer spécialement au peuple qui demeure vis-à-vis de la Mecque et du Yémen, et que celui de Zendj appartient exclusivement à ceux qui habitent en face de la mer Indienne [3]. »

Tous d'ailleurs sont descendants de Koûch, suivant la tradition biblique [4]. « Lorsque la postérité de Noé se dispersa sur la terre, les fils de Koûch, fils de Kana'ân, s'en allèrent vers l'occident et franchirent le Nil d'Égypte.

[1] *Gramm. Æthiopica*, Préf., 2e édit., pag. 2.— [2] *Prairies d'or*, ch. VII, tom. I, pag. 163.— [3] Ibn Khaldoun, *Ibid. u s.*, pag. 171.

[4] Kouchite est synonyme de Noir, comme dans ce passage de Jérémie (XIII, 23) : « Si le Kouchite peut changer sa peau et le léopard ses taches, vous aussi vous pourrez pratiquer le bien après avoir appris le mal ».

Puis ils se séparèrent : une partie s'étendant à droite (du fleuve), entre l'orient et l'occident, forma les Noubâ, les Bedja et les Zendjs ; les autres allèrent vers l'occident, en groupes nombreux, dans la direction de Zaghaoua, de Kanem, de Ghâna et d'autres parties du pays des Soudân et des Demdema. Les premiers, qui avaient gagné la droite, entre l'orient et l'occident, se fractionnèrent encore en maintes tribus, les Mékîr, les Mechkir, les Berbéra et autres subdivisions des Zendjs[1]. »

A cette esquisse que trace Maçoudi des migrations des Noirs, il faut joindre, en ce qui concerne les Zendjs, les lignes suivantes du même auteur : « Répandus sur la rive droite du Nil, les Zendjs et d'autres Abyssins s'avancent jusqu'aux rivages de la mer d'Habacha. Seuls, les Zendjs traversent le bras qui se détache du haut Nil et se jette dans la mer qui porte le nom de ce peuple[2], se fixent sur les plages et disséminent leurs habitations jusqu'à Sofâla, qui est la limite de leur pays[3] ».

Sur cette terre abondante en or et en productions extraordinaires, les Zendjs établirent le siége de leur gouvernement. Ils s'y donnèrent un roi nommé *Ouaqlîmi*, appellation qu'ils ont toujours maintenue à leurs souve-

[1] *Prairies d'or*, ch XXXIII, tom. III, pag. 1, 2.

[2] Est-ce à ce prétendu bras du Nil ou au Niger qu'Eschyle fait allusion dans ces vers du *Prométhée* ? « Tu parviendras à une terre lointaine, chez un peuple noir qui habite près des sources du soleil, où est le fleuve Ethiops. Marche le long de ses rives jusqu'à ce que tu atteignes la pente où, sortant des monts Byblins, le Nil vénérable fait jaillir ses eaux délicieuses » (vers 808 et suiv.).

[3] *Prairies d'or*, *Ibid. u. s.*

rains. Le Ouaqlîmi est leur chef suprême, suzerain de tous les rois Zendjs, à la tête de trois cent mille cavaliers[1].

L'écrivain à qui nous empruntons ces détails est le seul qui se soit un peu étendu sur les mœurs du peuple Zendj. Les autres auteurs arabes se bornent le plus souvent à reproduire telle ou telle partie de ses écrits, sans y joindre aucun renseignement nouveau.

Galien, dit Kazouini[2], attribue aux Zendjs dix caractères spéciaux : teint noir, cheveux crépus, nez épaté, lèvres épaisses, gracilité[3] des mains et des pieds, odeur fétide, intelligence bornée, pétulance extrême, habitudes anthropophagiques. Le cosmographe arabe explique la qualité que nous traduisons par « pétulance », en ajoutant qu'on ne voit jamais un Zendj soucieux; incapables

[1] *Prairies d'or*, chap. XXXIII, tom. III, pag. 6. Le roi des Zendjs, dit Edrici, prend toujours le nom de son prédécesseur et le transmet à ses successeurs. C'est ainsi que le souverain de l'Inde est toujours appelé *Balhara*, celui des Turcs *Khakhan*, celui de *Roum Qaïçar* (César), etc. (Voy. 2e clim., 7e sect., pag. 173, 174.)

[2] *Athâr al-Bilâd*, pag. 14.

[3] Le texte de Wüstenfeld porte *techeffouq*, qu'il faudrait au moins mettre à la 2e forme, *techfîq*, et qui signifierait « amoindrissement ». Les éditeurs de Maçoudi ont lu *techqîq*, auquel ils attribuent le sens de « longueur ». Je doute que cette signification puisse appartenir au mot arabe. Mon sentiment est qu'il faut lire *techeqqouq*, qui se dit d'un animal *maigre et grêle* (Voy. le *Dictionn. ar.* de Lane). Le texte arabe de Dimichqi, publié par Mehren, où se trouve une énumération analogue des caractères du Nègre d'après Galien, donne aussi *techeqqouq*, que Mehren traduit « mains et pieds *fendus* (!) ».

de conserver une impression durable de chagrin, ils s'abandonnent tous à la gaîté. C'est, disent les médecins, à cause de l'équilibre du sang du cœur, ou, suivant d'autres, parce que l'étoile Sohéïl (Canope) s'élève toutes les nuits au-dessus de leur tête, et que cet astre jouit du privilége de provoquer la gaîté[1]. « Il y a », dit un proverbe arabe cité par Dimichqi, « quatre qualités inconnues chez quatre peuples, savoir : la libéralité chez les Grecs, la bonne foi chez les Turcs, la bravoure chez les Coptes, la tristesse chez les Zendjs. » Un autre proverbe dit que la gaîté sur terre forme dix lots, dont neuf sont échus aux Nègres et le dixième au reste du genre humain.

Quant à l'anthropophagie, sur laquelle nous reviendrons, elle consiste en ce que « dans leurs guerres chacun mange la chair de l'ennemi qu'il a tué[2] ».

Maçoudi, deux siècles avant Kazouini, rapporte également la spécification des Noirs par dix caractères, d'après Galien[3]. Sa liste diffère en quelques points de celle qu'on vient de lire. La voici, en groupant les caractères dans le même ordre, afin de laisser voir immédiatement la différence entre les deux énumérations : teint noir, cheveux crépus, nez épaté, lèvres épaisses, mains et pieds grêles, puanteur de la peau, pétulance exces-

[1] *Athâr al-Bilâd*, pag. 14. — [2] *Ibid.*

[3] Je dois dire qu'il m'a été impossible de découvrir dans les œuvres de Galien aucun passage dont ce qui lui est attribué par nos auteurs arabes puisse être considéré comme la reproduction. Mais le médecin grec caractérise les Éthiopiens par les épithètes de « maigres et secs » ἰσχνοὺς καὶ ξηρούς (édit. de Bonn, tom. XI, pag. 514).

sive, sourcils rares, grand développement des organes sexuels[1].

Enfin, d'après l'analyse de De Guignes, Bakoui, qui du reste dans sa description du *Bilâd ez-Zendj* se borne au rôle de plagiaire de Kazouini, Bakoui marque les dix caractères des Nègres en ces termes: « Ils diffèrent des autres hommes par la couleur noire, le nez écrasé, la grosseur des lèvres, l'*épaisseur* de la main, par le talon, par la puanteur, par la promptitude à la colère, par le peu d'esprit, par l'habitude de se manger les uns les autres, et par celle de manger leurs ennemis[2]. »

Suivant l'auteur des *Prairies d'or*, Galien explique la pétulance du Noir, si bien faite pour choquer la gravité ordinaire de l'Arabe, par l'incomplète organisation de son cerveau et par la faiblesse d'intelligence qui en résulte. Parmi les races noires, le Zendj est plus particulièrement sujet à cette pétulance, à cet extrême penchant à la gaîté[3].

Voulez-vous, pour ces particularités relatives au Nègre, l'explication d'un des princes de la philosophie arabe? Al-Kendi, inspiré sans doute par quelque Grec, s'exprime ainsi: « Dieu a établi un enchaînement de causes dans toutes les parties de la création; la cause exerce sur la créature qui la subit une influence qui la

[1] *Prairies d'or*, ch. VII, tom. I, pag. 163, 164.

[2] *Notices et extr. des manusc.*, tom. II, pag. 395. N'ayant pas à ma disposition le texte arabe de Bakoui, je ne saurais contrôler l'exactitude très problématique de cette traduction.

[3] Maçoudi, *Ibid. u. s.*, pag. 164.

rend cause à son tour; mais cette créature purement subjective ne peut pas réagir sur sa cause ou son agent. Or, l'âme étant la cause et non pas l'effet de la sphère, la sphère ne peut réagir sur l'âme. Mais il est dans la nature de l'âme de suivre le tempérament du corps tant qu'elle ne rencontre pas d'obstacle, et c'est ce qui a lieu chez les Zendjs. Leur pays étant très chaud, les corps célestes y exercent leur influence et attirent les humeurs dans la partie supérieure du corps. De là, les yeux à fleur de tête de ces peuples, leurs lèvres pendantes, leur nez aplati et gros, et le développement de la tête par suite du mouvement ascensionnel des humeurs. Le cerveau perd son équilibre, et l'âme ne peut plus exercer sur lui son action complète ; le vague des perceptions et l'absence de tout acte de l'intelligence en sont la conséquence[1]. »

Cette argumentation n'arrive point à satisfaire le grave Ibn Khaldoun, trop éloigné des temps de la grande philosophie arabe. Voici comment l'auteur de l'*Histoire des Berbers* apprécie les passages que nous venons de citer :

« Maçoudi avait entrepris de rechercher la cause qui produit chez les Nègres cette légèreté d'esprit, cette étourderie et ce penchant extrême à la gaîté; mais, pour toute solution, il ne rapporte qu'une parole de Galien et d'Al-Kendi, d'après laquelle ce caractère tient à une

[1] Trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille ; *Prairies d'or, Ibid. u. s.*

faiblesse du cerveau, d'où proviendrait une faiblesse d'intelligence. Cette explication est sans valeur et ne prouve rien[1]. »

Une autre qualité particulière aux Zendjs et aux Habacha, d'après Avicenne, c'est de ne perdre leurs cheveux que fort tard. La peau de leur crâne est dure et livre difficilement passage aux cheveux, qui sont rares ; aussi les retient-elle avec énergie ; et « c'est pourquoi la calvitie est retardée chez les Zendjs et chez les Abyssins[2] ».

Si les anciens et les modernes, comme l'assure Maçoudi, ont recherché et discuté les causes des particularités du type nègre, il était aussi d'une haute importance de savoir quelle est parmi les planètes celle « qui préside à leurs actes et exerce une influence prépondérante sur leur naissance et sur leur développement physique ». Maçoudi s'excuse de ne point exposer tout ce qui a été dit sur ce sujet intéressant, son ouvrage n'étant pas consacré à ce genre d'études ; il avait traité de cela en détail dans ses *Annales historiques,* n'oubliant rien des théories et des arguments proposés par les astronomes de tous les temps. Malheureusement, nous l'avons dit, ce livre n'est pas venu jusqu'à nous.

[1] *Prolégom.*, pag. 176, 177.

[2] Avicenne ; *Qanoûn*, liv. IV, sect. VII, 1er disc., ch. II. Texte arabe de Rome, 2e partie, pag. 150. — Galien avait dit des Éthiopiens : Κεφαλαὶ σμικρὰς μεν καὶ ἀναυξεῖς ἔχουσι τὰς τρίχας ὑπὸ ξηρότητος τοῦ δέρματος, ἀλλ'οὐ φαλακροῦνται ῥαδιώς. Édit. de Bonn, tom. III, pag. 910. (*Des parties du corps*, liv. XI, ch. 14.)

La planète qui régit les destinées des Nègres n'est point le Soleil assurément, c'est Saturne ; les astrologues sont d'accord là-dessus. Un poète nous l'apprend, poète, mais en même temps « astronome fort instruit des choses de la Sphère » :

« Le Chéikh des planètes est Saturne, le sublime, Chéikh majestueux, roi puissant.

» Son caractère est le noir et le froid, noir comme l'âme en proie au désespoir[1].

» Son influence s'exerce sur les Zendjs et les esclaves, et d'autre part sur le plomb et le fer[2]. »

## II.

La diversité des peuplades comprises sous le nom de Zendjs est cause qu'on les apprécie de façons fort différentes. « Les savants, dit Kazouini, assurent qu'ils sont les plus méchants des hommes, ce qui leur a valu le surnom de « lions de l'espèce humaine » (*sabâ al-ins*[3]). Comme dit Léon l'Africain, « ils surmontent les bestes brutes en mauvaise condition et perverse nature[4] ».

Nous avons vu deux cosmographes mettre au nombre de leurs caractères distinctifs l'anthropophagie. Il ne paraît pas douteux, en effet, que certaines tribus de Zendjs aient eu et gardé fort tard la coutume de manger la chair

[1] « La patience froide et la tristesse » caractérisent Saturne. V. Bouché-Leclerq: *La divination antique*, tom. I, pag. 227.

[2] Maçoudi, *Ibid. u. s.*, pag. 166. — [3] *Athâr al-Bilâd*, pag. 14. — [3] Tom. I, pag. 11.

humaine, sinon comme aliment ordinaire, du moins en certaines circonstances.

« Il y a parmi eux, dit Maçoudi, des tribus d'hommes aux dents acérées (*mohaddadat al-esnân*), qui se mangent les uns les autres [1]. »

L'*Adjaïb al-Hind* rapporte que souvent les navires partis pour Sofâla des Zendjs, entraînés par les vents et les courants, abordent sur des rivages qu'habitent des Noirs mangeurs d'hommes [2]. Kazouini, Ibn al-Ouardi et maints autres écrivains arabes content des anecdotes sur les Nègres anthropophages [3]. Ce sont presque toujours des imitations de l'aventure d'Ulysse avec Polyphème [4].

A l'intérieur du continent, chez maintes peuplades, le cannibalisme était aussi ordinaire que chez les Néo-Zélandais à l'arrivée des Européens. Ibn Batouta rapporte qu'un roi nègre, chez qui il a séjourné, avait exilé un de ses juges, de race blanche, chez des nègres *kafirs*, c'est-à-dire non musulmans, auprès desquels il demeura quatre ans. Ils étaient anthropophages, et « s'ils n'ont pas mangé l'étranger, c'est à cause de son teint, car ils disent que la chair des Blancs est nuisible, n'étant pas mûrie (*nâdedj*); mais celle des Noirs est mûrie [5] », et ils en usent volontiers pour festiner.

Une troupe de ces Noirs étant venue visiter le sultan

[1] *Prairies d'or*, ch. XXXIII, tom. III, pag. 7.

[2] *Merveilles de l'Inde*, CIX, pag. 150.

[3] Voy. Lane; *Thousand and one Nights*, tom. III, pag. 100 et 104.

[4] Sur la question de savoir si les Arabes ont connu les œuvres d'Homère, voy. Lane, *Ibid.*, III, pag. 744.

[5] Ibn Batouta, tom. IV, pag. 427, 428.

nègre Mensa Soléiman, l'hôte de notre voyageur, « ce prince les accueillit honorablement et leur fit don d'une esclave. Ils l'égorgèrent et la mangèrent; puis, s'étant barbouillé la figure et les mains du sang de la victime, ils vinrent remercier le sultan ». C'est leur toilette ordinaire dans cette visite de cérémonie [1].

Plus près de la région qui nous occupe, les Nègres du pays de Qomr, « ainsi que la plupart des autres peuples de ces contrées », dit Ibn Saïd, se repaissent de chair humaine [2].

L'anthropophagie, à peu près détruite partout où la religion musulmane apporte sa morale et sa civilisation relative, se retrouverait encore dans bien des parties de l'Afrique. J'ai conté ailleurs [3] l'histoire d'un Noir du Sénégal, alors sergent dans les troupes indigènes françaises, qui aida à manger un prisonnier confié à sa garde. Cela se passait il n'y a pas trente ans. Jugé par un conseil de guerre, le Noir fut acquitté, et même nommé plus tard commissaire de police à Podor.

Un manuscrit italien de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier, écrit au commencement du XVIII[e] siècle, et contenant des détails sur l'état des missions catholiques, rapporte que les indigènes d'Angola faisaient bon accueil aux missionnaires et demandaient le baptême afin d'être protégés contre les Zendjs anthropophâges, « a fine di liberarsi delle scorriere degl' altri

[1] Ibn Batouta, tom. IV, p. 429.—[2] Abou'l-Féda, texte arabe, p. 151.
[3] *Bulletin de la Société Languedoc. de Géogr.*, n° de mars 1879, tom. I, pag. 369.

popoli di Zinga e Kungo, natione crudele e che si ciba di carne umana [1] ».

A l'autre extrémité de la côte qu'embrasse le Bilâd ez-Zendj, c'est-à-dire vers les confins de l'Abyssinie, le P. Lobo, jésuite portugais, prétend que les habitants de Paté sont des anthropophages. Mais Bruce, qui cite le fait, refuse de croire à cette anthropophagie [2]. Bruce du reste n'aime point les jésuites, et il est bien aise de les trouver en défaut.

Marco Polo n'accuse pas les Zendjs d'avoir du goût pour la chair humaine ; et d'ailleurs, comme dit Kazouini, « la coutume des uns n'est pas la coutume des autres [3] »; mais il en trace un portrait physique des moins flatteurs :

« Les gens (du Zanguebar) sont grans et gros, mais ne sont pas si grans comme il sont gros ; car je vous di qu'il sont si grans qu'il ressemblent jayans ; et sont si forts que l'un porte bien la charge de quatre autres hommes, et menguent bien autant que cinq autres hommes. Et si sont touz noirs, et vont touz nus, fors de leur nature que il cuevrent. Ils ont les cheveux crespés et noirs si comme poivre. Et si ont si grans bouches et le nez si rebiffé et les lèvres si grosses, et les ieus si grans e si

[1] *Memorie appartenenti alle Missioni dell' Africa*, fol. 40 recto, verso. « Lorsqu'il (le roi de Monbaça) mène ses gens au combat... on voit les officiers qui portent du feu... pour marquer que les vaincus doivent s'attendre à être rôtis et mangés, ce qui s'exécute après la victoire. » *Dictionn. de Moréri*, art. *Monbase*.

[2] *Voy. en Nubie*, tom. III, pag. 152.— [3] *Athâr al-Bilâd*, pag. 15.

esroilliez et si rouges que il semblent tuit dyables; et sont si hideux et si laiz que il semblent la plus horrible chose du monde a veoir... Les femmes de cette isle sont les plus laides du monde [1] ».

Ibn al-Ouardi [2] déclare que tous les Zendjs sont idolâtres, méchants et cruels. Il en fait les plus noirs des Nègres, d'accord en ce point avec ce qu'Ibn Batouta dit des Zendjs de Quiloa [3].

Quelques Arabes ont témoigné de la répugnance pour les Zendjs. Taous al-Yémâni, lieutenant d'Abdallah fils d'Abbas, refusait de manger d'un animal tué par un Zendj, esclave hideux, disait-il [4]; et le calife Radi-Billah, fils d'El-Moqtadir, partageait cette profonde aversion, au point qu'il n'eût rien pris de la main d'un Noir. Toutefois ces sentiments avaient sans doute quelque cause particulière, car les Arabes en général n'éprouvent aucun sentiment de répulsion pour le Nègre.

Ils sont sensibles à la beauté d'une femme noire comme à celle d'une blanche de pur sang caucasique. Edrici vante la beauté et la splendide chevelure des Nubiennes, telle qu'on chercherait en vain la pareille chez les autres tribus [5].

« Il y a dans les noires », dit un poète cité par l'auteur des *Aventures d'Antar*, « une expression telle que si tu en pénétrais le sens, tes yeux ne regarderaient plus ni les blanches ni les rouges;

[1] Édit. Pauthier, ch. 186, pag. 685.— [2] Texte arabe d'Hylander, ch. I, pag. 170. — [3] Ibn Batouta, tom. II, pag. 192. — [4] Maçoudi, ch. VII, tom. I, pag. 166.— [5] 1er clim., 3e sect., pag. 25.

» Une souplesse de hanches, une coquetterie du regard, qui enseignerait la sorcellerie à l'ange magicien Haroût [1]. »

Maçoudi conte qu'un certain Amr, fils de Bahr el-Djahiz, avait écrit un livre sur la supériorité des Noirs comparés aux Blancs. Cet auteur pouvait invoquer l'autorité d'Homère appelant les Éthiopiens « irréprochables » ἀμύμονας Αἰθιοπῆας, et faisant asseoir à leur table Jupiter et les Dieux de l'Olympe [2]. Assurément il n'avait pas pris pour épigraphe de son traité ce proverbe arabe :

« Affamé, le Zendj vole ; rassasié, le Zendj viole [3] ».

Outre la raison que nous avons donnée pour expliquer la diversité des jugements portés sur les Zendjs, il faut songer que parmi les peuples de ce nom, les uns avaient subi l'influence civilisatrice des musulmans établis sur leurs côtes, tandis que d'autres continuaient à vivre de la vie sauvage, comme ces Érembes dont parle Aviénus :

« Barbara montivagos tellus extendit Erembos.
Hi vitam duris agitant in cautibus omnem,
Intectique artus erepunt ardua semper
Culmina saxorum : non ollis pabula in usum
Terra parit : glebas abrodunt more ferarum
Jejunas herbæ, nec amicas frugibus ullis [4] ».

Le portrait que Maçoudi trace des Zendjs est loin de

[1] Pag. 4 de ma traduction. — [2] *Iliade*, I, 423.

[3] Voy. Freytag; *Prov. Arab.*, ch. xxii, prov. 326: *Ez-Zendji in dja'a saraq, oua in chaba' zana.*

[4] *Descriptio orbis terræ*, vers 1143-1148.

ressembler à ce croquis poétique. Il nous les montre gouvernés par un souverain nommé *Ouaqlîmi*, c'est-à-dire, en leur langue, « fils du Seigneur suprême», astreint à la plus sévère équité. Au premier acte de tyrannie, à la moindre injustice, ils proclament sa déchéance, le tuent et déclarent sa postérité exclue de la succession au trône, car, par une telle conduite, il perd sa qualité de fils du Seigneur, roi du ciel et de la terre[1].

Les Zendjs n'ont pas de lois écrites (et rien ne permet de supposer qu'à l'époque de Maçoudi, ni beaucoup plus tard, ils aient eu la moindre connaissance de l'écriture) ; à défaut de code religieux, ils se gouvernent par la coutume et suivant des règles traditionnelles.

Ils ont des *khatîb* ou prédicateurs qui les haranguent dans leur idiome. Ainsi qu'en d'autres pays beaucoup plus civilisés, on voit parfois un de ces hommes pieux s'arrêter au milieu de la foule du peuple et adresser à qui veut l'entendre une allocution où, rappelant à ses auditeurs l'exemple de leurs ancêtres, il les invite à suivre les volontés de Dieu, à se rendre agréable à leur créateur, afin d'éviter les châtiments qu'ils encourraient par leur désobéissance[2].

Abou Zéid Haçan, le continuateur de Soléiman, mentionne la même coutume en ces termes :

« Chez les Zendjs, il y a des hommes adonnés à la vie dévote, qui se couvrent de peaux de panthères ou de

[1] *Prairies d'or*, ch. XXXII, tom. III, pag. 29, 30. Voir aussi Kazouini; *Athâr al-Bilâd*, pag. 15.

[2] Maçoudi, *Ibid. u. s.*, pag. 30.

peaux de singes ; ils ont un bâton à la main et s'avancent vers les habitations. Les habitants se réunissent ; le dévot reste quelquefois tout un jour jusqu'au soir sur ses jambes, occupé à les prêcher et à les appeler au souvenir de Dieu. Il leur expose le sort qui a été éprouvé par ceux de leur nation qui sont morts [1]. »

Ces orateurs parlent avec une certaine élégance de langage, qualité qui est assez commune chez les Zendjs. Mais leurs prédications n'empêchent pas la masse des Zendjs de garder leur fétichisme ; chacun adore ce qu'il lui plaît : animal, plante ou pierre [2]. Les habitants de Beraoua adorent des pierres enduites d'huile de poisson ; ceux de Bâyas, un tambour gigantesque. « J'ai eu occasion, dit l'historien de Nubie, Abdallah d'Assouan, cité par Maqrizi, de voir beaucoup d'hommes des différentes peuplades de la région du haut Nil. La plupart reconnaissent un Dieu créateur, et réclament auprès de lui l'intercession de la lune, du soleil et des étoiles. D'autres ne croient point à Dieu et adorent le soleil et le feu ; d'autres adorent un arbre, un animal, tout ce qu'il leur convient [3]. »

En dehors de leurs prédicateurs, les Zendjs de Mélenda ont, de plus, des sorciers ou enchanteurs qu'ils nomment *Moqnéfa*. Ces habiles gens « prétendent connaître l'art d'enchanter les serpents les plus venimeux, au point de les rendre inoffensifs pour tout le monde,

[1] *Les deux Mahométans*, édit. Charton, pag. 148.
[2] Maçoudi, *Ibid. u. s.*, pag. 31.
[3] Voy. Quatremère; *Mém. sur l'Égypte*, tom. II, pag. 26.

excepté pour ceux à qui ils souhaitent du mal ou contre lesquels ils veulent exercer une vengeance. Ils prétendent aussi qu'au moyen de leurs enchantements, les léopards et les lions ne peuvent leur nuire [1] ».

La profession d'enchanteur est fort honorée sur toutes les côtes baignées par l'océan Indien. Les insulaires de Socotora, tout chrétiens qu'on les suppose, ne manquent pas de personnages exerçant cette importante profession.

« E si voz di (c'est Marco Polo qui parle) qe les cristienz de ceste isle sunt les plus sajes encanteor qe soient au monde. Bien est-il voir qe l'arcevesqe ne velt pas qe celz faisent celz encantemant et li en chastie et amonise, mes ce ne vaut rien, porce qe il dient que lor ancestre le fistrent ansienement e por ce dient qe il le vuellent faire il encore [2]. »

Les pêcheurs de perles étaient tous plus ou moins enchanteurs, si l'on en croit les légendes qui accompagnent certaine carte de l'*Atlas Catalan* de 1375 :

« En la mar Indich... los peschados, abans que devallen a la mar, dien ses encantacions per lesquals los pexos molt fugen ; e si per avantura los pescados devalaven pescar a que no aguessen dites les lurs encantacions, los pexos los menjarien. E aço es molt provada cosa [3]. »

L'*Adjâïb al-Hind* cite plusieurs traits plus ou moins

[1] Edrici, 1er clim., 7e sect., tom. I, pag. 56.— [2] Édit. de la *Société de Géogr.*, pag. 231.— [3] Publ. dans les *Notices et Extr.*, 3e carte.

véridiques, relatifs aux enchanteurs de crocodiles (ou de requins); mais ces faits sont relatifs à l'Inde et non au pays des Zendjs. Notons cependant dans cet ouvrage que les Zendjs ont des devins fort remarquables par leur exactitude à prédire l'avenir[1].

Le vêtement des Zendjs est des plus simples. La plupart du temps ils vont nus. Mais ils ne dédaignent pas de se parer de quelque ornement spécial; l'or étant chez eux extrêmement commun, ils donnent, pour cet usage, la préférence au fer, qui, disent-ils, éloigne le démon et donne la bravoure à celui qui en porte[2].

Ce sont du reste de grands batailleurs: sans les déserts de sable et le bras du Nil qui se jette dans leur mer, protection naturelle de la frontière d'Abyssinie, les Habacha, dit Maçoudi, n'eussent pu rester dans leur pays, à cause des troupes nombreuses et turbulentes de ces Nègres[3].

Les Zendjs marchent au combat montés sur des bœufs; ces ruminants, sellés et bridés comme des chevaux, s'acquittent fort bien de leur devoir[4]. On a vu que le Ouaqlîmi, ou roi des rois des Zendjs, a sous ses ordres une armée de trois cents *cavaliers*: ces cavaliers évidemment ont aussi pour monture des bêtes à corne; car le Bilâd ez-Zendj ne nourrit ni chevaux, ni mulets,

1 *Merveilles de l'Inde*, pag. 52.
2 Kazouini; *Athâr al-Bilâd*, pag. 15. — Bakoui, pag. 395.
3 Maçoudi, ch. IX, tom. I, pag. 211.
4 *Ibid.*, ch. XXXIII, tom. III, pag. 27.—Kaz.; *Ath. al-Bil.*, pag 14.

ni chameaux, et tous ces animaux y sont inconnus[1]. J'ai vu à Rey des bœufs de cette espèce, dit encore Maçoudi; ils s'agenouillaient comme le chameau, et couraient avec leur charge comme cet animal lorsqu'il porte un fardeau léger[2]. Les bœufs du Zendj ont la prunelle rouge; les autres bœufs en ont peur et les fuient[3].

L'alimentation des Zendjs a pour base le grain appelé *doura* ou *dorra*[4], nom qui paraît comprendre diverses sortes de maïs et de millet. Certaines variétés de la précieuse graine, qui est pour une partie de l'Afrique l'équivalent du blé pour l'Européen et du riz pour les Hindous, offrent une pellicule plus ou moins noire, dont la couleur dut frapper les voyageurs accoutumés à la nuance dorée de leurs céréales; et de là sans doute était venue cette croyance que les produits du pays des Zendjs étaient noirs comme la peau des indigènes[5].

Les Zendjs ont des bananes en abondance, et de beaucoup de sortes. Ils mangent aussi, comme aliment ordinaire, une plante nommée *Kalâdi,* que l'on tire de terre comme la truffe (*Kemâh*), proche parente de la colocasie d'Égypte et de Syrie[6]. Le miel et la viande figurent aussi dans leurs repas.

[1] *Prairies d'or*, tom. III, pag. 7. — Bakoui, pag. 395.

[2] Maçoudi, *Ibid.*, pag. 27.

[3] *Ibid.*, pag. 28.

[4] *Ibid.*, pag. 30. — *Les deux Mahométans*, pag. 148.

[5] Abou Zéid, pag. 95; Edrici, 1er clim., 7e sect., pag. 59 : « Tout ce qu'on y cultive de fruits, le dorra, la canne à sucre, le camphre, sont noirs ».

[6] Maçoudi, *Ibid. u. s.*, pag. 30, 31. Les éditeurs ont lu *Kalâri*; mais le

Leurs îles abondent en cocotiers, dont le fruit est fort apprécié de toutes les peuplades zendjs [1]. Ils en tirent une sorte de vin (*nebîdh*) qui enivre, et dont ils font boire à celui qu'ils veulent tromper [2].

Quelques tribus misérables, comme on l'a déjà vu, vivent de grenouilles, de rats, de serpents, de lézards, et d'autres reptiles dégoûtants [3]. Kazouini cite un peuple de Sofâla qui mange les mouches, « prétendant que cela empêche la chassie, et de fait ils ne sont jamais chassieux [4] ». Ceux qui habitent les bords de la mer ont une grande ressource dans la pêche ; il en est même qui salent le poisson pour le vendre aux étrangers.

La chasse aux bêtes dont on veut avoir la peau, les cornes ou les dents, fournit de la viande aux habitants du Berbéra, alors même que ces animaux ont été tués avec des flèches empoisonnées. « Je tiens de maintes personnes qui ont voyagé dans leur pays, dit Yaqoût, qu'ils ont une espèce de plante du genre des mauves, qu'ils font cuire et dont ils expriment le suc. Celui-ci est réduit au feu jusqu'à consistance de résine. Pour en éprouver la force toxique, un homme se fait une blessure à la jambe ; quand le sang coule, il en approche un peu de ce poison, à l'extrémité du couteau : si la coction

vrai nom est *Kalâdi*, dont nos botanistes ont fait *Caladion*. C'est une sorte de gouet comme la colocasie, dont on mange la feuille et la racine.

[1] *Ibid.*, pag. 31.

[2] Kazouini; *Athâr al-Bilâd*, pag. 15.

[3] Edrici, 1er clim., 7e sect., tom I, pag. 55.

[4] *Ibid. u. s.*, pag. 29. Je soupçonne que le copiste, trompé par l'analogie de son, a pu confondre *dhoubâb* « mouches » avec *debâb* « lézards ».

est parfaite, le sang reflue vers la blessure, et l'homme se hâte de l'intercepter, car, s'il arrivait à la blessure, le blessé mourrait. Si le sang ne retourne pas vers la blessure, on reprend la coction. Le poison préparé est enfermé dans une petite boîte qu'on suspend à la ceinture. Le chasseur en met un peu au bout de sa flèche. Tout animal atteint périt...; on en mange la chair, qui ne fait aucun mal[1]. »

La pratique du tatouage, qui se retrouve dans les cinq parties du monde, était en usage chez les Zendjs, du moins chez ceux qui habitaient le territoire de Quiloa au XIVe siècle, lorsqu'Ibn Batouta visita ce pays[2]. Mais une coutume plus singulière, et dont l'équivalent n'exista probablement jamais chez aucune autre nation, est celle que rapporte le Sirafien Abou Zéid :

« Les Zendjs, dit ce contemporain de Maçoudi, obéissent à plusieurs rois en guerre les uns contre les autres. Ces rois ont à leur service des hommes nommés *al-Mokhazzamoûn* (au singulier *Mokhazzam*, qui a la narine percée), parce qu'on leur a percé le nez. Un anneau a été passé dans leur narine, et à l'anneau sont attachées des chaînes. En temps de guerre, ces hommes marchent à la tête des combattants ; il y a pour chacun d'eux quelqu'un qui prend le bout de la chaîne et qui la tire en empêchant l'homme d'aller en avant. Des négociateurs s'entremettent auprès des deux partis : si l'on s'accorde

[1] Édit. Wüstenfeld, au mot *Berbéra*.
[2] Ibn Batouta, tom. II, pag 192.

pour un arragement, on se retire; sinon la chaîne est roulée autour du cou du guerrier; le guerrier est laissé à lui-même; aucun ne lâche pied, tous se font tuer à leur poste [1]. »

Il peut paraître singulier que les Zendjs aient emprunté, pour désigner ces étranges combattants, un mot de la langue arabe, qu'ils connaissaient peu ou point [2]. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que les Souaḥélis de Zanzibar aient conservé jusqu'à nos jours ce nom sous la forme *Moukhadem*, qui s'applique à une classe d'individus d'un type plus noir que les Souahélis en général, ces derniers paraissant avoir subi l'influence de croisements fréquents avec des hommes de race blanche. Le commandant Guillain, qui parle des Moukhadem sans songer à les rapprocher des Mokhazzamoûn d'Abou Zéid, dit que le mot paraît formé de l'arabe *Khadam* «servir» précédé de *mou*, préfixe du pluriel en Souahéli; le nom de Moukhadem, esclaves, aurait été donné à ces Noirs à la suite de la conquête de Zanzibar par les Arabes d'Oman, que le sultan de Zanzibar avait appelés à son secours contre les Portugais [3]. Le récit d'Abou Zéid nous montre que ce nom remonte à de longs siècles avant l'apparition des

[1] *Les deux Mahométans*, pag. 148.

[2] Beidhaoui, parlant des monogrammes ou lettres isolées qui sont en tête de quelques sourates du Coran, dit que s'ils étaient incompréhensibles, les énoncer en adressant la parole aux hommes c'eût été comme si on prononçait des mots dépourvus de sens, ou *comme si on parlait arabe à un Zendj*. *Comment.* sur la deuxième sourate. Texte arabe, édit. Fluegel, pag. 12.

[3] *Voyage du Ducouëdic*, tom. II, pag. 76.

flottes portugaises sur cette côte. Cela ne prouve ni la véracité du fait que le continuateur de Soléiman est seul à rapporter, ni la vraie étymologie du mot. Peut-être celui-ci, supposé indigène, se rapprochait-il, comme son, du terme arabe ; et de cette ressemblance fortuite serait née la légende destinée à en expliquer le sens, ainsi qu'il est arrivé en maint cas analogue [1].

Ces Moukhadem ou Nègres de Zanzibar semblent avoir joui, dans les temps modernes, d'une meilleure réputation que leurs voisins : « Gl'abitatori sono negri e meno feroci et nozzi di Cafri », dit un manuscrit italien déjà cité[2]. Du reste, les Noirs de Mozambique, au XVIe siècle, n'étaient ni bien féroces ni bien dangereux, si l'on s'en rapporte au portrait esquissé par le bolonais Louis de Barthème : « Gens pauvres, mal garnis de vivres, tout noirs et tout nus, ayant les cheveux crépus et courts, les lèvres grosses comme deux doigts, le visage grand, les dents grandes et blanches comme neige : au reste, de leur naturel fort timides, principalement quand ils voient des hommes armés et embâtonnés, avec belles arquebuses [3] ».

Les auteurs orientaux nous disent que les Zendjs ont une vénération extraordinaire pour les Arabes. « Lors-

[1] Voy., par exemple, les bizarres légendes relatives aux villes de Rey et de Siráf, dans le *Mo'djem el-Bouldân* de Yaqoût. (*Dictionn. de la Perse*, par Barbier de Meynard, pag. 273 et 331.)

[2] *Memorie appart.*, etc., fol. 34 verso.

[3] *L'Afrique*, tom. IV, pag. 250, 251.

qu'ils voient un Arabe, soit voyageur, soit négociant, ils se prosternent devant lui, exaltent sa dignité et lui disent dans leur langue: «Soyez le bienvenu, ô fils du Yémen[1] !» Abou Zéid explique cette vénération profonde par ce fait que les Arabes apportent des dattes chez les Zendjs, et que les Zendjs ont une passion très vive pour ce fruit. Le Nègre qui se prosterne devant l'Arabe s'écrie: «Voilà un homme du pays qui produit la datte[2] ! »

Les Arabes, peu scrupuleux, répondent à ces témoignages de respect par toute sorte de ruses et de tromperies commerciales. Une de leurs peccadilles consiste à entraîner les enfants à l'écart, en leur donnant des dattes, pour s'emparer d'eux, les emmener et les vendre comme esclaves[3]. Le souverain de l'île de Kéich, dans la mer d'Oman, n'y fait pas tant de façons : il organise avec des navires une expédition guerrière, débarque chez les Zendjs, opère une rhazia et emmène une foule de captifs[4].

Comme trait relatif au peu de bonne foi des Arabes dans leurs rapports avec les Zendjs, on peut lire une assez longue anecdote de l'*Adjâïb al-Hind*[5], où l'on voit un roi des Zendjs accueillir gracieusement un navire d'Oman poussé sur ses côtes par les vents contraires, en l'année 310 de l'hégire. Après avoir fait un échange extrêmement avantageux de leurs marchandises, sans que le souverain ait exigé aucun droit, les musulmans se rembarquent. Le prince, pour leur faire honneur et leur

[1] Edrici, 1er clim., 7e sect., tom. I, pag. 58. — [2] *Les deux Mahom.*, pag. 148. — [3] Edrici, *Ibid. u. s.* — [4] *Ibid.*, pag. 59. — [5] *Merveilles de l'Inde*, XXXI, pag. 43 à 52.

marquer son amitié, les suit à bord de leur navire avec quelques compagnons. « Lorsque je les vis là, dit le capitaine, qui conte lui-même l'aventure, je me dis : Ce jeune roi, sur le marché d'Oman, vaudrait bien à l'enchère trente dinars, et ses compagnons cent soixante dinars. Leurs vêtements n'ont pas une valeur inférieure à vingt dinars. Tout compte fait, ce serait pour nous un bénéfice de trois mille dirhems au moins, sans autre peine. » Sur ces honnêtes réflexions, il lève l'ancre et s'éloigne, emmenant comme esclaves le roi et sa suite.

Disons, en passant, que les esclaves Zendjs étaient fort appréciés en pays musulman. Leur extrême facilité à oublier le chagrin et à se réjouir au moindre sujet, comme des enfants, les rend très propres à subir l'esclavage ; ils supportent aisément l'expatriation : « Si les Zendjs viennent chez nous, et que le pays leur agrée, dit Kazouini, ils gardent bonne santé et prennent de l'embonpoint[1] ».

## III.

Les Arabes ont toujours été d'habiles commerçants. « Chose singulière », disait Pline cinq ou six siècles avant la prédication de Mahomet, « une moitié de ces peuples vit dans le commerce, l'autre dans le brigandage[2]. » Les Arabes, ajoute-t-il, vendent les productions de leurs mers et de leurs forêts, et n'achètent rien. Pline

[1] *Athâr al-Bilâd*, pag. 14.
[2] *Hist. nat.*, liv. VI, ch. xxxii ; trad. Littré, tom. I, pag 266.

a tort dans sa dernière affirmation; les Arabes achetaient, achetaient beaucoup, à bon marché peut-être, et fort souvent de manière à rendre sensiblement synonymes ces deux expressions de « commerce » et de « brigandage ». Leurs navires d'Oman, d'Aden, de Djedda, avec leurs équipages empruntés à toutes les nations du littoral baigné par la mer des Indes, ne couraient point, par exemple, les côtes orientales d'Afrique dans le seul but d'y porter des marchandises, mais bien plutôt pour y recueillir les précieux produits de ces régions.

Au commencement de notre ère, c'était la ville des Adulites qui servait d'entrepôt pour ces marchandises presque exclusivement africaines : ivoire, cornes de rhinocéros, cuirs d'hippopotame, écaille de tortue, parfums et gommes de la côte d'Ajan [1]. Beaucoup plus tard, Cosmas dit aussi que les habitants de la Barbarie (on a vu la valeur de ce nom) transportent à Adulé l'encens, la cannelle, le papyrus et beaucoup d'autres choses [2].

Au IXe siècle, Aden était le rendez-vous des navires qui arrivaient du Sind, de l'Inde, de la Chine, du Zendj, de l'Habacha, de Basra, de Djedda, de Qolzoum [3]. Un peu plus tard, Moqaddaci nous donne une énumération des principaux produits qui parvenaient en cette ville [4]. C'est l'Inde, c'est la Chine, qui en fournissent la majeure partie, comme les perles, les rubis, les bois précieux,

[1] Pline, liv. VI, ch. XXXIV.— [2] *Topograph. chrét.*, pag. 14.

[3] Ibn Khordadbèh ; *Le livre des Routes*, pag. 282.

[4] Texte arabe de Goeje, pag. 96.

le camphre, les étoffes de soie, le sucre candi, etc. Mais le pays des Zendjs livre des métaux, de l'ambre, de l'ivoire, des esclaves, des peaux de léopard, des bois de construction[1]. On fait là des bénéfices énormes. Tel est parti avec mille dirhems, qui revient avec mille dinars[2]. Quintupler son avoir est chose vulgaire. Tel autre apporte un poids d'encens, et remporte en échange un poids égal de camphre[3].

Pour comprendre ce que pouvait être, bien des siècles avant l'époque dont nous parlons, la masse des apports fournis à l'Égypte par l'Éthiopie et le pays des Zendjs, il faut lire dans Athénée[4] la description de la grande fête donnée à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe. Quelle profusion de parfums, d'or ouvré ou en paillettes (ψήγματα χρυσίου), d'animaux sauvages, d'esclaves portés sur des chars sous des tentes « barbariques » !

Nous donnerons dans le chapitre suivant quelques détails sur certaines productions et sur plusieurs animaux réels ou fantastiques du pays des Zendjs, mentionnés par les auteurs arabes.

Avant les établissements arabes, les Zendjs riverains

[1] Istakhri (pag. 127), décrivant la ville de Sirâf, dit que les édifices sont construits en *sâdj* (platane) et autres bois qu'on y porte du pays des Zendjs.

[2] Si l'on se reporte au compte fait ci-dessus par le capitaine qui emmène des Zendjs prisonniers, on reconnaîtra que le dinar équivaut à peu près à quinze dirhems.

[3] Moqaddaci, pag. 96.

[4] Édit. Schweighoeuser, liv. V, xxv, pag. 256 à 277.

n'avaient point de bateaux [1]. Ils étaient visités par les navires d'Oman et aussi par des marchands de l'Inde. Au temps d'Ibn Batouta, quelques villes du littoral ont acquis une véritable importance commerciale. Le fond de la population y est toujours africain; mais les Arabes, les Banians de l'Inde, sans doute aussi des musulmans de sang malais, ont en main la direction des affaires. Les croisements multipliés des Arabes avec les femmes indigènes ont pour ainsi dire créé une nouvelle race où le type caucasique atténue plus ou moins les caractères physiques du noir pur sang.

Maqdéchou est alors une ville extrêmement vaste, dont les habitants sont riches et industrieux. On y possède beaucoup de moutons et de chameaux; on égorge plusieurs centaines de ces derniers pour la consommation journalière. Jusque-là nous n'avons vu reconnaître aux Zendjs d'autre industrie que la pêche, la chasse, le tannage des peaux de fauves, l'exploitation des mines d'or et de fer. Ici, grâce à la population originairement arabe, nous trouvons une fabrication active de belles étoffes « qui tirent leur nom de celui de la ville et n'ont pas leurs pareilles [2]». Ces étoffes s'exportent en Égypte et en d'autres pays.

Lorsqu'un navire étranger aborde à Maqdéchou, voici, d'après le récit d'Ibn Batouta, témoin oculaire, comment on accueille les marchands. Une foule de petites embar-

[1] Edrici, 1er clim., 7e sect., pag. 5; Voy. aussi Ibn al-Ouardi.
[2] Ibn Batouta, tom. II, pag. 181.

cations, de l'espèce appelée *Sonbouq*, se détachent de la rive et se dirigent vers le navire ; elles portent des jeunes gens, tous munis d'un plat couvert qui contient de la nourriture. Chacun de ces jeunes gens présente son plat à un des nouveaux venus, en disant : « Celui-ci est mon hôte ». Les marchands les suivent et logent chez ceux qui les ont choisis. Ceux-là seulement qui sont déjà venus maintes fois et connaissent bien la ville, peuvent se soustraire à cette hospitalité et loger où il leur plaît.

L'hôte est chargé de l'achat et de la vente de tout ce qui regarde l'étranger reçu chez lui. « Si l'on achetait de ce marchand quelque objet pour un prix au-dessous de sa valeur, ou qu'on lui vendît autre chose hors de la présence de son hôte, un pareil marché serait frappé de la réprobation générale. » Les habitants, ajoute le voyageur maghrébin, trouvent leur avantage à cette façon d'agir. Cela n'est pas difficile à croire : c'est le vrai moyen de vendre et d'acheter au prix qu'on veut[1].

Le Chéikh ou principal administrateur de Maqdéchou, dont nous avons déjà dit qu'il était de sang berber et entendait la langue arabe, fit un accueil excellent au voyageur, musulman comme lui et décoré du titre respectable de *faqîh* ou jurisconsulte. En sa qualité de mahométan, ce Chéikh ou Sultan, comme tient à l'appeler

[1] Ce patronage forcé, d'ailleurs fort antérieur au XIVe siècle, puisque l'auteur du *Mo'djem el-Bouldân* y fait déjà allusion (Éd. Wüstenfeld, tom. IV, pag. 602), dure toujours à Maqdéchou. Voy. Guillain, tom. I, pag. 181, 182.

Ibn Batouta, porte un nom arabe des plus illustres dans les annales de l'islamisme, celui d'Abou-Bekr. Son cadi est d'origine égyptienne. Celui-ci est l'hôte du narrateur, et l'accompagne à sa première visite auprès du Chéikh.

« Lorsque je fus arrivé au palais... un eunuque en sortit et salua le juge, qui lui dit : « Remets le dépôt qui t'est confié, et apprends à notre maître le Chéikh que cet homme-ci arrive du Hédjaz. » L'eunuque s'acquitta de son message, et revint portant un plat qui contenait des feuilles de bétel et des noix d'arec. Il m'offrit dix feuilles de bétel et quelques noix d'arec, en donna la même quantité au cadi et partagea le reste entre nos compagnons. Puis il apporta un flacon (*qoumqoum*) d'eau de roses de Damas, et en versa sur moi et sur le juge, en disant : « Notre maître ordonne que l'étranger soit logé dans la maison des *Thâlibs*... » Le cadi me prit par la main et me conduisit dans cette maison, qui est voisine du palais, décorée de tapis et pourvue de tous les objets nécessaires. Plus tard, le même eunuque apporta des provisions de la maison du Chéikh. Un des vizirs l'accompagnait, chargé du soin des hôtes : « Notre maître, dit celui-ci, vous salue, et vous fait dire que vous êtes les bienvenus ». Après quoi il servit le repas et nous mangeâmes [1]. »

La nourriture ici n'a plus ce caractère de simplicité, ordinaire à la cuisine des sauvages. Elle consiste en riz cuit avec du beurre, servi dans un grand plat de bois,

[1] Tom. II, pag. 183-185.

accompagné d'un ragoût appelé *koûchân*, lequel est composé de viandes, de poisson et de légumes. On sert en même temps des bananes cueillies avant maturité et cuites dans du lait frais. En guise d'excitant et d'assaisonnement, on mange, après chaque bouchée, des limons, du poivre long confit dans le vinaigre et dans la saumure, du gingembre vert et des mangues.

Notre maghrébin, accoutumé à la sobriété extrême de ses compatriotes, admire l'appétit des Maqdachains, qui font trois fois par jour une énorme consommation de victuailles ; aussi sont-ils très gros et très gras [1].

Nous n'insisterons pas davantage sur ce qui regarde une ville dès lors entièrement musulmanisée et qui ne garde presque plus rien des mœurs primitives des Zendjs. Mais la relation d'Ibn Batouta mérite d'être lue en son entier.

A la même époque, les Zendjs de Quiloa sont également convertis à la religion de Mahomet. En pieux musulmans, ils se livrent au *djihâd* ou guerre sainte contre les Kafirs, leurs voisins, ainsi qu'il a été rapporté plus haut. Nous avons dit que nous reviendrions sur la conduite de leur monarque, type du Zendj, sincère adorateur d'Allah. Il se nommait Abou'l-Mozhaffer Haçan. C'était un prince d'une extrême générosité ; les *faqîrs* ou mendiants le surnommaient *Abou'l-Meouâhib* « le père des dons ». Sur le produit des rhazias, il prélevait une part destinée aux personnes de la descendance du Pro-

[1] Ibn Batouta, tom. II, pag. 185, 186.

phète, déposait cela dans une caisse spéciale et en faisait cadeau aux Chérifs qui lui rendaient visite ; il en venait de l'Iraq, du Hedjaz et d'autres pays. Ibn Batouta cite les noms de quelques-uns de ces nobles quémandeurs qu'il a trouvés à la cour du généreux sultan [1].

Abou'l-Mozhaffer se montrait d'une humilité exagérée, s'asseyant et mangeant avec les faqîrs, gens qui par tout pays sont d'une propreté douteuse. Il était pour eux non-seulement courtois, mais plein de déférence, poussant parfois jusqu'à l'extrême sa condescendance à leurs désirs. Voici un de ses traits, dont notre voyageur fut témoin durant son séjour à Quiloa.

Un vendredi (c'est le dimanche des musulmans), au moment où le prince noir sort de la mosquée, après la prière, pour retourner chez lui, un faqîr l'aborde en disant : « O Père-des-Dons ! » — « Me voilà ! » répond le sultan. « Que veux-tu ? » — « Donne-moi les vêtements que tu as sur le corps. » — « Tu les auras. » — « Tout de suite. » — « Soit ! à l'instant même. » Et retournant à la mosquée, le sultan entre chez le khatîb, ôte ses habits, en prend d'autres ; puis revenant au faqîr : « Va, dit-il, et emporte-les ». Le faqîr entre, prend les habits du roi, les lie dans une serviette, met le paquet sur sa tête et s'en retourne tranquillement. Les personnes présentes ne manquent pas de célébrer la haute générosité du prince. Son fils, témoin de ce qui s'est passé, court au faqîr, lui redemande les vêtements paternels et lui

[1] Tom. II, pag. 194.

donne en échange dix esclaves. Nouvelle explosion de louanges. Mais le sultan ne peut être en reste de générosité avec son fils : il envoie au faqîr dix autres esclaves et y joint deux charges d'ivoire [1].

Un calife, en pareil cas, eût fait compter au mendiant quelques milliers de dinars. Mais à Quiloa, c'est l'ivoire qui sert aux cadeaux, et l'on donne rarement de l'or [2].

Lorsque ce Père-des-Dons mourut, son frère et successeur se montra d'un tout autre caractère. Il répondait aux quémandeurs : « Celui qui donnait est mort, et il n'a rien laissé à donner [3] ». Les faqîrs, bien avertis, allèrent mendier ailleurs.

## IV.

En groupant dans ce chapitre le peu de renseignements fournis par les Arabes sur les habitants du Bilâd ez-Zendj, nous aurions voulu ajouter quelques mots au sujet de leur langage. Malheureusement, les Arabes, comme les Grecs et les Romains, s'inquiètent peu de nous instruire sur la langue des peuples étrangers.

Edrici, dans sa Préface [4], annonce bien que les idiomes font partie du sujet qu'il veut traiter ; mais les renseignements qu'il donne sont tout à fait nuls, du moins pour la région orientale de l'Afrique. Tout ce que nous avons pu faire, c'est de recueillir dans son livre et dans quel-

[1] Tom. II, pag. 194, 195.
[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*
[4] I, pag. XXI.

ques autres quatre ou cinq termes spéciaux attribués aux Zendjs.

Alors, comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui sans doute, une grande diversité régnait dans le langage des riverains. Un des mots que nous relevons s'identifie aisément à un terme de l'idiome souahéli, usité le long de cette côte immense que les Arabes ont nommée les *Rivages* (*Souâhil*), et qui, partant du sud de Monbaça, s'étend jusqu'au cap Delgado. C'est le terme que les manuscrits d'Edrici écrivent *Moqnafâ*, par lequel sont désignés les « enchanteurs » de Mélenda [1]. Au lieu de *Moqnafa*, je lirais *Meqanqâ*, changement qui, dans l'écriture arabe, n'offre aucune difficulté, car il s'obtient en plaçant deux points au lieu d'un sur l'avant-dernière lettre. *Meqanqâ* ne diffère point du mot souahéli *megangga,* qui signifie « sorcier [2] ».

Pour les mots qui suivent, je ne tenterai aucune assimilation.

*Ouaqlîmi* est, dans Maçoudi, le roi des rois des Zendjs. Le mot signifie « fils du Seigneur suprême » (*ibn er-Rabb el-Kebîr*). La lecture en est bien incertaine ; les éditeurs des *Prairies d'or* citent les leçons *Ouaqlîmi* [3], *Felîmi* [4], *Ouaflîmou* [5] ; Wüstenfeld a lu dans Kazouini *Aouqlîm* [6]

[1] Voir ci-dessus, pag. 71 et 139.

[2] Voy. le petit *Vocabulaire Souahéli* qui termine le tom. III de *l'Afrique orientale* de Guillain, pag. 517.

[3] Maçoudi, tom. III, pag. 6 et 29.

[4] Tom. I, pag. 371. — [5] Tom. III, pag. 445, *note*.

[6] *Athâr al-Bilâd*, pag. 14.

ou *Oûqlîm* ; de Guignes, dans Bakoui, *Aqlîm*[1]; Quatremère, *Aqlîman*[2]; Mehren, dans Dimichqi, *Toûqlîm*[3].

*Maklandjalou* est le nom de Dieu ; Maçoudi l'interprète « le maître suprême » (*er-rabb el-kebîr*)[4].

*Er-rahîm*, tambour gigantesque adoré à El-Bayas[5]. Il vaut mieux lire *er-radjîm*, d'après la majorité des manuscrits[6].

*Haoudï*, oiseau de Sofâla, qui répète agréablement les sons qu'il entend et parle mieux encore que le *Babbagha* ou perroquet[7]. En souahéli, *Houa* signifie pigeon.

*Djammoûn*, fruit qu'on mange à Monbaça[8]. D'après la description qu'en fait Ibn Batouta (Voy. ci-dessus, pag. 73), on reconnaît que le Djammoûn est une variété du *djambou* de l'Inde et de la Malaisie, bien connu des naturalistes sous le nom de Jambose[9]. Ce mot n'est donc pas africain d'origine.

*Kalâri* ou plutôt *Kalâdi*, comme nous l'avons dit plus haut (pag. 142), plante potagère. Ce mot est également étranger à la côte africaine, et originaire de l'Inde.

*Koûchân*, ragoût de viandes et de légumes à Maqdé-

1 *Notices et extr. des Man.*, tom. II, pag. 395.

2 *Mémoires sur l'Égypte*, tom. II, pag. 185, 187.

3 Texte ar., pag. 129.

4 *Prairies d'or*, tom. III, pag. 30.

5 Edrici, 1er clim., 7e sect., pag. 57. Voy. ci-dessus, pag. 75.

6 *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, par Dozy et de Goeje. Préface, pag. XII, note.

7 Kazouini; *Athâr al-Bilâd*, pag. 29; Bakoui, *Ibid. u. s.*

8 Ibn Batouta, tom. II, pag. 191.

9 V. mon *Dict. étym. des mots d'origine orientale*.

chou [1]. Je soupçonne que *Koûchân* n'est autre que le persan *Koûchâb* « bouillon, jus de viande ».

*Qabliya*, nom attribué à une section des Zendjs, d'après Dimichqi, signifierait « fourmis [2] ».

*Zendjoûya*, autre nom des Zendjs, signifierait « chiens [3] ».

## V.

L'histoire politique particulière des peuples Zendjs, antérieurement aux temps modernes, est tout à fait inconnue, leur rôle dans l'histoire générale entièrement nul. Cependant, les tribus voisines de l'Abyssinie, celles du Berbéra et de la côte d'Ajan, constamment en lutte avec les Abyssins, figurent fréquemment dans les annales guerrières de ces derniers, telles que nous les connaissons par Ludolf [4] et par Bruce [5].

Plusieurs nègres ont acquis chez les Arabes une remarquable notoriété. Il suffit de rappeler les noms du poète bédouin Chanfara, «l'homme aux lèvres épaisses», auteur d'une admirable *Qacîda* ou poème monorime; d'Antar, autre poète et grand guerrier des temps antéislamiques, dont l'ouvrage principal compte au nombre des Mo'allaqât; de Loqman le Sage [6], sous le nom du-

[1] Ibn Batouta, tom. II, pag. 185.

[2] Texte ar., pag. 129. — [3] *Ibid.*

[4] *Historia Æthiopic.*; *Ad Histor. Æthiop. Commentarium.*

[5] *Voy. en Nubie et en Abyssinie.*

[6] Voy. Maracci; *Alcorani Refut.*, au sujet du verset 12 de la Sourate XXXI.

quel on a publié un recueil de fables ésopiques. Mais si ces hommes et quelques autres moins illustres étaient de sang noir, rien ne permet de les rattacher à la famille des Zendjs.

Autant en dirons-nous de ce Khacîb, que le calife Haroun ar-Rachid avait nommé gouverneur d'Égypte, voulant par ce choix, dit-on[1], manifester son mépris pour le royaume des Pharaons. Comme preuve de la stupidité de ce nègre, l'auteur du *Gulistan* conte qu'une année les habitants étant venus se plaindre de ce que les mauvais temps avaient détruit leur récolte de coton, Khacîb leur répondit: «Que ne semiez-vous de la laine[2]?» Mais des écrivains sérieux, Ibn Batouta est de ce nombre, affirment que Khacîb fut administrateur habile, intelligent, et si généreux que les poètes célébrèrent à l'envi ses bienfaits.

Les Zendjs fournissaient beaucoup d'esclaves aux musulmans. Durant la période du califat, ils s'étaient multipliés dans l'Iraq au point qu'ils faillirent y devenir les instruments d'une révolution, sous les ordres d'un certain Ali ben Mohammed El-Basri que l'histoire nomme *Sâhib ez-Zendj* « Maître des Zendjs ». La lutte des révoltés dura quatorze ans.

C'était au IXe siècle. L'empire des califes avait atteint son apogée de gloire et de puissance, sous les règnes d'Haroun ar-Rachid et de son fils Al-Mamoun, protecteurs

[1] Ibn Batouta, tom. I, pag. 97.

[2] Sadi; *Gulistan,* liv. I, hist. 39. Trad. Defrémery, pag. 93.

des lettres et des arts. Leurs successeurs Motacim et Ouathek virent se former les éléments d'une prochaine dissolution.

Les Alides dépossédés n'avaient cessé de conspirer ouvertement ou en secret contre leurs vainqueurs Abbassides. Des ferments de révolte se manifestaient dans toutes les provinces, et jusqu'à Bagdad, siége de l'empire. Mostansir égorgeait son père et mourait de remords (861); son successeur Mostaïn était renversé par une faction qui proclamait Motaz (866), et Motaz, déposé à son tour, faisait place à Mohtadi fils de Ouathek (869). Mohtadi fut massacré l'année suivante.

C'est en ces conjonctures qu'éclata la révolte d'Ali ben Mohammed[1]. Il se disait héritier légitime des Alides, descendant du gendre de Mahomet; mais son meilleur argument était une troupe formidable de Zendjs. Ces esclaves noirs, très répandus le long des rives du Tigre et de l'Euphrate, formaient un élément considérable des armées. Soldats robustes, intrépides, féroces, les souverains les employaient aux plus vilaines besognes. C'est ainsi que, plus d'un siècle auparavant, le premier des Abbassides, Abou'l-Abbas le Sanguinaire, ayant à comprimer une révolte des habitants de Moçoul (132 Hég., 749-750), son frère Yahya, chargé du châtiment, abandonna la population à la férocité d'un corps de quatre mille Zendjs qu'il avait dans son armée. Ces nègres se

[1] Elle commença en cheouâl 255, dit Nowaïri (*Man. de la Bibl. Nation.* Ancien fonds arabe, nº 647, fol. 25).

livrèrent dans la ville à une orgie sanglante, où périrent, dit-on, douze mille âmes, hommes, femmes, enfants et vieillards.

L'armée d'Ali ben Mohammed fut beaucoup plus nombreuse. Il en avait recueilli les principaux éléments parmi les Zendjs de l'Iraq-Arabi et notamment à Sibâkh[1], non loin de Basra. Natif d'un village de la province de Rey, le «Maître des Zendjs» était mulsuman, dit Maçoudi, mais hérétique[2]. Ses troupes noires ravagèrent le pays, s'emparèrent de plusieurs villes et commirent les excès les plus horribles. Ramla, Ouacit, Basra même tombèrent en leur pouvoir[3]. Les révoltés occupèrent l'Iraq et une partie de l'Ahouaz (Suziane) et du Khouzistan. Les armées du calife furent battues en plusieurs rencontres. La guerre dura si longtemps, dit l'historien Fakhr ed-Dîn[4], que chacun des deux partis fonda des villes sur le théâ-

[1] Aboulféda; *Annal. Moslemicæ*, tom. II, pag. 228.

[2] *Prairies d'or*, ch. CXXI, tom. VIII, pag. 31.

[3] Parmi les victimes des Zendjs à Basra, Ibn Khalliqân cite le savant grammairien et professeur Ar-Riâchi. «Les Zendjs, dit-il, entrèrent dans la ville au moment de la prière du vendredi, 16 cheouâl 257 (septembre 871). Cette nuit et le samedi suivant ils ravagèrent Basra par le feu et le fer. Le dimanche, après avoir mis en fuite la garnison, ils proclamèrent une amnistie générale; mais quand la population se montra, elle fut massacrée. Peu d'habitants furent sauvés. La grande mosquée et tous ceux qui s'y étaient réfugiés devinrent la proie des flammes. C'est dans une de ces trois journées que périt Ar-Riâchi.» (Édit. de Slane, 348.) Un autre personnage qui a joui d'une certaine célébrité, Ibn Doréid, le poète, fut plus heureux; il réussit à s'échapper de Basra avant l'entrée des Zendjs. (*Ibid.*)

[4] *Chrest. Arab.*, de Silv. de Sacy, tom. I, pag. 83.

tre de la lutte, villes ruinées ensuite, mais dont il reste des traces.

A Mohtadi avait succédé Moutamid. Le frère de ce calife eut la gloire de délivrer l'empire de son redoutable ennemi. Après plus de quatorze années de lutte, où les victoires alternaient avec les défaites, le Sâhib des Zendjs fut enfin écrasé et mis à mort en 882 (le samedi, 2 de safar 270, dit Maçoudi [1]). On garda longtemps le souvenir de cette insurrection formidable et des massacres qui en furent la conséquence, car en toute occasion le chef des Zendjs massacrait sans pitié toute créature vivante, n'épargnant ni l'âge ni le sexe, laissant partout des ruines fumantes et des cadavres. En une seule rencontre, près de Basra, il fit périr, dit-on, trois cent mille personnes. On faisait grâce de la vie cependant aux femmes de haute naissance, afin de les vendre à l'encan parmi les soldats. En pareil cas, le vendeur n'avait garde d'oublier leur noblesse, et prenait soin de faire ressortir leurs titres généalogiques : telle noble jeune fille fut ainsi vendue au prix de deux ou trois dirhems (moins de 3 francs). Chaque Zendj en avait dix, vingt, trente, qui remplissaient dans son ménage les plus basses fonctions [2]. C'était une joie pour ces esclaves révoltés que de réduire à cette condition avilissante les descendantes de Haçan, de Houcéin, d'Abbas, et des plus illustres familles arabes [3].

La défaite des Zendjs fut suivie dans Basra de scènes

[1] *Prairies d'or*, ch. CXXII, tom. VIII, pag. 58.
[2] *Ibid.*, pag. 60. — [3] *Ibid.*

épouvantables. Voici, d'après l'auteur des *Prairies d'or*, un coin de ce tableau hideux :

« Comme ceux de ce parti qui étaient à Basra tenaient encore fermement aux opinions de Mohallébi (un des principaux officiers du Sâhib) et continuaient à se réunir certains vendredis, ils furent mis hors la loi. Les uns réussirent à se sauver, les autres furent massacrés ou noyés. Un grand nombre d'entre eux se cachèrent dans les maisons et les puits ; ils se montraient la nuit seulement, et faisaient la chasse aux chiens, aux rats et aux chats, qu'ils tuaient pour s'en nourrir. Mais bientôt cette ressource s'épuisa et ils ne trouvèrent plus rien à manger. Alors ils mangèrent les cadavres de ceux de leurs compagnons qui mouraient : ils s'épiaient, attendant leur mort réciproque ; les plus forts tuaient leurs camarades et les dévoraient. A ces maux se joignit la privation d'eau douce. On raconte qu'une femme se trouvait auprès d'une de ses compagnes à l'agonie ; la sœur de la mourante était là ; toutes ces femmes, assises en rond, attendaient sa mort pour se repaître de sa chair.

»Voici le récit textuel du témoin : « Elle n'avait pas »encore rendu le dernier soupir que, nous jetant sur »elle, nous la coupâmes en morceaux et la dévorâmes. »Sa sœur était avec nous ; pendant que nous étions au »carrefour dit de Yça ben Abi Harb, elle courut vers le »fleuve, et, la tête de sa sœur à la main, elle se mit à »pleurer. Interrogée sur le motif de sa douleur, elle ré»pondit : « Ces femmes se sont rassemblées autour de ma »sœur, et sans la laisser mourir de sa mort naturelle,

»elles l'ont mise en pièces. Quant à moi, elles m'ont »volée, et du corps de ma sœur elles ne m'ont laissé que »la tête. » Et elle continua ainsi à se lamenter du dol qui »lui était fait dans le partage du cadavre.

»Il y eut beaucoup de scènes de ce genre, et plus atroces encore que celle qui vient d'être racontée[1]. »

Fakhr ed-Dîn prétend que la révolte des Zendjs coûta la vie à deux millions cinq cent mille âmes[2]. Maçoudi rapporte une évaluation beaucoup plus raisonnable. « Le nombre de ceux qui périrent pendant ces années de guerre offre, dit-il, matière à contestation : les uns l'évaluent très haut, les autres avec plus de modération. Selon les premiers, le chiffre des pertes échappe à tout calcul : il n'y a que Dieu qui, dans sa science infinie, puisse savoir ce qu'ont coûté ces prises de villes, de cantons et de bourgades et les massacres qui en furent le résultat. Les plus modérés estiment la perte totale à cinq cent mille âmes ; mais l'une et l'autre opinion ne repose que sur des données vaines et conjecturales, et tout calcul rigoureux est impossible[3]. »

Le chiffre de cinq cent mille victimes ne semblera point exagéré, eu égard à la durée de la guerre et au caractère féroce des belligérants. Maçoudi, dans sa jeunesse,

[1] Trad. Barbier de Meynard, pag. 58-60.

[2] Dans la *Chrest. Ar.* de Sacy, tom. I, pag. 90. Fakhr ed-Dîn écrivait à la fin du XIII[e] et au commencement du XIV[e] siècle.

[3] *Ibid. u. s.*, pag. 61. La rédaction des *Prairies d'or* n'est postérieure que de soixante à soixante-dix ans à la mort du *Sâhib ez-Zendj*.

avait pu connaître des témoins oculaires de ces atrocités.

Bien que ces faits soient connus dans l'histoire musulmane sous le titre de «révolte des Zendjs», et que le chef portât le nom de « Sâhib des Zendjs », on croira sans peine que les Zendjs proprement dits ne formaient qu'une partie de l'armée insurgée. Outre les Blancs qui s'y mêlaient, on y comptait beaucoup de nègres qui assurément n'étaient point originaires de la côte orientale d'Afrique. Ainsi qu'il a été dit précédemment, le nom de Zendj s'est abusivement appliqué à des Noirs de toute provenance.

En dehors du soulèvement d'Ali ben Mohammed, nous ne connaissons aucun événement historique notable où les Zendjs figurent nominativement.

# CHAPITRE III

## Productions du pays des Zendjs.

---

### I.

Après avoir recueilli dans les pages qui précèdent ce que les Arabes nous ont transmis relativement au pays des Zendjs et aux mœurs des habitants, nous nous proposons de grouper en ce nouveau chapitre les renseignements qui ont trait aux principaux objets de commerce fournis par la côte.

Il fallait l'appât d'un gain bien assuré pour attirer les commerçants asiatiques vers ces régions si incommodes aux navires et aux navigateurs ; mais un proverbe arabe cité plus haut ne fait-il pas d'un voyage au pays des Zendjs le sûr remède de la pauvreté ? Les produits qu'on y recherchait étaient de nature assez diverse ; on en a vu quelques énumérations. C'était d'abord les esclaves, qu'on trouvait partout et qu'on acquérait, soit par des échanges avec des étoffes, des ustensiles de métal, des verroteries, soit par des moyens plus économiques, la ruse, le rapt, la violence ; ensuite les métaux précieux, les aromates, l'ambre gris; enfin les dépouilles d'animaux, les peaux

de fauves, l'ivoire, l'écaille, et aussi les cauris, « qu'ils tirent des îles de leur voisinage[1] ».

De toutes ces productions, l'or était naturellement la plus demandée. Peu encombrant, défendu par ses qualités naturelles contre les altérations auxquelles sont exposées, sous le brûlant soleil des tropiques, les matières d'origine végétale ou animale, le précieux métal offrait d'ailleurs l'avantage d'un débit certain, immédiat, dès le retour, avec un bénéfice connu d'avance et presque sans aléa. Aussi la première question du navigateur abordant à la côte est-elle : « Avez-vous de l'or ? » Sous l'impulsion de la demande, il affluait sur tous les marchés du Zendj et du Sofâla. Il y venait parfois de fort loin. Maintes tribus nègres de l'intérieur se livraient avec ardeur au lavage des sables, à l'exploitation des mines.

Dès les temps anciens et durant toute la période du moyen-âge, l'Afrique en a dû fournir des quantités énormes, qui s'éparpillaient ensuite dans toutes les contrées du monde, et surtout dans l'Inde.

L'Inde en a fait en tout temps une effrayante consommation. L'or entrait dans l'Inde et n'en sortait plus, dit un écrivain arabe du XIVe siècle[2]. Et cet auteur rapporte

[1] Ibn al-Ouardi (dans les *Not. et extr.*, tom. II, pag. 40). De Guignes, analysant ce passage du géographe arabe et ne connaissant pas le sens du mot *Ouada*, a conservé le terme sous la forme *Ouade* sans l'expliquer. Hartmann émet l'hypothèse : « *Ouada* forte *aquæ suaveolentes* » (*Edrisii Africa*, pag. 101). On ne peut conserver aucun doute sur la signification du mot arabe : il désigne le petit coquillage employé en Afrique et dans l'Inde comme menue monnaie et bien connu sous le nom de cauris.

[2] *Meçalik al-Absâr*; dans les *Notices et extr.*, tom. XIII, pag. 218

une série de traits qui montrent à quel point le précieux métal était recherché et retenu par les Hindous. Leur rêve est d'en amasser des quantités énormes sans y toucher jamais ; on l'entasse de père en fils dans des cavernes, dans des puits, murés de façon qu'il reste seulement l'ouverture nécessaire pour introduire de nouveaux lingots ou plutôt de l'or monnayé, qu'ils préfèrent de peur de fraude[1].

Un conquérant de l'Inde rapporte de ses expéditions la charge en or de treize mille bœufs, recueillie chez les vaincus[2].

« Sept princes », dit un Radja, « m'ont précédé sur le trône : chacun d'eux a rempli d'or soixante-dix *babin* ou citernes très larges, où on descend des quatre côtés avec une échelle[3]. »

On connaît ces histoires de lacs, au voisinage d'un temple, où chaque pèlerin apporte son offrande. Un de ces lacs, mis à sec, livre assez de richesses pour en charger deux cents éléphants et plusieurs milliers de bœufs[4].

Les Maha-Radjas du Zâbedj (ou Zânedj), conte Abou Zéid, avaient coutume de jeter chaque jour dans un réservoir d'eau voisin de leur palais, une brique d'or pesant plusieurs *mannas* ou kilogrammes. Quelle que fût la durée du règne, cet usage s'observait sans interruption.

(Mém. de Quatremère). « J'ai calculé, dit un défenseur de l'alchimie, que depuis trois mille ans l'Inde n'a point exporté d'or dans les autres contrées, et que celui qui y est entré n'en est point sorti. »

[1] *Ibid.*, pag. 219. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, pag. 219, 220. — [4] *Ibid.*, pag. 221.

Si le souverain gardait la couronne seulement un quart de siècle, on peut juger de l'énorme poids d'or qui se trouvait ainsi enlevé à la circulation, pour n'y rentrer qu'à la mort du prince[1]. Vrais ou faux, ces faits, malgré l'évidente exagération, témoignent de la prodigieuse quantité d'or que l'Inde recevait des mines de tous les pays.

Il en avait fallu aussi de lourdes masses pour la construction de cette ville légendaire d'Irem, que l'impie Cheddad, fils d'Ad, fit bâtir dans les déserts d'Aden pour rivaliser avec les richesses du Paradis. Les palais de cette vaste cité étaient d'or et d'argent avec des colonnes d'émeraudes et de rubis. Le travail dura trois cents ans, et Cheddad n'en profita guère, car au moment où il venait prendre possession de sa splendide capitale, Dieu poussa un cri terrible qui anéantit à l'instant même le monarque sans foi et l'armée immense qui l'accompagnait[2].

Pour expliquer la profusion du métal précieux, l'imagination populaire avait créé des régions dont le sol était d'or pur et d'argent. Telles étaient les fameuses îles de *Chryse* et *Argyre*, « insulæ in Indico oceano sitæ, adeo fecundæ copia metallorum, ut plerique eas auream superficiem et argenteam habere prodiderint[3].»

[1] *Les deux Mahométans*, pag. 131. Kazouini, qui rapporte le même fait, dit que chaque jour le Mahradje reçoit deux cents mannas d'or. (*Adjâïb al-Makhl.*, pag. 107.)

[2] On peut voir la réfutation sérieuse de cette légende dans les *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun (*Notices et extr.*, tom, XIX, 1re part., pag. 23).

[3] Isidore de Séville, liv. XIV, ch. VI, *De insulis*. Ce sont presque les termes de Solin (*Polyhist.*, ch. LV, pag. 353). Brunetto Latini ou ses éditeurs défigurent les noms des îles en *Erile* et *Argite* : « Hors de Inde

L'Afrique n'a point une richesse pareille, mais ses mines ne laissent pas d'être abondantes. Edrici donne quelques détails sur celles du Ouâdi d'El-Allâki, célèbres sous le nom de « mines nubiennes », sur les frontières de la Nubie et de l'Abyssinie, « dans une plaine de sables mouvants non entourée de montagnes. Durant les premières et les dernières nuits du mois arabe (c'est-à-dire aux environs de la nouvelle lune), les chercheurs d'or se mettent en campagne dans l'obscurité. Ils regardent la terre, chacun à l'endroit qu'il s'est choisi ; et là où ils aperçoivent des scintillations produites par la poudre d'or, ils marquent l'endroit pour pouvoir le reconnaître le lendemain [1]. Ils y passent la nuit, et lorsque le jour survient, chacun se met à l'œuvre dans la portion de sable qu'il a marquée, prend ce sable et le transporte sur son chameau jusqu'auprès des puits qui se trouvent là. Ensuite on procède au lavage dans des baquets de bois d'où on retire le métal ; puis on le mêle avec du mercure et on le fait fondre. Après cette opération, ils se vendent et s'achètent les uns aux autres ce qu'ils ont pu recueillir, et les marchands transportent l'or dans les contrées étrangères. C'est l'occupation habituelle de ces

sont ij isles, Erile et Argite, où il a si très grant chose de métal, que li plusor cuident que toute la terre soit or et argent. » (*Trésor,* liv. I, part. IV, ch. cxxiii, pag. 159, publ. par Ed. Chabaille.)

[1] Dans la *Description de l'Éthiopie*, de Francisque Alvarez, publiée par Ramusio, on lit, à propos des gisements d'or de *Damute* : « Ils vont le chercher le plus souvent de nuit, à la clarté de la lune, à cause qu'ils le voient reluire ». *Descript. de l'Afr.*, tom. III, pag. 517.

peuples. Ils ne cessent de s'y livrer, et ils en retirent leur subsistance et leur bien-être[1]. »

L'*Adjâïb al-Hind* parle de mines d'or extrêmement abondantes, situées dans les hautes régions du pays des Zendjs [2]. Cosmas vante celles de Sasou « pays très voisin du pays de l'encens ». Les marchands nubiens y vont en troupes nombreuses, munis, comme objets d'échange, de bœufs, de sel, de fer. Parvenus aux endroits convenables, ils forment une enceinte d'épines amoncelées et s'y établissent. Ils tuent les bœufs et en exposent les morceaux sur les épines, ainsi que le sel et le fer. Les naturels arrivent, portant des lingots d'or qu'ils nomment *tanchara* ; chacun en met un ou plusieurs sur les objets exposés par les marchands. Ceux-ci trouvent-ils l'offre satisfaisante, ils prennent l'or, et les naturels emportent la viande, le fer et le sel, sinon ils laissent l'or. Sur quoi les naturels ajoutent de nouveaux lingots ou reprennent ce qu'ils avaient mis. Ils en sont réduits à cette manière de commercer, faute de pouvoir se comprendre par le langage. Les mines de Sasou, ajoute Cosmas, sont dans la contrée où le Nil prend sa source : « Je parle là de ce que j'ai vu ou de ce que j'ai appris de la bouche même de ces commerçants [3] ».

[1] Edrici, 1er clim., 5e sect., pag. 41, 42.

[2] *Merveilles de l'Inde,* XXXVI, pag. 56.

[3] Édit. Charton, pag. 14, 15.— Kazouini (*Adjâïb al-Makhl*, pag. 111) rapporte que le commerce du girofle se faisait de la même façon dans l'île de Bertabil, et Al-Birouni en dit autant des indigènes de l'île Lanka (V. Reinaud; *Intr. à la Géogr. d'Aboulf.*, pag. CCXVII). Hérodote nous apprend que les Carthaginois en usaient de même pour commercer avec

Le commerce de l'or était particulièrement considérable à Sofâla, que beaucoup d'auteurs arabes désignent volontiers sous le nom de *Sofâlat edh-dhahab* « Sofâla de l'or ».

L'or *sofâli* est bien connu des marchands du Zendj, dit Kazouini[1]. Dans tout le pays de Sofâla, écrit Edrici, l'or d'excellente qualité abonde, bien que pour leur parure les habitants préfèrent le cuivre[2]. Cet or « surpasse en qualité comme en quantité et en grosseur celui des autres pays, puisqu'on en rencontre des morceaux d'un ou de deux mithcals et quelquefois même d'un *rotl* [3]». Ibn al-Ouardi dit aussi qu'on recueille à Sofâla une grande quantité du précieux métal, à l'état de pépites très pures; et chaque pépite (*tibra*) peut peser deux à trois mithcals[4].

un peuple de Lybiens au-delà des colonnes d'Hercule. Ce commerce se faisait honnêtement et sans fraude.

[1] *Athâr al-Bilâd*, pag. 29.

[2] L'auteur de l'*Adjâïb al-Hind* (pag. 108), parlant des indigènes de l'île Néyân, dit qu'« ils achètent des lingots de cuivre jaune à un prix très élevé, parce que ce métal, dans leur pays, se conserve et dure comme l'or chez nous, tandis que l'or chez eux n'a pas plus de durée que le cuivre dans nos pays». Béni soit Dieu, le meilleur des créateurs! ajoute l'écrivain; ce qui veut dire : « Je ne suis pas bien sûr de la vérité du fait que je rapporte. — Pomponius Méla fait grand honneur aux Éthiopiens de leur mépris pour l'or : « Parumque venerati opes, veluti optimarum alumni virtutum... Apud hos plus auri quam æris est : ideo quod minus est pretiosius censent. Ære exornantur, auro vincula sontium fabricant.» (Liv. III, ch. IX.) C'est l'antique propos d'Hérodote que « chez les Éthiopiens le cuivre est, de tous les métaux, le plus rare et le plus précieux.» — [3] Edrici, 1er clim., 8e sect., pag. 66.

[4] Ibn al-Ouardi, pag. 174. Le mithcal représente 4gr,77.

On transforme cet or en lingots en fondant les morceaux au moyen d'un feu alimenté avec de la fiente de vache, sans recourir au mercure, comme la chose a lieu dans l'Afrique occidentale. « Car les habitants de ce dernier pays réunissent leurs fragments d'or, les mêlent avec du mercure, mettent le mélange en fusion au moyen du feu de charbon, en sorte que le mercure se volatilise et qu'il ne reste que le corps de l'or fondu et pur. L'or de Sofâla n'exige pas l'emploi de ce procédé, mais on le fond sans aucun artifice qui l'altère[1]. »

Les Portugais, au commencement du XVI[e] siècle, vantent encore la richesse des mines du Sofâla. « Les marchands maures, » dit Thomas Lopez, qui y toucha en l'année 1502, « les marchands maures nous disoient que les années passées, les navires de la Mecque, de Ziden (Djidda) et de plusieurs autres contrées du Levant avoient levé en leur île (Mozambique) plus de deux millions de mitigales d'or, chacune valant un ducat et demi, ayant une mine fort riche, produisant d'inombrables trésors, laquelle, comme ils trouvent par leurs livres, est celle-là où le roi Salomon envoyoit de trois ans en trois ans lever une infinie quantité d'or. Quant à la mine de *Céfala*, ils disent qu'en temps de paix on en pouvoit tirer environ deux millions de mitigales, valant chacune un ducat et un tiers d'or[2].» Dans une lettre adressée en 1515 à Julien de Médicis, André Corsal assure qu'on porte à *Céfala*, pour la vente, une grande quantité d'or recueillie sur

[1] Edrici, *Ibid. u. s.*, pag. 67.
[2] *Description de l'Afr.*, tom. IV, pag. 453, 454.

toute la côte africaine, depuis le Cap Vert jusqu'à la mer Rouge. Sofâla était alors soumise au roi de Portugal[1].

L'Atlas de Sébastien Munster note, en la plaçant avec peu d'exactitude, la ville de *Zafala* «che vi si lava l'oro[2]». Lorsque le moine dominicain Juan Dos-Santos aborda à Sofâla, en 1586, il y trouva, dit Bruce[3], des mines d'or et d'argent plus abondantes qu'aucune autre mine connue. Les mines d'or étaient dans la montagne d'*Afoura*, à deux cents lieues environ dans les terres. Beaucoup plus loin se trouvaient les mines d'argent de *Chicoua*.

Ce n'est pas dans le Sofâla, ni même dans le Bilâd ez-Zendj tel que nous l'avons grossièrement reconnu, mais dans une région plus septentrionale et plus profondément enfoncée dans les terres, que se trouvent les plus remarquables gisements d'or. C'est au *Ouangara* qu'il faut les chercher, dans la région baignée par le Nil (Niger), qui, lorsqu'il rentre dans son lit, après les inondations annuelles, abandonne des paillettes d'or sur les rives. Les nègres les recueillent; «chacun ramasse la quantité grande ou petite que Dieu lui a accordée, sans que personne soit entièrement privé du fruit de ses peines[4]». L'or ainsi recueilli passe par le commerce entre les mains des habitants du Maghreb. Edrici parle d'un roi nègre qui de son temps possédait une pépite naturelle du poids de trente *rotls* ou livres (!), ni fondue ni travaillée par la main

[1] *Descript. de l'Afr.*, IV, pag. 311.
[2] *Cosmografia universale.* Bâle, 1558.
[3] *Voyage en Nubie*, tom. I, pag. 498.
[4] Edrici, 1er clim., 2e sect., pag. 18.

des hommes, sauf qu'on y avait percé un trou pour encastrer un anneau qui l'attachait au trône du roi[1].

Le «pays de l'or» (*Bilâd et-tibr*) de Kazouini est chez les nègres (*Soudân*) au sud du Maghreb. Cette région est exposée à une chaleur violente ; durant le jour, les habitants se tiennent dans des abris souterrains. L'or y pousse dans le sable, comme les racines chez nous[2]. Au déclin du soleil, les indigènes sortent de leurs refuges et recueillent l'or. Ils vivent de doura et de haricots. Leurs vêtements sont des peaux de bêtes et surtout de panthères, animaux qui foisonnent chez eux. Trois mois de marche séparent Sedjelmâça[3] de ce pays. Les marchands de Sedjelmâça font le voyage avec une extrême fatigue, emportant, comme objets de commerce, du sel, des bois résineux, des grains de verre, des bracelets et des cachets de même matière, des anneaux de cuivre. Ils ont à traverser des déserts où l'on ne trouve à boire qu'un liquide corrompu dans quelques creux. Le semoum dessèche l'eau dans les outres, de sorte qu'on n'en peut conserver que durant quelques jours. Aussi prennent-ils la précaution d'emmener des chameaux sans charge, qu'ils laissent souffrir de la soif avant d'arriver à ces mares. Là, ils les font boire deux fois (suivant la coutume, une fois en arrivant, une seconde fois après s'être

[1] Edrici, tom. I, pag. 16.

[2] Voir dans l'*Adjâïb al-Hind* l'histoire du singe qui enseigne à arracher du sol «des racines d'or entrecroisées comme les mailles d'un filet», pag. 63.

[3] Les marchands d'or partaient aussi de Ghâna (Kazouini ; *Athâr al-Bilâd*, pag. 37).

reposés), de façon qu'ils se remplissent l'estomac. Puis ils leur lient la bouche pour les empêcher de ruminer, et l'humidité reste dans l'estomac. Lorsque le contenu des outres s'est évaporé et qu'on a besoin d'eau, on égorge ces chameaux, l'un après l'autre, et on se désaltère avec ce qui reste dans leur estomac, non sans se hâter et faire force de marche pour gagner une nouvelle aiguade où on puisse remplir de nouveau les outres. C'est ainsi qu'ils voyagent avec une peine inouïe jusqu'aux lieux où ils se rencontrent avec les nègres à l'or. Là ils frappent des tambours pour avertir les indigènes de l'arrivée de la caravane.»

Les échanges se font d'une manière analogue à celle que nous avons relatée ci-dessus, et sans que les marchands voient les indigènes [1]. Les affaires terminées, on bat le tambour, et les marchands s'en retournent [2].

C'est aussi par cette méthode toute primitive que les marchands achètent l'or aux nègres des environs de Sofâla [3].

Malgré le rapport si peu avantageux de son poids à sa valeur, le fer est aussi un des produits que le commerce de l'Orient allait chercher jusqu'en ces lointaines régions. On a vu plus haut que les habitants de Djentama et de

[1] Ibn Batouta conte que l'achat des fourrures, chez les Slaves du Nord, se fait aussi sans que les vendeurs et les acheteurs s'entrevoient. Les commerçants ne savent s'ils ont affaire à des hommes ou à des génies (tom. II, pag. 401).

[2] *Athâr al-Bilâd*, pag. 11, 12.— [3] *Ibid.*, pag. 29.

Demdéma n'ont pour vivre d'autre ressource que l'exploitation de leurs mines de fer. Les insulaires du Zânedj et des autres îles environnantes viennent leur en acheter les produits, qu'ils transportent dans l'Inde et dans les îles indiennes. C'est un objet de grand commerce et de grande consommation dans ces pays. Les régions de l'Inde, à vrai dire, ne sont point dépourvues de mines de fer; mais les gisements de Sofâla fournissent un métal plus malléable, de qualité supérieure [1]. Les Hindous le transforment en acier excellent; ils en font ces armes célèbres chez les Arabes sous le nom de *Mouhenned* « indianisé [2] ».

Il y avait des mines de fer exploitées sur divers points de la côte des Zendjs, notamment à Monbaça [3]. Edrici assure même que le fer et les peaux de léopard sont les productions les plus importantes de tout ce pays [4].

Pour ce qui est des peaux de léopard, elles jouissaient d'une grande réputation, sous le nom de *peaux Zendjiennes*; le poil en était fauve et tacheté de blanc; elles avaient des dimensions rares en longueur et en largeur [5]. Edrici vante aussi leur souplesse [6]. La panthère fauve

[1] Edrici; 1er clim., 8e sect., pag. 65. V. aussi Ibn al-Ouardi, pag. 174.

[2] On sait que l'acier a porté au moyen-âge le nom même de l'Inde, *al-Hind*, pris par les Espagnols sous la forme *alinde*, *alfinde*, qui s'est appliquée aux miroirs métalliques. C'est aussi à cette expression que j'ai cru devoir rattacher le terme *olinde*, désignant une sorte de sabre. (V. Dozy, *Gloss.* et mon *Dictionn. étymol.*)

[3] Edrici, 1er clim., 7e sect., pag. 57. — [4] *Ibid.*, pag. 58. — [5] Abou Zéid; *Les deux Mahom.*, pag. 148.— [6] *Ibid. u. s.*, pag. 58.

du Zendj, dit Maçoudi [1], fournit les peaux les plus grandes et les plus belles pour la sellerie. On a vu que ces animaux dangereux foisonnaient dans les forêts des environs de Mélenda et de Monbaça, où les indigènes leur donnaient la chasse avec l'aide de chiens « rouges » d'une force extraordinaire.

Nous disons indifféremment « léopard » ou « panthère ». Le mot arabe *nemr*, qu'emploient les auteurs, Maçoudi, Abou Zéid, Kazouini, Edrici, etc., marque seulement un félin tacheté, de grande taille, et pourrait aussi désigner le tigre, si celui-ci n'était absolument inconnu sur la côte africaine.

## II.

Parmi les produits d'origine animale, nous avons cité l'ivoire. Au moyen-âge, l'ivoire du Zendj est très recherché [2]. C'est du Zendj que viennent ces dents d'éléphants dont le poids atteint et dépasse cent cinquante *menn* [3] et même quelquefois trois cents [4]. Des navires arabes les emportent au pays d'Omân, sur la côte orientale de l'Arabie ; de là les commerçants les chargent pour l'Inde et la Chine. « Telle est la route qu'elles suivent, dit Maçoudi d'un ton de regret, et si on ne leur donnait pas

[1] *Les Prairies d'or*, ch. XXXIII, tom. III, pag. 2.

[2] « Le plus grand fait de marchandises de ceste isle (Zanquibar), dit Marco Polo, si est des dens d'olifans dont ils ont grant planté. » Édit. Pauthier. ch. 186, pag. 685.

[3] Maçoudi, tom. III, pag. 7.—[4] Kazouini, *Athâr al-Bilâd*, pag. 15.

cette destination, l'ivoire serait très abondant en pays musulman [1]. »

La Chine tient en grande estime les défenses droites, peu courbées. Elles servent à la fabrication des palanquins pour les personnages de haut rang ; aucun fonctionnaire important n'oserait se présenter au palais du roi porté sur une chaise d'autre matière que l'ivoire [2].

Dans l'Inde, on en fait des manches de poignards nommés *hardri* et des manches de sabres à lame courbe nommés *qardtil*. L'usage le plus ordinaire est dans la confection des jeux d'échecs (*chatrendj*) et de *nerd* (sorte de tric-trac). Plusieurs pièces du jeu d'échecs représentent des figures d'hommes ou d'animaux, dont les dimensions dépassent quelquefois un empan (22 à 25 centimètres), si bien que les joueurs ont, pendant leur partie, un serviteur chargé de porter les pièces d'une case à l'autre [3].

Les Zendjs ne font aucun usage de l'ivoire pour eux-mêmes [4]. Mais avec la peau de l'éléphant ils se fabriquent des boucliers, qui du reste n'ont point la solidité de ceux qu'on fait en Chine, au Tibet ou chez les Bedja (de la Nubie). Le cuir en est inférieur à celui qui a été macéré dans le lait [5].

Les Zendjs assurent qu'en leur pays l'éléphant peut vivre quatre cents ans : les défenses de ces vénérables patriarches des forêts dépassent en longueur tout ce que

[1] *Les Prairies d'or*, tom. III, pag. 8. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, pag. 9. — [4] *Ibid.*, pag. 26. — [5] *Ibid.*, pag. 18.

l'Inde peut fournir[1]. Les dimensions des os du squelette permettent d'employer ces os à une foule d'usages ; il s'en fait une certaine exportation[2].

Les Zendjs n'ont jamais su, comme les Hindous, réduire l'éléphant à la vie domestique. On ne le voit chez eux qu'à l'état sauvage. Ils lui donnent la chasse pour sa chair et ses dépouilles, mais ne savent point le garder vivant. Pour venir à bout de le tuer, ils ont besoin de ruse, car les armes qu'ils possèdent ne leur permettraient pas de triompher directement du puissant animal. Ils observent les mares où les éléphants vont s'abreuver, jettent dans cette eau l'écorce et les branches d'un arbre de leur pays qui possède des propriétés enivrantes, et se mettent en embuscade à quelque distance. Les éléphants venant boire à cette eau empoisonnée en subissent bientôt les effets, elle les brûle et les stupéfie ; ils tombent et ne peuvent plus se relever. Les chasseurs s'élancent de leur embuscade et les percent de leurs lances, qui sont extrêmement longues[3].

Il n'y a pas lieu de rapporter ici tout ce que les Orientaux racontent de l'éléphant, de son intelligence, de sa mémoire, de ses affections, de ses colères, de ses vengeances préméditées. La plupart de ces traits appartiennent à l'éléphant domestique, que les Africains ne connaissaient pas[4]. On lui attribue une pénétration et des

[1] *Prairies d'or*, pag. 18.— [2] Kazouini; *Athâr al-Bilâd*, pag. 15.— [3] Maçoudi, ch. xxxiii, tom. III, pag. 7 et 8.

[4] En 1879, les Anglais ont débarqué sur la côte africaine, non loin de Zanzibar, les premiers éléphants domestiques qu'ait vus ce pays ; ces

sentiments qui le rapprochent de l'espèce humaine. Il a même des idées d'une moralité étonnante et des sentiments de pudeur très marqués. « L'éléphant, dit Edrici, ne porte jamais ses regards sur les parties naturelles de l'homme [1]. » Si sa langue n'était conformée tout autrement que celle de l'homme, disent les Indiens, il parlerait [2].

L'ivoire spécial tiré de la corne du *Kerkédan* ou rhinocéros n'est pas moins recherché que celui de l'éléphant. Entre autres objets précieux, on en fait pour les rois de l'Inde « des manches de couteaux de table, qui se couvrent d'humidité lorsqu'on apporte devant ces rois quelque mets dans lequel il entre du poison, en sorte qu'on reconnaît aussitôt si l'aliment est empoisonné [2] ».

Fendue dans le sens de sa longueur, dit encore le géographe sicilien, la corne du rhinocéros offre à l'œil des dessins remarquables ; on y voit des figures d'hommes, d'oiseaux et autres parfaitement tracées, qui s'étendent d'un bout à l'autre. On en fait alors des ceinturons d'un prix très élevé [3].

Maçoudi entre dans des détails plus précis : la corne, dit-il, est blanche, avec une figure noire au milieu, qui représente l'image d'un homme, ou d'un paon avec sa

animaux venaient de l'Inde. (Voir, dans le *Bullet. de la Soc. de Géogr.* de Marseille, un article de M. Rabaud sur l'*Utilisation des éléphants en Afrique*, nº de mai-juin 1879, pag. 139 et suiv.

[1] 2e clim., 9e sect., pag. 187. — [2] Edrici, 1er clim., 8e sect., pag. 75. — [3] *Ibid.*, pag. 74.

queue, ou d'un poisson, ou du rhinocéros lui-même, ou d'un autre animal de ces régions. A l'aide de courroies, on en fait des ceintures où la corne tient lieu des ornements d'or et d'argent, ou s'allie avec ces métaux. Les rois et les grands de la Chine estiment cette parure par dessus tout, au point qu'ils la paient jusqu'à deux et même quatre mille dinars. Les agrafes sont d'or, et le tout est d'une beauté et d'une solidité extraordinaires; parfois on y joint différentes pierres précieuses, fixées avec de longs clous d'or. Les images dont nous avons parlé sont ordinairement tracées en noir sur le blanc de la corne; quelquefois au contraire elles se détachent en blanc sur un fond noir. Du reste, la corne de rhinocéros n'offre pas toujours ces dessins dans tous les pays[1].

El-Djâhiz, auteur d'un livre *sur les animaux* qui ne nous est point parvenu, mais dont les écrivains arabes nous ont conservé des fragments, conte que la femelle du rhinocéros porte pendant sept ans; le petit, durant ce temps, sort la tête du ventre de sa mère pour paître, et l'y rentre aussitôt après[2]. Lorsque sa corne a poussé et le gêne pour sortir la tête, il perce le ventre, s'échappe, et la mère meurt[3]. Ni Maçoudi ni Edrici ne croient à cette histoire. Celui-ci objecte que si la mère périssait à la naissance de son fils, l'espèce aurait bien vite disparu. Celui-là s'est informé auprès des marchands de Sirâf et d'Omân, qui « tous se sont montrés fort surpris de la

[1] *Prair. d'or*, ch. XVI, tom. I, pag. 387.— [2] *Ibid.* — [3] Edrici, 1er clim., 8e sect., pag. 75.

question et lui ont affirmé que le rhinocéros porte et met bas exactement comme la vache et le buffle ».

Il est à présumer qu'El-Djâhiz mêlait à l'histoire du rhinocéros quelques circonstances relatives à la gestation des grands marsupiaux, tels que le kangourou ; et le fait mériterait d'être retenu comme tendant à prouver qu'à son époque on avait eu quelque connaissance du grand continent australien, puisque c'est à peu près la seule région, en dehors de l'Amérique, où l'on ait rencontré cet ordre singulier de mammifères.

Les prétendues cornes de licornes, qui jusqu'au XVII^e siècle jouissaient en Occident d'une réputation extraordinaire, étaient sans doute des cornes de rhinocéros, bien que les écrivains du temps prétendent en faire la distinction : « Desquelles Licornes on récite qu'elles se veautrent ordinairement de mesme que les pourceaux dans la fange et vilenie... esguisant leur corne de mesme que le *Rhynocérot* contre les pierres[1] ». Du temps de Louis XIII, on conservait à Saint-Denis une corne de Lycorne « belle et longue, de couleur d'ivoire[2] ».

On sait que les « Onagres d'Éthiopie », suivant les traditions antiques, ont aussi au front une corne unique, longue d'une coudée et demie, « dont les Indiens font des tasses réservées aux rois[3] ». « L'Inde, dit Élien, nourrit

[1] *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usage de la Lycorne*, par Laurens Catelan, maistre apoticquaire de Montpellier. Montpellier, 1624, pag. 11.

[2] *Ibid.*, pag. 54.

[3] *Ibid.*, pag. 7. « Les dites bestes ayant cela de propre, se voyant

des chevaux et des ânes *monocéros*, dont la corne sert à faire des coupes telles que le poison mortel qu'on y verse ne peut nuire à qui en boit[1]. »

L'imagination des pseudo-zoologistes, des auteurs de Bestiaires, s'est donné libre carrière au sujet des Licornes, ou « Lyoncornes », comme veut les nommer André Bacci, le savant médecin de Sixte-Quint[2]. Leur corne est un antidote des plus puissants durant la vie même de l'animal. « Les dites Lycornes pressées de soif, notamment ez plus grandes chaleurs de l'année, accourent vers les fontaines, qui en ces régions (Éthiopie) y sont rares : là où elles trouvent multitude d'animaux de toute sorte, qui souffrants une soif fort fascheuse s'arrestent jusques à ce que la Lycorne vienne pour en boire la première, recognoissants par l'instinct de leur nature que telles eaux ont été infectées par les dragons et coleuvres qui là se trouvent en grandissime nombre, espérans lesdites bestes qui attendent avant de boire que la seule Lycorne d'en-

poursuivies, que de lascher leurs excréments contre le museau des chiens qui les poursuivent, qui est d'une odeur si suafve que de plaisir les chiens s'y amusent, et ainsi ceste beste a ceste astuce de prendre son temps et passer carrière d'une course merveilleusement viste. »

[1] Élien; *Des Animaux*, liv. III, ch. 41. — Tavernier, qui était à la cour du roi de Perse Chah-Abbas II vers 1645, assure qu'on amena à ce prince « un asne sauvage d'un poil rouge comme écarlate, et qui avoit au milieu du front une corne d'environ un pied de long », présent du gouverneur de Chiraz. (*Voy. de Perse*, liv. IV, ch. 1er.) Le célèbre voyageur ne prétend pas avoir vu l'animal, ni même la corne.

[2] Étymologiquement, *licorne* est une altération du latin *unicornis*. (Voir Littré ; *Dict. de la langue franç.*)

tre tous les animaux du monde, pourra désinfecter l'eau et leur en laisser par après le salutaire usage, ce qui advient sans faute: car la Lycorne descendant à certains jours et certaines heures du plus haut des roches, fendant courageusement la presse de ceste trouppe de bestes, elle se fait faire place pour s'approcher hardiment de la fontaine infecte, dans laquelle trempant sa corne, la teste baissée, et brouillant l'eau avec icelle, soudain après elle boit son saoul, de même que les asnes et asnesses, du fin bout des lèvres, comme si elle ne désiroit que la superficie. Puis, tout à l'instant, tournant le dos à cette multitude de bestes qui avoient patiemment attendu sa venue, d'une vistesse incroyable se sauve et se retire dans son accoutumée retraicte, où personne n'aborde, d'où elle ne ressort que très rarement, hormis pour revenir boire[1]. »

[1] Laurens Catelan, pag. 14, 15. — La chasse aux licornes se fait d'une façon assez singulière pour que j'en donne ici le récit d'après le même écrivain, dont l'ouvrage est assez rare : « Isidore et Tzetzès disent qu'on prend et attrape les lycornes par l'aide et industrie d'une jeune fille pucelle qu'on appose séante au pied des montagnes où on pense que telles bestes se retirent. Là où il advient, ce dit l'histoire, que la lycorne flairant de loin ceste fille et prenant sa course d'une furie apparente vers ceste vierge, soudain qu'elle l'aborde, au lieu que ceste beste doive mal faire, attaquer et déchirer cruellement ceste fille suivant sa rage naturelle, au contraire, la dite pucelle avec les bras estendus la recevant amoureusement pour lui faire caresses, ceste povre beste incline tout doucement la teste et se couchant en terre pose son chef sur le giron de ceste fille et prend un singulier plaisir qu'elle lui frotte tout doucement le crin et la teste avec des huiles, ungens et eaux bonnes et soufflairantes, comme si elle le faisoit par amourettes. Sur quoy ceste misérable

Ces bizarres légendes, dont les mythographes savent retrouver les origines lointaines, ont traversé toutes les vieilles littératures. Les Grecs, les Latins, les Arabes, les Européens du moyen-âge, ont tous pris plaisir à les entendre. Les commerçants de la côte orientale d'Afrique ne manquaient point d'encourager des croyances si favorables au débit de leur marchandise.

Un autre produit du pays des Zendjs qui n'est pas sans analogie avec l'ivoire d'éléphant et de rhinocéros, mais qui ne semble pas avoir donné naissance à des histoires merveilleuses du même genre, c'est l'écaille (*dhabl*), qu'on tire de la carapace de certaines tortues. L'écaille, dit Maçoudi, sert à faire des peignes, comme la corne, ainsi que des bracelets et divers objets d'ornements [1]. Le port de Zéilâ, au fond du golfe d'Aden, était un des entrepôts de cette matière que fournissait la mer ou le territoire avoisinant [2]. L'écaille, au rapport d'Edrici, était la principale production de certaines îles peu éloignées de l'île El-Qomr [3]. Elle peut se diviser en sept morceaux, dont les plus lourds pèsent la moitié d'un *mann*. Elle est épaisse, transparente et bien variée dans ses couleurs [4].

beste s'endort, et se trouve saisie d'un si profond somme que les chasseurs là-prez au guet, espiant le signal que leur donnera la fille, ont force loisir de s'approcher avec liens et cordages pour la saisir et prendre. » (*Ibid.*, pag. 16, 17.) La même histoire se lit dans l'*Imago Mundi*. (Voy. Le Roux de Lincy ; *Le Livre des Légendes*, Introd., pag. 212.)

[1] Maçoudi, ch. XXXIII, tom. III, pag. 2.— [2] Voy. la Relation d'Abou Zéid, pag. 150.— [3] 1er clim., 8e sect., pag. 68.— [4] *Ibid.*

Kazouini conte que le « poisson » qui fournit la précieuse matière a vingt aunes de longueur et porte mille œufs dans le ventre [1].

Les relations modernes nous font connaître que la tortue à écaille abonde toujours dans les eaux qui baignent la côte et les îlots aux environs de l'embouchure de l'Oufidji [2].

## III.

Parmi les substances de prix spécialement fournies par le Bilâd ez-Zendj, nous ne devons pas oublier l'ambre, *anbar*. Il s'agit ici de l'ambre gris et non de l'ambre jaune ou succin, qui n'a jamais reçu le nom d'ambre chez les Arabes.

Les anciens ne paraissent pas avoir connu l'ambre gris. Ce sont les Arabes qui l'ont porté en Asie et en Europe. Son parfum pénétrant, qui rappelle celui du musc, et qui, comme on l'a dit, avive en quelque sorte les autres aromes, ses qualités toniques et excitantes, le mirent promptement en haute estime chez les Orientaux, fort passionnés, comme on sait, pour toute sorte d'aromates.

L'ambre se rencontre dans presque tous les parages de l'océan Indien; mais le meilleur, dit l'auteur des *Prairies d'or* [3], provient des îles et du pays des Zendjs.

[1] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 120.— [2] Guillain; *Afriq. Orient.*, tom. I, pag. 116.— [3] Maçoudi, ch. XVI, tom. I, pag. 334.

Il se présente là sous la forme de masses arrondies, d'un bleu pâle, parfois de la grosseur d'un œuf d'autruche. L'ambre de première qualité, dit aussi Abou Zéid, est celui que les flots rejettent sur les côtes de Berbéra et du pays des Zendjs, sous la forme d'un œuf rond et bleuâtre. Les indigènes vont la nuit, sur les rivages de la mer, à la clarté de la lune, montés sur des chameaux qui connaissent l'ambre et qui sont dressés à le chercher. Quand le chameau aperçoit un morceau d'ambre, il s'accroupit; le cavalier met pied à terre et le ramasse [1]. Ces chameaux sont de la fameuse race des coureurs *mahari*; on les emploie au même travail sur le littoral du Hadramaout [2]. Il est remarquable que cet usage persiste encore chez les Soumalis [3].

L'ambre, dit Moqaddaci, est poussé sur la côte arabique, entre Aden et Mokha, et aussi vers la région opposée de Zéilâ. Il n'arrive au rivage qu'aux heures où souffle la brise de mer (*rîh al-âyib*). Ceux qui en trouvent sont tenus de le porter au Sâhib ou gouverneur, qui leur donne une récompense [4]. Avec une bonne foi louable, Moqaddaci ajoute qu'il ignore l'origine de l'ambre.

Sur cette origine, en tout temps fort controversée, Kazouini nous rapporte les opinions de ses contemporains. « On n'est pas d'accord, dit-il. Les uns prétendent que l'ambre sort d'une source sous-marine, comme le bitume; d'autres, que c'est une rosée qui tombe sur les

[1] *Les Deux Mahom.*, pag. 150. — [2] *Prairies d'or, ibid. u. s.* — [3] Guillain, tom. II, pag. 411.— [4] Édit. Wüstenfeld, pag. 101, 102.

rochers dans la mer, suinte à travers les fentes, et là se coagule ; et ce fait se produit en certains lieux à des époques déterminées, de même que la manne *trengibin* (*terendjoubîn*) est une rosée qui tombe sur une espèce de végétal épineux dans le Khoraçan à certaines époques. Il y en a encore qui disent que l'ambre est l'excrément d'un animal. Ce qui est certain, c'est qu'il naît dans la mer, qui le rejette sur ses rivages[1].»

Au temps de Maçoudi, les navigateurs et commerçants de Sirâf et d'Omân adoptaient la première opinion, à savoir : que l'ambre provient du fond de la mer, où il se forme comme le bitume blanc ou noir[2]. Edrici ne pensait pas autrement. « L'ambre, dit-il, est une substance qui jaillit de sources dans la profondeur des mers, comme le naphte qui sort des sources de Hît (dans l'Iraq-Arabi), et la violence des vents le pousse vers le rivage[3]».

L'opinion qui attribue à l'ambre une origine animale est postérieure à celle qui en fait un produit minéral ; mais elle avait fini par prévaloir. Le poëte persan Sadi y fait allusion dans ce vers du *Gulistan* :

« Si l'homme sans mérite veut écraser le savant avec sa richesse, prends-le pour une *croupe* d'âne (*koun-i khar*), fût-il la *vache à l'ambre* (*gaw-i anbar*[4]).

Marco Polo regarde si bien l'ambre comme le produit d'un cétacé, que, parlant des productions du Zanguebar,

[1] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 245. — [2] *Prairies d'or*, ch. XVI, tom. I, pag. 335, 336.— [3] 1[er] clim , 7[e] sect., pag. 64.

[4] *Gulistan*, édit. Eastwick, liv. VII, pag. 172. Trad. Defrémery, pag. 301.

il écrit : « Et si ont ambre assez, pource qu'il ont moult balaines[1] ».

Du reste, Maçoudi et ses contemporains n'ignoraient pas que certains poissons ont souvent de l'ambre dans leurs intestins, et parfois en quantité énorme. Le fait s'expliquait aisément : ces poissons, comme aussi les oiseaux marins, étaient, disait-on, fort avides d'ambre et avalaient cette substance partout où ils la rencontraient.

« Dans le pays des Zendjs, dit Abou Zéid, on trouve à la surface de la mer des morceaux d'ambre d'un poids considérable. Quand le poisson appelé *Tâl* aperçoit cet ambre, il l'avale ; mais cet ambre, une fois arrivé dans son estomac, le tue, et l'animal flotte au-dessus de l'eau[2]. Il y a des gens qui savent à quelle époque viennent les poissons qui avalent l'ambre ; ils se tiennent aux aguets dans leur barque, et quand ils aperçoivent un poisson qui surnage, ils le tirent à terre avec des crochets de fer qu'on a enfoncés dans le dos de l'animal et auxquels tiennent de fortes cordes ; ils ouvrent le ventre de l'animal et en retirent l'ambre[3]. »

Kazouini rapporte le même fait avec les mêmes détails. « L'ambre, dit-il, qui est dans le ventre de l'animal sent mauvais ; et cela est bien connu des marchands et dro-

[1] Édit. Pauthier, pag. 685.— [2] *Les deux Mahom.*, pag. 151.

[3] L'auteur du *Mostatref* attribue la mort de l'animal à une autre cause : attaqué par un petit poisson qui s'attache à ses flancs, sans qu'il puisse s'en débarrasser, le monstre marin descend au fond de la mer et s'y cogne la tête jusqu'à ce qu'il meure. (*Mostatref*, édit. de Boulaq, 1292, tom. II, pag. 123.)

guistes de l'Iraq, du Fars et de l'Inde; mais celui qui est dans le dos est de qualité excellente [1]. »

Ce poisson, que nous venons de voir appeler *Tâl*, est aussi nommé, suivant les auteurs ou plutôt suivant les divers manuscrits arabes, tantôt *Fâl*, tantôt *Bâl*, tantôt *Ouâl* ou *Aouâl*; Sérapion, suivant Bochart [2], le nomme *Azel*, forme qui s'explique en supposant qu'on a pris la lettre *ou* pour un *z*, erreur facile dans l'écriture arabe peu soignée. Nous reviendrons sur ces noms en parlant de la baleine.

On a vu que les masses d'ambre peuvent atteindre la grosseur d'un œuf d'autruche. Mais cette matière se présente parfois en blocs plus volumineux. Kazouini leur attribue comme dimensions ordinaires celles d'un crâne humain [3], le poids peut s'en élever à mille mithcals [4]; Edrici parle de morceaux pesant un quintal et plus [5], et Maçoudi assure que dans la mer de Herkend (sur les côtes de l'Inde) les flots en rejettent du volume des plus gros quartiers de roche [6].

Ces affirmations n'ont rien de surprenant, car les documents modernes mentionnent des blocs d'ambre non moins considérables. Au XVIII[e] siècle, la Compagnie Hollandaise des Indes orientales acheta, au prix de 11000 écus, un morceau d'ambre pesant 182 livres. En 1755, la Compagnie Française paya 52000 francs un autre morceau pesant 225 livres. Le capitaine William Keching

[1] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 123.— [2] *Hierozoïcon*, tom. II, col. 866.— [3] *Ibid. u. s.*, pag. 245. — [4] *Ibid.* — [5] 1[er] clim., 7[e] sect., pag. 64.— [6] *Prairies d'or*, ch. XVI, tom. I, pag. 335.

parle même de masses pesant jusqu'à vingt quintaux, où l'on eût pu loger plusieurs personnes; ces masses avaient été recueillies dans les parages de Monbaça, Braoua et Magadoxo, c'est-à-dire sur le littoral du pays Zendj [1]. Cela permet d'accepter le propos de Kazouini que, sur le rivage de la mer des Zendjs, l'ambre échoué a parfois l'aspect d'un monticule [2] (*tell*).

Nous n'avons pas à vider ici la question scientifique de l'origine de l'ambre. Scaliger y voyait une sorte de plante marine, de la nature des Champignons, qui, parvenue à maturité ou arrachée par l'agitation des flots, se détache du fond de la mer et vient flotter à la superficie, comme les algues et les fucus [3]; un botaniste du dernier siècle en fait le suc épaissi d'un arbre de la Guyane; un autre, les déjections d'oiseaux marins, comme le guano des îles Chinchas. Buffon et Sonnini suivent les opinions des écrivains arabes et regardent l'ambre comme une sorte de bitume provenant des couches sous-marines. Enfin, dans notre siècle, un annotateur du *Voyage de Soléiman* et de la *Relation d'Abou Zéid*, le D[r] Roulin, résume la théorie actuelle en ces termes : « Il est vrai qu'on trouve dans les mers tropicales des masses d'ambre flottant à la surface de l'eau, et que ces masses sont

[1] *Dictionn. d'Hist. natur.* de Déterville, tom. I, pag. 412, 413.

[2] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 120, et aussi pag. 245.

[3] Ce qui pouvait donner une sorte d'appui à cette croyance, c'est qu'on rencontre souvent, sur la côte même des Somalis, de très gros morceaux d'ambre affectant la forme de rameaux ou de branches comme les coraux. Voy. Guillain, tom. II, pag. 410.

quelquefois poussées par les flots sur le rivage. Il est encore vrai que l'on en trouve quelquefois dans les entrailles des Cachalots, et que dans ce cas les individus sont malades ou morts. Mais ce qui n'est pas exact, c'est de dire qu'ils aient avalé cette substance ou qu'elle soit la cause de leur maladie. Il est certain que l'ambre se forme dans leurs intestins, et il est probable qu'il s'y forme de la substance des Calmars, dont les Cachalots se nourrissent, par suite de réactions analogues à celles qui transforment la chair des cadavres en terre, et, sous l'influence de conditions encore mal déterminées, en adipocire. Il paraît que quelque affection du tube digestif empêche d'une part la digestion des aliments ingérés, et de l'autre s'oppose à leur sortie, de sorte que l'accumulation devient quelquefois énorme [1]. »

## IV.

Nous avons fait allusion à la passion des peuples orientaux pour les parfums. Outre la satisfaction de l'odorat, ils demandaient à ces matières des excitations physiques et intellectuelles, plus nécessaires sous leurs climats brûlants que dans nos régions tempérées. Les races civilisées de l'Asie attiraient chez elles les aromates de toutes les parties du monde. Elles en faisaient dès les temps anciens une consommation extraordinaire. C'est ainsi qu'Antiochus Épiphane, célébrant des Jeux de trente

[1] *Les deux Mahométans*, pag. 99.

jours, voulut, au rapport d'Athénée [1], que tous ceux qui se présentaient pour les luttes du gymnase fussent oints de parfums qu'on variait tous les cinq jours : ce fut d'abord de l'essence de *Safran*, puis du *Cinnamome*, puis successivement du *Nard*, du *Téline*, de l'*Amaracine*, de l'huile d'*Iris*.

Parmi les denrées exotiques qui figuraient au cortége splendide de la fête donnée à l'avénement de Ptolémée Philadelphe, on trouve trois cents livres d'encens, trois cents livres de myrrhe, deux cents de safran, de cassie, de cinnamome, d'iris et d'autres parfums[2].

La plupart de ces aromates étaient des produits naturels de la côte orientale d'Afrique. On en recueillait jusqu'au point le plus reculé du rivage des Zendjs. Au commencement des temps modernes, la relation portugaise de Thomas Lopez (1502) nous apprend que la myrrhe abondait alors à Mozambique. Les Maures « osaient bien assurer l'amiral d'y en lever tous les ans plus de deux cents quintaux [3]». Mais la vraie patrie des gommes, des résines, des diverses variétés d'encens, était et est encore cette partie de la côte voisine de la pointe extrême, si justement nommée par les anciens « Cap des Aromates ». Les arbres à encens y croissent spontanément sur les flancs des montagnes, dit Guillain, et jusque dans leurs parties les plus rocailleuses et les plus dénuées de terre

[1] *Deipnosoph.*, liv. V, xxiv, tom. II, pag. 253, 254 de l'édit. Schweighoeuser, 1802.

[2] Athénée, *Ibid.*, liv. V, xxv, pag. 274.

[3] *Descript. de l'Afrique*, tom. IV, pag. 453.

végétale[1]. » Il n'y pousse pas un brin d'herbe, ajoute M. Révoil, qui ne possède un parfum quelconque [2]».

... Tellus hic semper fragrat odore
Cespite : prorumpit lacrymoso stipite myrrha,
Myrrha furor quondam Cinyreius ; hic ladani vini
Vellera desudant, calami coma pullulat almi;
Gignit humus casiam, concrescunt tura per agros,
Longaque fecundis pinguescit odoribus ora[3].

## V.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire un mot des pierres précieuses. Pour nos ancêtres, l'immense région inconnue vaguement dénommée Éthiopie était une mine abondante de pierreries de toute sorte :

Æthiopes nobis transmittunt hanc quoque gemmam,

dit Marbode en parlant de l'Hyacynthe,

Cum multis aliis vitæ communis in usum[4].

Mais ce n'est point en général du Bilâd ez-Zendj qu'on tirait ces perles, ces diamants, ces rubis, ces topazes, ces gergons, etc., en tous temps si recherchés des Orientaux et des Occidentaux[5]. Beaucoup venaient de Sérendîb

[1] *Afrique Orient.*, tom. II, pag. 445.

[2] *Bulletin de la Société Languedocienne de Géogr.*, tom. III (1880), pag. 8.

[3] Avienus, *Descriptio orbis terræ*, vers 1112-1117.

[4] *De gemmis*. Dans la collect. Migne, tom. CLXXI, col. 1749.

[5] Maçoudi (*Prairies d'or*, ch. xxxiii, tom. III, pag. 44) rapporte que les rois des Zendjs, comme ceux de l'Inde et de la Chine, recherchent

ou Ceylan, la patrie légendaire des pierres précieuses, qui lui avaient même valu le surnom d' « Ile des rubis »; « Tota margaritis repleta et gemmis », dit Isidore de Séville[1]. La cornaline (*aqîq*) se trouve à Sanâa [2] et dans les îles de la mer de Fars[3] ; l'émeraude à Qibt, dans le Saïd supérieur[4]; l'escarboucle dans l'Inde et l'Éthiopie; le corindon (*yâqoût*) provient de la mine de Sahîrân, dans une île au-delà de Sérendîb[5], ou de Sérendîb [6] même ; le béryl (*zeberdjed*), du mont Zabara, sur la côte arabique de

beaucoup ces gemmes pour en orner leurs diadèmes, leurs couronnes, leurs bagues et bracelets. Mais assurément il faut ici lire *Zânedj* ou *Zâbedj*, au lieu de Zendj. La maharadja du Zânedj pouvait se permettre un tel luxe ; mais à l'époque de Maçoudi, les rois des Zendjs n'avaient certainement ni diadèmes ni couronnes ornées de pierreries.

1 Isid. de Séville, liv. XIV, ch. VI : *De Insulis*.

2 « Celui qui désire des cornalines achète un bout de terre en un lieu près de Sanâa ; il creuse, et trouve tantôt un beau bloc, tantôt moins, et quelquefois rien. » (*Moqaddaci*, texte ar., pag. 101.)

3 Kazouini, *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 115.

4 Maçoudi, ch. XXXIII, tom. III, pag. 44. L'émeraude, disent les écrivains orientaux, jouit de propriétés extraordinaires. Aussi les rois se disputent-ils ces gemmes, tant ceux de Roum et de l'Occident, rois francs, lombards, espagnols, galliciens, gascons, slaves et russes, que que ceux de l'Orient, de l'Inde et de la Chine. Qui ignore que si une vipère, un dragon, un serpent quelconque regarde une émeraude pure, ses yeux se crèvent à l'instant ? L'homme piqué par un de ces reptiles venimeux est sûr d'échapper à l'effet du poison, s'il avale quelques parcelles de la précieuse pierre (*Ibid.*, pag. 45, 46). La seule difficulté est de trouver une émeraude pure.

5 Teifachi (Dans l'essai sur la *Minéralogie arabe*, de Clément-Mullet, pag. 40).

6 Edrici, 1er clim., 2e sect., pag. 102.

la mer Rouge[1] ; le rubis balais(*balakhch*), de Badakhchan[2]; la turquoise (*firouzèh*), de Nichâpour[3] ; l'onyx, de l'Abyssinie[4]; le cristal de roche (*billoûr*), du Maghreb et de l'Arménie ; le jaspe (*yasb*), des vallées de Khatan dans la Transoxiane[5] ; la malachite, de l'Abyssinie et de la Perse; l'émeri (*sounbâdedj*), de la Nubie, du Soudan, des environs de Dongola[6]; l'améthyste, du Hedjaz[7] ; le lapis-lazuli, de la Tartarie; le grenat, du Khoraçan ; enfin le diamant (*almas*), de certaines vallées mystérieuses de l'Inde[8].

Mais nous ne saurions dire quelle région fournissait cet étrange aimant, inconnu aux minéralogistes modernes, qui, loin d'attirer le fer, le repoussait vivement; comme tant d'autres merveilles, Isidore de Séville l'attribue naturellement à l'Éthiopie: « Est quippe et alius

[1] Clément-Mullet, *Ibid.*, pag. 74.— [2] Edrici, 3e clim., 8e sect., tom. I, pag. 478. — [3] Clém.-Mull., pag. 126. — [4] *Ibid.*, pag. 135. — [5] *Ibid.*, pag. 198.

[6] « Pour trouver l'émeri, dit Maqrizi, on plonge sous les eaux du Nil, et on le distingue des autres pierres en ce qu'il est plus froid au toucher. Si toutefois l'on n'est pas sûr que ce soit ce minéral, il n'y a qu'à souffler dessus, car en ce cas on voit l'émeri se couvrir de gouttelettes d'eau.» (Voy. Quatremère; *Mém. sur l'Égypte*, tom. II, pag. 11.)

[7] Clém.-Mull., pag. 185.

[8] On sait la méthode *extraordinaire* qu'employaient les marchands de diamants pour tirer ces pierres précieuses des vallées inabordables où la nature les avait placées. Ce conte, rapporté par les *Mille et une Nuits* (Voyag. de Sindbad), par l'auteur de l'*Adjâïb al-Hind* (pag. 109, 110), par Marco Polo (Édit. Charton, pag. 398), se trouve également dans le Traité minéralogique de Teifachi (V. Reinaud; *Cabinet du duc de Blacas*, tom. I, pag. 18).

in Æthiopia magnes, qui ferrum non ambit sed respuit [1] ».

Quant à l'aimant commun, on sait l'histoire de cette montagne qui attire à elle les ferrures des vaisseaux et cause ainsi tant de naufrages. Edrici attribue cette fâcheuse propriété à la montagne de Mourouqaïn, à l'entrée du golfe Arabique : « Aucun navire ne passe proche de ce mont, s'il est muni de clous de fer, sans qu'il soit attiré, retenu et dans l'impossibilité de se sauver [2] ». Aussi les navires qui circulent dans ces parages sont-ils cousus et non cloués. C'est dans des navires de ce genre qu'arrivait le poivre des îles de l'Inde [3], le gingembre du pays des Zendjs, « qui a plus de force et de piquant que celui du Yémen [4] », et la plupart des objets de commerce recueillis sur les côtes de l'océan Indien. Les étymologistes, comme on sait, prétendent que la ville de Rhapta et le fleuve Rhaptos, limite des courses maritimes des anciens sur le rivage oriental d'Afrique, tirent leur nom de ces navires cousus (ῥαπτοί) qui y naviguaient de temps immémorial.

[1] Isid. de Séville, liv. XVI, ch. IV : *De lapidibus insignioribus*, pag. 1211.

[2] 1[er] clim., 6[e] sect. Voir aus sKaizouini; *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 120. Les *Merveilles de l'Inde* parlent aussi de plusieurs collines d'aimant qui existent le long des rives d'un grand fleuve chinois. On n'y peut naviguer avec des navires contenant du fer ; les cavaliers qui parcourent ces montagnes ne ferrent pas leurs montures ; leurs étriers, leurs mors, sont en bois (pag. 79).

[3] « Monoxylis lintribus piper convehunt. » (Solin ; *Polyhist.*, ch. LVII).

[4] S. de Sacy ; *Abdallatif*, pag. 25.

Quelques écrivains orientaux, parmi les substances odorantes du pays des Zendjs, nomment le camphre, qu'on exportait, disent-ils, du port de Sofâla [1]. C'est une erreur évidente. Le camphre n'a jamais été un produit africain. Alors comme aujourd'hui, il ne pouvait venir que du Japon et des îles de l'archipel Indien. La confusion provient de ce qu'on a pris Sofâla de l'Inde (voir ci-dessus, pag. 87) pour Sofâla des Zendjs. La première de ces villes recevait tous les produits de l'extrême Orient par des navires indiens ou chinois ; mais la seconde n'a jamais servi d'entrepôt ni de port de transit, parce qu'elle était loin de toutes les routes, aux extrémités du monde fréquenté par les navigateurs.

[1] Sérapion, Ibn Beithar. Voy. un article de M. Dulaurier, *Journ. Asiat.*, 3e série, tom. VIII, pag. 218.

# CHAPITRE IV

## Les animaux extraordinaires du pays des Zendjs.

---

### I.

L'Afrique, et surtout l'Afrique équatoriale, inexplorée, fermée aux voyageurs par sa ceinture de déserts, fut de tout temps la patrie des monstres, produits du croisement désordonné de toutes les créatures.

Les Arabes, comme les anciens, à qui ils ont dû presque toute leur science, croyaient volontiers à des unions fécondes entre bêtes d'espèces très différentes, et même entre l'homme et divers animaux. *L'Adjâïb al-Hind* rapporte plusieurs anecdotes ayant trait aux relations des hommes et des singes. Le singe lui-même et le *nesnâs,* dont nous allons parler, proviennent d'une antique union entre l'homme et la panthère ou l'hyène [1]. « Les pêcheurs qui s'en vont au loin, les malheureux qui courent chercher fortune dans les régions inexplorées, sur des rivages déserts, parmi les îles et les monts où ils ne rencontrent jamais âme vivante, » s'accouplent aux

[1] *Merveilles de l'Inde*, XXI, pag. 34.

femelles de certains poissons, et de là naissent des êtres d'apparence humaine, capables de vivre et dans l'air et dans l'eau [1].

Au milieu du XVIe siècle, le grand médecin Léonard Fioravanti ne conte-t-il pas sérieusement que la noble famille des Marini descend d'un monstre marin qui fit violence à une jeune fille [2]? Et Rondelet ne dit-il pas que les monstres marins à figure humaine trouvés en Norwège ont été « engendrés de la semence des hommes qui se noient en mer, lorsque les navires font naufrage, et que tels hommes sont chaudement engloutis par des poyssons cétacées femelles [3] » ?

Dans les traditions grecques, les variétés de monstres tenant à l'espèce humaine sont innombrables ; on se perd dans l'énumération de ces êtres bizarres [4]; à les créer, l'imagination s'est donné libre carrière. Mais tout le moyen âge y a fermement cru [5].

[1] *Adjâïb al-Hind*, pag. 34.

[2] Voy. Catelan; *La Lycorne*, pag. 38. Cela rappelle l'aventure d'Halia, fille de Sybaris, laquelle, entrant dans un bois consacré à Diane, en Phrygie, essuya les approches d'un dragon monstrueux et devint la mère des Ophiogènes. (Voy. Élien; Περὶ ζῴων, liv. XII, ch. XXXIX.)

[3] *Ibid.*, pag. 50.

[4] Voy. Berger de Xivrey; *Tradit. tératologiques*, Introd., pag. XXX.

[5] «Dans l'étude des sciences, nous oublions trop souvent qu'une foule d'assertions, qui ne sont pour notre siècle éclairé que de révoltantes absurdités, passaient au moyen âge, et même durant la Renaissance, pour d'incontestables vérités. Les Onocentaures, les Dragontopodes, les Satyres, les Tritons et les Sirènes étaient représentés dans les ouvrages des Aldrovande, des Scott, des Kirker, des Scaliger, des Paré, des

C'est aux extrémités les plus lointaines do l'Éthiopie, c'est-à-dire vers les régions du *Bilâd ez-Zendj*, que ces créatures extraordinaires, Astomes, Arrhines, Tétrapodes, Monocoles, Opistodactyles, Sciapodes, Hemicynes, etc., etc., promènent dans les forêts profondes et les vallées désertes leurs prodigieuses difformités. « Il n'est pas étonnant, dit Pline [1], que des formes monstrueuses d'hommes et d'animaux se produisent vers l'extrémité de l'Éthiopie, car le feu, élément mobile, est l'artisan de la configuration des corps et de la ciselure des formes. »

Les Arabes, qui commencent à avoir des notions plus précises sur l'Afrique équatoriale, rejettent généralement tous ces êtres à figure plus ou moins humaine dans les îles les plus méridionales de la mer des Indes. Il en est une espèce, celle des *Himantopodes*, dont Kazouini gratifie une île de la mer des Zendjs. Ce sont « des êtres à face humaine, la plus belle qui se puisse voir ; mais leurs jambes n'ont pas de squelette, leurs cuisses ressemblent à des cuirs. Ils avancent en rampant. Rencontrent-ils un passant, ils le supplient de s'asseoir à leurs côtés, et, dès qu'il s'est assis, un de ces monstres s'élance sur ses épaules, lui entortille les jambes autour du corps et le frappe au visage pour le forcer à marcher,

Licétus, comme autant d'êtres dont il n'était pas permis de suspecter la réalité ; et ils les figurent avec une telle richesse de détails, qu'il semble que l'artiste les ait surpris lui-même au milieu de leurs solitudes.» (Pouchet ; *Sciences naturelles au moyen âge*, pag. 76, 77.)

[1] Liv. VI, ch. XXXV. Trad. Littré, tom. I, pag 270.

ainsi qu'une monture [1]. » C'est un des traits des voyages de Sindbad.

Les Satyres et les Égypans ont leur demeure sur des collines d'une médiocre hauteur, couvertes d'ombrages agréables, qu'on suppose placées dans les parages des Éthiopiens du Sud [2]. C'est dans ce groupe qu'il faut ranger les *Nesnâs* ou *Nisânis* des Arabes [3].

Edrici nomme les Nesnâs parmi les animaux du premier climat qui ne se trouvent point dans les six autres [4] ; mais il n'indique aucun trait de conformation et renvoie aux pages précédentes, où il n'est question que des singes. On peut croire qu'en effet cet écrivain classait les Nesnâs parmi les singes ou ne les en distinguait guère. De ces derniers, d'ailleurs, il conte des traits fort extraordinaires ; il n'oublie pas de mentionner, ainsi qu'on l'a vu, la fameuse île des Singes, auxquels les habitants des régions voisines font la chasse pour les prendre vivants et en faire des serviteurs [5].

Ce ne sont pas là pourtant les véritables Nesnâs, même pour Edrici, qui les sépare des singes à queue, bien que,

[1] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 449.— «Flexis nisibus crurum repunt potius quam incedunt et pergendi usum lapsu magis destinant quam ingressu.» (Solin.; *Polyhist.*, ch. xxxiv, pag. 269.)

[2] Pline, liv. VI, ch. xxxv.

[3] *Nesnâs* est le singulier, *Nisânis*, le pluriel. — [4] 1er clim., xe sect.

[5] L'auteur de l'*Adjâïb al-Hind* en cite un qui, chez le marchand son maître, balayait la maison, ouvrait la porte aux visiteurs, allumait le feu sous la marmite, y soufflait pour activer la combustion, remettait du bois, et de plus chassait les mouches de la table, éventait son maître avec un éventail. Un autre, chez un forgeron de Thafa, menait son soufflet tout le long du jour (pag. 67, 68).

comme ceux-ci, les Nesnâs vivent sur les arbres, où on ne peut les atteindre[1].

Les traditions arabes ne sont pas uniformes à leur sujet: Kazouini, toujours enclin au merveilleux, dit nettement que les Nesnâs ressemblent à un homme partagé en deux : ils ont une demi-tête, un seul bras, une seule jambe, sur laquelle ils bondissent avec une agilité incroyable[2]. Ce sont les Μονόσκελοι des Grecs. Il semble qu'on ait pris à la lettre et développé l'expression de « demi-homme », naturellement appliquée à des singes anthropomorphes. Quelques écrivains en font de vrais hommes, de la nation de Yadjoudj et Madjoudj (Gog et Magog), ou de la lignée d'Aram, fils de Sem ; d'autres, au contraire, n'y voient que des animaux sauvages, un gibier dont on peut manger sans scrupule[3].

Maçoudi doute fort de leur existence. « Nous avons passé sous silence, dit-il, une classe d'êtres dont l'existence ne nous est révélée ni par les témoignages des sens ni par des autorités incontestables qui écartent le doute et détruisent toute incertitude ; nous voulons parler des contes débités par le peuple sur les Nesnâs, sur leur figure, *qui ressemble à la moitié d'une figure humaine*, et leurs dents en forme de défenses, avec lesquelles ils s'entre-dévorent[4]... » « Cependant un grand nombre de

[1] 1er clim., 10e sect., pag. 102. — [2] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 149.

[3] Voy. Bochart; *Hierozoïc.*, liv. VI, ch. XIII, col. 844, 845.

[4] *Prairies, d'or*, ch. LXII, tom. IV, pag. 10. Dans la traduction de M. Barbier de Meynard, nous n'avons modifié que la proposition incidente soulignée.

personnes sont convaincues que l'on a vu des Nesnâs et qu'ils existent très certainement quelque part, en Chine par exemple, ou dans des régions lointaines, aux extrémités du monde. Les uns les placent dans les contrées de l'Orient, les autres dans l'Occident, et il est à remarquer que ce sont les peuples de l'Orient qui les relèguent en Occident, tandis que les habitants de l'Occident leur donnent l'Orient pour séjour[1]. »

Un grand nombre de traditions accordent aux Nesnâs, non-seulement la figure humaine, mais aussi le langage des hommes, avec une bonne part de raison et même un vrai talent poétique. Un homme de la tribu des Béni-Témîm rapporte qu'étant à Chihr, dans le Hadramaout, chez le gouverneur, la conversation vint à tomber sur les Nesnâs. On pria le Témimite d'aller à la chasse et d'en rapporter quelqu'un. « Je partis, dit-il, avec plusieurs de ses soldats, et je rencontrai bientôt un Nesnâs, qui me dit : « Je place ma confiance en Dieu et en toi ». J'ordonnai à mes compagnons de le laisser aller, et ils lui laissèrent la liberté. »

Le lendemain, le gouverneur voulut lui-même prendre part à cette chasse. On ne tarde pas à rencontrer un Nesnâs, face humaine, barbe au menton, des mamelles sur la poitrine, *deux jambes* d'homme : ce n'est plus un Monoscèle. Deux chiens se jettent sur lui ; il leur adresse six vers arabes fort élégamment tournés (Maçoudi rapporte fidèlement le sixain prononcé en cette occasion) ;

[1] Maçoudi, tom. IV, pag. 11, 12.

mais les chiens, insensibles aux charmes de la poésie, mettent en pièces la malheureuse créature.

La chasse continue. On était dans les bois. Un chasseur rencontre un Nesnâs et l'égorge. Aussitôt on entend un des compagnons de la victime qui murmure: « Dieu soit loué! comme son sang est rouge! » Son imprudence le fait découvrir; on le tue. Un troisième Nesnâs caché dans le feuillage d'un arbre s'écrie : « Il mangeait une baie de sumac ». — « Si celui-là avait gardé le silence, on n'aurait pas su le dénicher », disent les chasseurs en s'emparant du bavard malencontreux. — « Moi, je ne parlerai pas », dit un autre du haut de son arbre. Il était à peine pris qu'un autre s'écrie : « Eh! ma langue! prends garde à toi! »; son sort fut pareil à celui de ses compagnons.

Ce petit récit de l'auteur des *Prairies d'or*[1] ne peint-il pas une vraie chasse au singe, abstraction faite des paroles attribuées aux victimes, et qu'on remplacerait par des grimaces, des cris ou des gambades intempestives? Maçoudi ajoute que les habitants de Marah passent pour être mangeurs de Nesnâs.

A une époque bien postérieure, le naturaliste Démiri (mort en 1405) raconte qu'un homme de Sanâ se trouvant dans une ville du Hadramaout, on lui servit dans un plat un morceau de viande qu'il prit pour une main humaine. Comme il témoignait sa répulsion pour un mets de ce genre, on lui apprit que ce n'était pas la main d'un

[1] Maçoudi, tom. IV, pag. 14.

homme, mais celle d'une bête appelée Nesnâs, qui s'exprime élégamment en langue arabe et parfois récite des vers.

Bochart, qui rappelle ce passage de Démiri, ajoute que Maimonide, traitant ce sujet, garde quelque réserve sur le langage des Nesnâs et se borne à dire qu'ils prononcent des mots inintelligibles, non sans quelque analogie avec la parole humaine [1].

Maçoudi rapporte encore une tradition d'après laquelle le calife Motaouakkil, au commencement de son règne, avait demandé à Honéin, fils d'Ishaq, de prendre des mesures pour lui envoyer des Nesnâs. Honéin n'en put faire parvenir que deux à Serramenrâ [2]. C'est beaucoup s'ils répondaient à la première esquisse que nous avons tracée de ces demi-hommes. L'auteur des *Prairies d'or* avait écrit le récit de cette expédition, à ce qu'il assure [3], dans son *Kitâb al-Akhbâr*, dont la perte est pour nous fort regrettable.

En somme, Maçoudi ne croit point aux Nesnâs. « J'ai remarqué, dit-il, que les gens de Chihr, du Marah (pays que la voix populaire désigne ordinairement comme demeure de ces êtres), sont fort surpris des questions qu'on leur adresse sur les Nesnâs et du portrait qu'on leur en fait. Leur opinion est qu'il faut les chercher dans des régions lointaines. Et tous les autres peuples en disent autant. Ceci prouve que les Nesnâs n'existent pas sur

[1] *Hierozoïc.*, liv. VI, ch. XIII, col. 845.
[2] Maçoudi, ch. XVII, tom. II, pag. 56.
[3] *Ibid.*, ch. LXII, tom. IV, pag. 17.

terre et qu'ils ont été enfantés par l'imagination ignorante du peuple[1]. »

Il faut donc, aux yeux mêmes d'un Arabe du x[e] siècle, reléguer les Nesnâs au pays des Chimères, avec tant d'autres monstres de même origine : le *Chiqq*, qui accoste les voyageurs isolés, entre en conversation avec eux et les tue[2] ; les *Sîlah*, habitants des montagnes; les *Iblis*, qui aiment les eaux; les *Ghoûls*, aux pieds d'âne[3], qui hantent les ruines et les déserts ; les *Qotrob*, qui prennent la forme d'un chat ; les *Ouahaoui*, qui ont celle de serpents ailés traversant les airs, etc. Mais tous ces êtres généralement malfaisants sont en dehors de la nature humaine;

[1] *Prairies d'or*, tom. IV, pag. 15.

[2] *Ibid.*, ch. L, tom. III, pag. 324 à 326. *Chiqq*, en arabe, signifie « moitié »; comme le *Nesnâs* de Kazouini, le Chiqq passait pour avoir la moitié du corps de forme humaine.

[3] Les Ghoûl peuvent changer de forme, mais les pieds d'âne sont un de leurs caractères essentiels. Pour écarter ce monstre, lorsqu'il a le malheur de le rencontrer dans les profondes solitudes, l'Arabe lui adresse ce vers : « O Pieds-d'âne, brais à ton aise ! Nous ne quitterons ni la plaine, ni la route que nous suivons». (Maçoudi, ch. XLIX, tom. III, pag. 314.) Il est remarquable que le *Drac*, un des êtres surnaturels qui hantent encore l'imagination populaire en quelques régions méridionales de la France, est aussi un monstre changeant qui affectionne la forme de l'âne. Il se présente avec des allures aimables et douces aux enfants, qui grimpent sur son dos à la file les uns des autres. L'animal allonge sa croupe jusqu'à ce qu'il ait une charge suffisante. Alors il se dirige vers la rivière et disparaît sous les flots avec ses jeunes et imprudents cavaliers (dont le nombre s'élève généralement à vingt-quatre), à moins que ceux-ci n'aient à temps l'heureuse idée de faire un signe de croix, ce qui suffit toujours pour mettre le monstre en fuite. L'Empuse des Grecs était aussi un monstre changeant avec *une* jambe d'âne. (Voy. Aristophane ; *Les Grenouilles*, trad. Poyard, pag. 402.)

ce sont des génies, des descendants de ce Djân que Dieu créa avec le feu du Semoum, et dont l'épouse fit trente et un œufs, d'où sont sorties les trente et une espèces de démons[1]. Les Nesnâs, au contraire, sont des créatures du même ordre que l'homme et les animaux.

Fresnel, dans une lettre à M. Caussin de Perceval[2], dit qu'en Arabie Nesnâs signifie actuellement «guenon», et qu'il s'est dit autrefois de maints peuples réputés barbares, et, par exemple, des soldats romains ramenés par Dhou'l-Adar d'une de ses campagnes lointaines. La forme même du mot *nesnâs*, comparée à celle de *nâs*, qui désigne l'espèce humaine, semble marquer une sorte de péjoratif de ce dernier. « Les hommes sont partis, dit un poète ; ils ont disparu et nous ne sommes plus que des rejetons des ignobles Nesnâs. [3]»

A l'occasion des conquêtes du roi Abraha, au VI^e^ siècle, les historiens arabes citent trois races africaines : les Noirs (*Soudân*), les *Berber* et les Nesnâs, [4] Il semble probable que ces Nesnâs étaient en effet quelque peuplade noire ou bronzée de la côte orientale d'Afrique, où tant de types se mêlent, peut-être même quelqu'une de celles qu'embrasse le nom de Zendj. Quant aux singularités de leur conformation, elles ne sont pas universellement admises ; et d'ailleurs ne savons-nous pas avec quelle facilité se construisent les légendes, par l'interprétation mer-

[1] *Prairies d'or*, ch. XLIX, tom. III, 320.
[2] *Journ. Asiat.*, octob. 1850, 5e série, tom. XVI, pag. 270.
[3] *Prairies d'or*, ch. LXII, tom. IV, pag. 11.
[4] Lettre de Fresnel, *ibid. u. s.*

veilleuse des particularités les plus simples. De nos jours, n'a-t-on pas cru un instant avoir découvert des hommes à queue dans les régions éthiopiennes? De plus près, on reconnaissait que la prétendue queue n'était qu'un ornement, un appendice de cuir, partie intégrante du costume très élémentaire de la peuplade. C'est ainsi qu'au XVIe siècle, les habitants de Mindanao, l'une des Philippines, voyant les Espagnols munis d'une longue épée, cassant leur biscuit sec pour le manger et fumant leurs pipes, virent en eux des monstres effrayants, sortis du sein des mers, munis aussi d'une queue, mangeant des pierres et vomissant de la fumée [1]. Combien de croyances humaines, en tous les temps, n'ont eu d'autre origine que cette fausse interprétation de faits mal observés!

Les populations de la côte du Zanguebar n'ont rien perdu de leurs croyances aux bons et aux mauvais génies, les *djînn rahmâni* et les *djinn chéitâni* de leurs maîtres musulmans. Ces djinns « habitent les broussailles, la mer, les ruines, et en général les lieux isolés, et ceux où se produisent des effets dont l'apparence prête au merveilleux [2]».

## II.

A l'époque des chaleurs, quand l'ardent soleil a tari les sources et desséché les rivières, un grand nombre

[1] Ameilhon; *Hist. du commerce et de la navigation des Égyptiens sous le règne de Ptolémée*, 1766, pag. 62 (cité par Berger de Xivrey; *Trad. tératol.*, Introd., pag. XVIII). — [2] Guillain, tom. II, pag. 97.

de bêtes féroces et d'animaux sauvages, dit El-Djâhiz[1], se rassemblent au bord des vastes amas d'eau situés aux extrémités de l'Habacha. De leurs accouplements, les uns sont stériles, les autres donnent naissance à des produits très divers de forme et de nature. L'hyène, entre autres, joue un rôle considérable dans ces procréations étranges. C'est ainsi que la girafe provient d'une chamelle d'Éthiopie, d'une vache sauvage et d'une hyène mâle[2]; car l'hyène avec la chamelle produisent un petit qui tient de tous deux, « et si ce dernier se trouve être un mâle et qu'il s'accouple à son tour avec la vache sauvage, c'est de ce second accouplement que naît la girafe[3] ».

Suivant d'autres, elle provient plus simplement du chameau et de la panthère[4], ou du chameau et de la vache, comme l'expriment les Persans, qui la nomment

[1] Dans Maçoudi, ch. XXXIII, tom. III, pag. 4. On croirait que le naturaliste arabe s'est inspiré de ce passage de Pline : « C'est l'Afrique qui est le principal théâtre de ces fureurs (amoureuses), la pénurie des eaux assemblant les animaux sur les bords d'un petit nombre de rivières. Aussi y voit-on se produire diverses formes d'animaux, les femelles s'accouplant de gré ou de force avec les mâles de toute espèce ; de là vient cette façon de parler proverbiale en Grèce : L'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau ». (Liv. VIII, ch. XVII, trad. Littré, I, pag. 325.)

[2] Kazouini; *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 373, et aussi *Athâr al-Bilâd*, pag. 12, 13.

[3] Trad. Chézy, dans Sacy; *Chr. Ar.*, III, 409.

[4] Maçoudi, *ibid. u. s.*, pag. 3. — Cet écrivain émet encore une opinion plus saine, à savoir : que la girafe forme une espèce particulière et distincte, comme le cheval, l'âne et le bœuf, et non le produit d'un croisement.

*Ouchtour-gaw* « chameau-vache », et aussi *Ouchtour-gaw-peleng* « chameau-vache-panthère ». A ces hypothèses bizarres de croisements impossibles, il ne faut chercher d'autre cause que la conformation physique de la girafe et les taches de sa robe. L'animal était depuis longtemps fort bien connu. Pline et Solin rappellent qu'il figura pour la première fois aux jeux du cirque, du temps de César [1]. Cosmas en fait un croquis assez exact et dit qu'il en a vu d'apprivoisées. Chez nous, au moyen âge, la girafe a été vue, pour la première fois, dans la première moitié du XIIIe siècle, parmi une collection d'animaux rares que l'empereur Frédéric II avait fait venir d'Afrique [2].

C'est un des animaux qu'Edrici attribue exclusivement au premier climat. Elle abondait alors en Nubie. Marco Polo assure que les habitants du Zanguebar « ont moult de girofles qui moult sont belles à veoir[3] ».

Croisée avec le loup (ou plutôt le chacal), l'hyène femelle produit l'*Isbar* [4] ou *Ousbar* [5]; l'hyène mâle et la louve donnent naissance au *Simá*.

[1] Pline, liv. VIII, ch. XXVII; Solin, ch. XXXIII, pag. 261.

[2] Pouchet; *Hist. des Sc. natur. au moyen âge*, pag. 67. D'après une anecdote bien connue, Averroès dit avoir vu une girafe chez le roi Al-Mansour, souverain musulman de l'Espagne, dans la deuxième moitié du XIIme siècle, et les termes de cette mention furent, dit-on, la cause de la disgrâce du vieux philosophe. (Voy. Ern. Renan; *Averroès*, pag. 17.)

[3] Édit. Pauthier, ch. 186, pag. 685.

[4] Voy. *Chrest. Ar.*, tom. III, pag. 492.

[5] C'est la vocalisation indiquée dans le texte de Kazouini, édit. Wüstenfeld, pag. 450.

C'est encore l'hyène, croisée avec la lionne d'Éthiopie, qui produit cette *Crocote* ou *Crocute*[1] célèbre dans les Bestiaires pour son talent à imiter la voix de l'homme[2].

Une des plus étranges générations est celle dont parle Léon l'Africain. « Plusieurs historiens d'Afrique disent que le mâle de l'aigle couvre quelquefois la louve ; et après, étant pleine, s'enfle si fort qu'elle crève, et en sort un dragon qui a le bec et les ailes d'oiseau, les pattes du loup et la queue du serpent, ayant la peau tachée et marquetée de couleurs diversifiées ; ne pouvant hausser les paupières des yeux, il repaire dans les cavernes. Mais je ne vous veux pas acertainer que moi ni autre en ait jamais eu la vue ; néanmoins, le bruit est semé par toute l'Afrique que ce monstre y a autrefois été vu[3]. »

Combien d'autres animaux extraordinaires errent dans ces régions fabuleuses de l'Éthiopie méridionale ! le *Séraïs*, auquel Démiri accorde un nez muni de douze trous, par lesquels il souffle, imitant une flûte, ce qui attire les bêtes, qu'il dévore[4]; le Châd-Hézâdj, musicien plus parfait encore, car, au rapport de Kazouini[5], il possède une corne divisée en 72 branches creuses d'où s'échappent, quand il respire, des voix harmonieuses qui

[1] Pline, liv. VIII, ch. XLV.

[2] « Et sachez qu'en Ethiope gist ceste beste (hyène) avec la femelle dou lion, et engendre une beste qui a nom Crocote, qui autressi ensuit la voix des hommes. » Brunetto Latini ; *Trésor*, liv. I, part. V, chap. CXCI, pag. 246.

[3] *L'Afrique*, tom. II, pag. 313, 314.

[4] Bochart ; *Hierozoïcon*, liv. VI, ch. XIII, colon. 847. — [5] *Ibid.*

font accourir les animaux ; les rois achètent cette corne, l'exposent au souffle du vent, et il en sort des sons agréables qui charment les auditeurs.

N'oublions pas l'étrange *Tarande*, que Pline relègue au Nord, chez les Scythes, mais que Solin et nos écrivains du moyen âge attribuent à l'Afrique équatoriale [1]. Ce quadrupède, velu comme un ours, change à volonté

[1] Nous citons volontiers Solin, parce que son *Polyhistor*, durant tout notre moyen âge, jouissait d'une popularité relative, que ne pouvait avoir l'œuvre trop complexe et trop difficile de Pline, abordable seulement pour un petit nombre de lettrés. Lorsque l'auteur du *Dittamondo*, Fazio degl'Uberti, veut décrire poétiquement la terre, à l'imitation de Dante décrivant l'enfer, il prend pour guide Solin, comme Dante avait pris Virgile. Plus d'un siècle auparavant, le *Polyhistor* avait été « translaté de latin en vulgaire » par Simon de Boulogne, pour être offert à Baudouin II, comte de Guines (1169-1205) (Voy. *Histoire littéraire de la France*, tom. XV, pag. 501). Au XIII[e] siècle, Giraud le Cambrien, écrivain fort lettré pour son temps, et qui cite souvent les classiques, Virgile, Horace, Ovide, Juvénal, etc., invoque volontiers l'autorité d'Isidore de Séville (*Hysidorus*) et de Solin (Voy. *Giraldi Cambrensis opera*, edited by James F. Dimock, 1867, tom. V, pag. 24 et *passim*). Le *Polyhistor* était si répandu, qu'on en comptait jusqu'à quatre exemplaires dans la Bibliothèque de Charles V (Voy. A. Joly, *Le Roman de Troie*, tom. II, pag. 223). Ce fut un des premiers livres qui eurent les honneurs de l'impression ; la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier en possède deux éditions, sans lieu ni date, fort incorrectes d'ailleurs, mais assurément fort anciennes. La *Chronica ab initio Mundi*, d'Hartman Schedel, imprimée en 1493, cite constamment Solin et en copie des passages entiers. Enfin, jusqu'au XVII[e] siècle, Solin continue à jouir auprès des médecins, des géographes et des naturalistes, d'une autorité qu'il ne mérite guère. C'est surtout par son intermédiaire que s'est répandue en Occident la foule des notions vraies ou fausses compilées par Pline.

la couleur de son poil: dans son état naturel, il a le pelage d'un âne; mais lorsqu'il a peur et se cache, il reproduit, comme le caméléon, la couleur des arbres, des arbustes, des fleurs, du terrain où il se trouve [1]. Solin change *Tarande* en *Parandre* et remplace la Scythie par l'Éthiopie [2].

Parlerons-nous du *Minchâr*, monstre marin qui parcourt les eaux tempêtueuses de la mer des Zendjs, éventrant les navires avec la longue file de dents en scie qui arment son épine dorsale de la tête à la queue? Ces dents sont d'os noir comme l'ébène, dit Kazouini, chacune longue, à vue d'œil, de deux aunes. Il porte à la tête deux os longs de dix aunes avec lesquels il frappe l'eau de la mer, à droite et à gauche, avec un bruit effrayant; l'eau jaillit de son nez et de sa bouche, s'élève en l'air et retombe en pluie à des distances considérables. Il brise les navires en venant par dessous ou par dessus [3]. Kazouini combine ici les caractères de deux

[1] Pline, liv. VIII, ch. LII.

[2] *Polyhistor*, ch. XXXIII, pag. 263. « Parande, dit Brunetto Latini (*Trésor*, liv. I, part. V, ch. CXVII), est une beste en Ethiope, grans comme buef, et a chief et cornes comme cerf et color d'ours : mais li Ethiopien dient que Parande mue sa droite couleur par paor, selonc la teinte de la chose qui li est plus prochienne. » Le Vaillant, dans son premier voyage en Afrique sur les frontières de la Cafrerie, parle d'une antilope, le Springbock, gazelle sauteuse, ou *gazelle pavaneuse*, qui fait paraître à volonté son train de derrière entièrement blanc ou entièrement roux, phénomène que le voyageur explique aisément. C'est peut-être là l'origine des fables touchant le Tarande.

[3] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 122.

bêtes bien différentes, la Scie et la Baleine. C'est la terrible *Serra* des auteurs bas-latins. Isidore de Séville lui donne une crête en forme de scie, *crista serrata*, et cette crête est sans doute une des causes qui, dans les Bestiaires, conduisent à transformer le poisson en oiseau redoutable, effroi des navigateurs[1]. Il se confond alors, en beaucoup de points, avec le Rokh, dont il sera question plus loin.

L'imagination populaire se plaît au mélange de toutes ces notions de monstres aquatiques ou aériens. La *Ghaïda* des mers de la Chine est une de ces bêtes gigantesques, également terribles dans les deux éléments. Edrici nous la peint avec deux ailes qui lui permettent, malgré son poids, de s'élever hors des flots, au-dessus des navires. « Elle est longue de cent coudées environ. Lorsque les marins l'aperçoivent, ils font du bruit au moyen de pièces de bois frappées les unes contre les autres : l'animal se retire et leur laisse le chemin libre. D'ailleurs, grâce à Dieu, le sort de ce grand poisson est attaché à celui d'un autre, fort petit, nommé *Mabida* : lorsque le monstre l'aperçoit, il s'éloigne et s'enfuit dans les abîmes de la

[1] Voir, par exemple, le Bestiaire de Gervaise (*Romania*, 1872, I, pag. 440). Dans le *Bestiaire Divin* (XIIIe siècle), la *Serre* est un monstre marin ailé « durement corporu », qui se contente de voler en avant des navires, lutte de vitesse, se lasse et finit par retomber dans les flots. (Public. de M. Hippeau dans les *Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, tom. XIX, 1852, pag. 428.) Le nom arabe *minchâr* est l'équivalent du latin *serra*, « scie ».

mer jusqu'à une profondeur telle qu'il soit à l'abri de la poursuite du petit poisson [1]. »

La tradition du gigantesque poisson volant est bien antérieure à Edrici et remonte à une haute antiquité. On la trouve déjà chez le philosophe chinois Tchouang-tseu, qui écrivait au IVe siècle avant notre ère : « Il y a, dit cet écrivain, un cétacé qui est si grand que l'on ne sait pas combien il a de milliers de *li* (le *li* vaut 600 mètres) ; il change de forme et devient oiseau ; son nom alors est *Pheng* [2] ».

La mer des Zendjs renferme encore bien d'autres bêtes aux formes les plus variées et les plus extraordinaires. « N'était la tendance de l'esprit humain à nier ce qu'il ignore, à rejeter ce qui sort du cercle de ses connaissances, nous pourrions parler, dit Maçoudi, d'un grand nombre de merveilles qu'offre cette mer, des serpents et autres animaux qu'elle nourrit [3]. »

Les serpents et les reptiles de toute sorte sont une des plaies, sinon de la mer et des rivages, du moins des profondeurs sablonneuses et brûlées du continent. Les

[1] Edrici, 1er clim., 10e sect., pag. 97. Les Maronites, au lieu de *ghaïda*, lisent *ghonda*.

[2] Pauthier ; *Marco Polo*, pag. 681, note.

[3] *Prairies d'or*, ch. x, tom. I, pag. 236. Parmi les poissons qui fréquentent plus particulièrement la côte des Zendjs, Kazouini cite le Bérestoudj, qui émigre deux fois par an de cette côte au Tigre, remonte le fleuve et va frétiller dans les eaux de Basra, comme s'il se réjouissait de vivre dans l'eau douce après avoir séjourné dans l'eau salée de l'Océan. Ceux qui échappent à l'adresse des pêcheurs regagnent le pays

Arabes refont à leur façon le tableau que Lucien a tracé de la Lybie méridionale :

« Un sable profond, une terre brûlée, presque entièrement déserte et stérile, une plaine immense où l'on ne trouve ni herbe, ni gazon, ni arbre, ni eau, si ce n'est par hasard quelques restes de pluie amassés dans le creux des rochers ; et cette eau est si épaisse, si infecte, que l'homme le plus altéré n'en saurait boire. Voilà pourquoi cette région est inhabitée... Des reptiles de toute espèce, énormes, innombrables, monstrueux, distillant un poison mortel, sont répandus dans cette contrée. Les uns demeurent dans le sable où ils se sont creusé leur repaire, d'autres rampent à la surface : ce sont des crapauds, des aspics, des vipères, des cérastes, des buprestes, des acontias, des amphisbènes, des dragons, des scorpions..., et le plus terrible de tous, la Dipsade [1] ! »

On peut voir dans Solin [2] la description légendaire de ces monstres, bien propres à anéantir toutes velléités de voyage en ces malheureuses contrées. Le serpent surtout

des Zendjs, et les marins assurent qu'on ne voit jamais le Bérestoudj simultanément dans la mer des Zendjs et dans le Tigre (*Adjâïb al-Makhl.*, pag. 117). Un autre poisson que Kazouini néglige de nommer, et qui remonte la mer de Qolzoum, présente cette particularité extraordinaire, qu'après sa mort, en se desséchant, il devient pareil à du coton blanc ; on en tire du fil dont on tisse des étoffes précieuses qui portent le nom de *Sémekin* (de *semek*, poisson). (*Ibid.*, pag. 120.)

[1] *Sur les Dipsades*, trad. Talbot, pag. 330, 331.

[2] Ch. XXXI. « Enimvero operæ precium est nihil omittere in quo naturæ spectanda sit providentia. »

excite l'horreur et l'effroi ; et toute cette région, alors inexplorée, de l'Éthiopie méridionale passe pour en être prodigieusement infestée. Non loin du *Djébel el-Qomr*, que nous nommons « Montagne de la Lune », on trouve une région appelée « la terre des Serpents ». On y voit de ces reptiles qui tuent par leur seul aspect [1] ; quelques-uns sont de telle taille qu'on a pu les prendre pour des troncs d'arbres propres à faire des mâts [2]. Ceux-là s'attaquent non-seulement à l'homme, au buffle, au croco-

[1] Edrici ; *Descript. de l'Afrique*, édit. Dozy et de Goeje, pag. 19. On trouvait des serpents de même nature à Marékin : « Si un de ces reptiles, dit l'*Adjâïb al-Hind*, aperçoit un homme avant que l'homme le découvre, le serpent meurt ; si l'homme voit le serpent avant d'en être aperçu, c'est l'homme qui meurt ; et s'ils s'aperçoivent simultanément, ils meurent tous deux. C'est le plus mauvais de tous les serpents. » (*Merv. de l'Inde*, XXIX, pag. 43.)—Voici, d'après Bruce (*Voy. en Nubie*, tom. III, pag. 155), un passage du véridique P. Lobo (ch. XII de son livre sur l'Abyssinie) : « En traversant un désert de deux journées de marche, je courus risque de perdre la vie ; car pendant que j'étais assis à terre, je sentis tout à coup une douleur qui me força de me lever, et j'aperçus à environ quarante pas de moi un de ces serpents qui dardent des poisons à une certaine distance. Quoique je me fusse levé avant qu'il eût le temps de m'approcher, je sentis les effets de sa venimeuse haleine, et si j'étois resté un peu plus longtemps assis, certes je serois mort. J'eus recours au bézoar, antidote souverain, que je portois toujours avec moi. Ces serpents ne sont pas fort grands. Leur corps est gros et raccourci, et ils ont le ventre tacheté de brun, de noir et de jaune. Ils ont la bouche fort large, et ils l'ouvrent pour aspirer une grande quantité d'air qu'ils gardent quelque temps et qu'ils rejettent ensuite avec une telle force qu'ils donnent la mort à quarante pas de distance. Je fus sauvé parce que j'eus le bonheur d'être un tant soit peu plus loin. » Ces histoires modernes sont bonnes à lire pour faire comprendre la crédulité des temps antérieurs.

[2] *Adjâïb al-Hind*, pag. 37.

dile [1], mais même à l'éléphant, qu'ils étouffent et qu'ils dévorent [2].

Apollon Pythien eût trouvé dans ces régions une longue et incomparable besogne. Le grand Iskender aux deux cornes, que la légende arabe promène de l'extrême Orient à l'extrême Occident, ne semble point avoir passé au pays des Zendjs. Mais sur les côtes baignées par la mer Ténébreuse (l'océan Atlantique), il a rencontré un monstre assurément issu de l'antique Python. Ce dragon gigantesque occupait en souverain une contrée qu'Edrici nomme l'Ile des Suppliants (Al-Mochtakîn [3]). Il dévorait bêtes et gens. Les habitants, pour s'en défendre, n'avaient d'autre ressource que de lui sacrifier chaque jour deux taureaux qu'on amenait devant sa tanière. Il sortait pour les dévorer, « semblable à un nuage noir, les yeux étincelants comme des éclairs, la gueule vomissant des flammes », et disparaissait ensuite jusqu'au lendemain. Alexandre consentit à débarrasser le pays de ce fléau. Ce ne fut point à coups de flèches, comme un héros des temps primitifs. L'art de chasser les monstres s'est compliqué avec les progrès des temps. On remplit deux peaux de taureau d'un mélange de résine, de soufre, de chaux et d'arsenic, le tout empâté avec des crochets de fer. Pour que le dragon absorbe plus sûrement cette ration peu savoureuse, Alexandre prend soin de l'affamer en ne lui servant la veille que deux jeunes veaux, au lieu

[1] *Adjâïb al-Hind*, pag. 147.
[2] *Ibid.*, pag. 41, 42.
[3] 3e clim., 1re sect. pag. 198, 199.

de deux taureaux qu'il avait coutume d'engloutir. L'animal, en effet, se jette avidement sur l'appât et avale le tout en deux bouchées. Il veut alors s'en débarrasser; et comme il ouvre la gueule, on profite de ce moment pour lancer dans sa gorge des blocs de fer rougis au feu. La mixture s'enflamme jusqu'au fond des entrailles, et le dragon périt [1].

L'ancienne recette était plus simple. L'homme ou le dieu triomphait par sa force et sa valeur personnelle. Ici l'homme est vainqueur par les progrès de la science.

Nous ne parlerons pas du Dragon volant, qui n'est point cité par les écrivains arabes comme appartenant au pays des Zendjs, bien que nos auteurs du moyen âge en gratifient volontiers leur Éthiopie: « Dragons est li plus grans serpens de touz, dit Brunetto Latini, et une des plus granz bestes dou monde, qui habite en Inde et en Ethiope, où il a tozjors grant esté. Et quand il ist de son spélonque, il court parmi l'air si roidement et par si grant aïr (emportement) que li airs reluist après lui autressi comme feu ardant [2]. »

Mais il est plusieurs espèces de reptiles que nous

[1] La même histoire, et presque dans les mêmes termes, est rapportée par Kazouini, qui marque pour théâtre de l'aventure une île de la mer des Indes qu'il nomme « île du *Tannîn* » ou du Dragon. (*Adj. al-Makhl.*, pag. 118.)

[2] *Trésor*, liv. I, part. V, ch. CXLII, pag. 193. Voy. aussi le *Bestiaire Divin* de Guillaume de Normandie, pag. 451. On peut voir à ce sujet un passage de l'*Adjâïb al-Hind*, pag. 35, et les fragments de Maçoudi cités dans les Notes de ma traduction, pag. 179.

devons citer. Voici d'abord, en plein Bilâd ez-Zendj, un animal « de la taille du lézard, à peu près de sa couleur et de sa forme », remarquable par une qualité rare : le mâle ainsi que la femelle ont des organes sexuels doubles, mais ne sont point hermaphrodites. Ce sont des bêtes dangereuses, dont la morsure est inguérissable ; la plaie qu'ils font reste toujours ouverte et ne se cicatrise plus. Ce reptile fréquente surtout les plantations de cannes à sucre et de doura[1] ».

Voici maintenant un ophidien, malfaisant peut-être pendant sa vie, mais du moins fort utile après sa mort. C'est un serpent qui se montre une seule fois par an dans une île volcanique de la mer des Zendjs. Les rois le prennent par ruse, le font cuire et en recueillent la graisse. Celui qui s'en frotte voit s'augmenter sa vigueur, sa dignité, sa gaîté. De la peau on fait des tapis excellents pour coucher les personnes malades de la poitrine. On trouve quelquefois de ces peaux dans l'Inde, où elles se vendent à des prix fabuleux pour être mises dans les trésors des rois[2].

Enfin, citons encore parmi les bêtes rampantes une espèce recherchée par les hardis chasseurs qui espèrent trouver dans son crâne une gemme de haut prix. Cette gemme est la *draconce, dracontias* ou *dracontites* des anciens. Ce n'est point une mince affaire que de s'en rendre maître, car il ne suffit pas de tuer à distance le

[1] *Merv. de l'Inde*, pag. 147.

[2] Kazouini; *Adj. al-Makhl.*, pag. 121. — Dimichqi donne à l'île le nom de Djânâ. (Texte arabe, pag. 163.)

serpent qui la porte en sa cervelle et de l'extraire après la mort de l'animal ; la pierre ainsi obtenue n'aurait plus rien d'une gemme. Il faut qu'elle soit arrachée de la tête du monstre encore vivant : « Dracontites ex cerebro Draconis eruitur », dit Isidore de Séville, « quæ nisi viventi abscissa fuerit, non ingemmescit[1] ». « Exciditur e cerebris Draconum », dit de même Solin, « sed lapis non est nisi detrahatur viventibus ; nam si obeat prius serpens, cum anima simul evanescit durities soluta[2] ». C'est pourquoi des gens d'une hardiesse extrême recherchent les repaires des dragons et y répandent des herbes préparées, douées de qualités soporifiques ; les dragons s'endorment, et durant leur sommeil on leur ouvre la tête pour en tirer la précieuse gemme.

## III.

On a vu qu'au dire de quelques écrivains arabes, l'ambre est souvent avalé par un poisson. Ce poisson, suivant la description qu'en fait Maçoudi, est un souffleur, Baleine ou Cachalot ; le nom même, diversement écrit *Ouâl*, *Bâl*, *Fâl*, offre une remarquable analogie avec le latin *balæna* et le grec φάλαινα[3]. Ce monstre marin, abondant dans

[1] Liv. XVI, ch. XIII, *De cristallinis*.

[2] *Polyhistor*, ch. XXXIII, pag. 260.

[3] *Wal* est aussi le nom de la Baleine dans le nord de l'Europe ; et l'on sait qu'au moyen âge les pêcheurs de baleines y formaient une confrérie appelée *Societas walmannorum*. On connaît l'agréable étymologie

la mer des Zendjs, figure fréquemment dans les relations de voyages des Arabes. Soléiman, au IXe siècle, raconte que les navigateurs redoutent beaucoup son approche ; et quand ils traversent les eaux où sa rencontre est à craindre, ils font grand bruit sur le navire « avec des cloches semblables à celles des chrétiens », afin de tenir le cétacé à l'écart[1].

Le Ouâl, dit aussi l'*Adjâïb al-Hind*, se plaît à défoncer les navires. « Les navigateurs cherchent à l'effrayer par des cris, par le bruit des tambours et de pièces de bois choquées les unes contre les autres[2]. » La relation du voyage de Néarque par Arrien[3] rapporte déjà un fait analogue, et ce récit n'était probablement pas ignoré des Arabes.

Les pêcheurs arabes savaient depuis longtemps les profits qu'on pouvait tirer du corps du Ouâl. S'ils n'osaient guère le poursuivre et le harponner en pleine mer, du moins, lorsqu'un de ces monstres venait périr et s'échouer sur les côtes, on n'avait garde de laisser perdre l'énorme quantité d'huile amassée dans ses flancs. « Les pêcheurs, dit Abou Zéid, quand ils prennent un de ces poissons, l'exposent au soleil et le coupent par morceaux ; à côté est une fosse où s'amasse la graisse. Quand la

donnée par Isidore de Séville : « Balænæ sunt immensæ magnitudinis bestiæ, ab emittendo et fundendo aquas vocatæ ; cæteris enim bestiis maris altius jaciunt undas. Βάλλειν enim græce emittere dicitur. » Liv. XII, ch. VI. *De piscibus*.

1 Pag. 97. — 2 *Merv. de l'Inde*, IX, pag. 12.

3 *Indic.*, XXX.

chaleur du soleil a fait fondre la graisse, on puise dans la fosse ; on met la graisse dans des vases, et on la vend aux maîtres des navires. Mêlée à d'autres matières, on s'en sert pour frotter les navires, couvrir les sutures et boucher les trous. Elle se vend à un bon prix[1].»

L'*Adjâïb al-Hind* rapporte deux faits de ce genre arrivés à dix ans d'intervalle (300 et 310 de l'Hégire) ; un des cétacés fournit plus de cinq cents « jarres » d'huile[2].

Les pêcheurs ne s'attaquaient pas à des animaux vivants capables de remplir de leur graisse un tel nombre de récipients. La rencontre d'un cétacé « long de cent coudées et large de vingt-quatre », loin de les réjouir, leur causait un mortel effroi ; ils fuyaient devant lui ou s'efforçaient de le détourner de leur route. Mais lorsque l'animal était de petite taille, ils le tuaient à coups de flèches, pour le dépecer, le faire cuire dans des chaudrons où « la chair se transforme en graisse liquide, fort appréciée dans le Yémen, l'Aden, l'Omân, le Fars, la mer des Indes et de la Chine, pour le calfatage des navires[3] ».

Cette exploitation de l'huile des baleines par les Arabes remonte d'ailleurs à des époques bien antérieures à l'islamisme, témoin ce passage de Pline : « Juba, dans les livres sur l'Arabie qu'il a adressés à Caius César, fils d'Auguste, dit... qu'un cétacé de six cents pieds de long et de trois cent soixante de large entra dans un fleuve

[1] *Les deux Mahom.*, pag. 153.
[2] *Merv. de l'Inde*, X, pag. 13.
[3] Edrici, 1er clim., 10e sect., pag. 96.

d'Arabie; qu'on fit commerce de la graisse de cette espèce d'animal[1], etc. »

Les dimensions attribuées ici au gigantesque poisson sont faites pour surprendre nos pêcheurs contemporains. Mais on a fait depuis longtemps l'observation que la poursuite ardente des baleiniers ne permet plus à ces animaux d'acquérir, en vieillissant, toute leur taille. L'auteur de l'*Adjâïb*, cité plus haut, croit suffisamment étonner ses lecteurs en donnant à un de ces monstres marins deux cents aunes de long sur cinquante de hauteur, et en ajoutant qu'un cavalier entrait à cheval par la mâchoire et sortait du côté opposé. Ibn Batouta a vu à Hormouz, près de la porte de la grande mosquée, « une tête de poisson haute comme une colline, et dont les yeux étaient aussi amples que des portes ; des hommes entraient par un des yeux et sortaient par l'autre[2] ». Kazouini porte la longueur du *Bâl* de la mer des Zendjs jusqu'à quatre ou cinq cents aunes[3].

Mais tout cela est bien peu en comparaison des monstres marins dont parlent les Talmudistes, car, au dire de Bochart : « Hebræi semper mendaces, in hoc argumento potissimum mentiuntur liberalissime. In illis modestissimis Cetis quingentorum stadiorum longitudinem assignant, hoc est milliarium plus sexaginta[4] »

[1] Liv. XXXII, ch. IV, trad. Littré, II, pag. 372.
[2] Tom. II, pag. 232.
[3] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 123.
[4] *Hierozoïc.*, liv. I, ch. III, col. 50.

La taille prodigieuse de la baleine, accrue encore dans la bouche des conteurs, a fait naître une histoire qui remonte peut-être à une époque fort reculée, mais que tout le moyen âge s'est plu à redire. Cette histoire est celle d'un équipage prenant un poisson gigantesque endormi à fleur d'eau pour une île.

Une des plus anciennes versions arabes de ce récit bizarre est celle qu'on lit dans les *Merveilles de l'Inde*, dont la rédaction paraît être du xe siècle de notre ère. Un navire parti de l'Inde a éprouvé quelque avarie. Il rencontre un petit îlot entièrement dépourvu d'eau et de bois. La nécessité le contraint de s'y arrêter. On débarque le chargement du navire et on répare l'avarie. Puis les ballots sont reportés à bord. Mais comme on se trouvait par hasard à l'époque de la fête du *Neurouz* (équinoxe de printemps), qu'il convenait de célébrer par un feu de joie, on porte sur l'îlot tout le combustible disponible, menu bois, chiffons, feuilles de palmier. On allume. Soudain l'îlot s'agite, tremble sous les pieds des imprudents. Effarés, ils se jettent à l'eau, se précipitent vers les embarcations et à grand'peine échappent à la noyade au milieu du remous produit par l'îlot, qui s'enfonce dans les flots. Or, cet îlot n'était qu'une tortue gigantesque endormie à la surface de l'eau, et que le feu avait tirée de sa torpeur [1].

Les *Mille et une Nuits* reprennent ce conte et l'embellissent de détails où l'on sent un narrateur qui ne croit

[1] XIX, pag. 31, 32.

guère à son récit. Ici, l'îlot sans eau ni bois devient « une île charmante dont le sol semblait couvert d'un épais tapis de verdure odoriférante [1] ». On y descend par plaisir, on se promène dans cette agréable prairie ; on boit, on mange, on s'y repose. L'auteur habilement accumule les détails qui rendront d'autant plus surprenante la catastrophe finale.

Kazouini, qui ne perd pas une occasion de mêler les histoires extravagantes aux notions les plus sérieuses de la science, ne manque pas, en parlant des tortues, de relater un fait tout pareil. La longueur du temps a accumulé sur le dos d'un de ces chéloniens assez de poussière pour en faire un sol fertile où pousse une végétation vigoureuse [2].

Nos écrivains du moyen âge connaissent tous cette histoire. Mais ce n'est plus pour eux un fait isolé, un accident de voyage arrivé une fois par hasard. C'est une de ces aventures auxquelles sont exposés les marins, comme aux tempêtes et aux naufrages ; et, dans les Bestiaires, la Baleine n'a pour ainsi dire d'autre rôle que de provoquer des accidents pareils à celui des compagnons de Sindbad.

Écoutons Hildebert, dans son *Physiologus*, qu'on suppose écrit au commencement du XII[e] siècle. Le marin aperçoit un cétacé (*cetum*) :

[1] *Voy. de Sindbad*, trad. Langlès (Gramm. ar. de Savary, pag. 474).
[2] *Adjâïb al-Makh'.*, pag. 137.

Prospiciens illum montem putat esse marinum,
Aut quod in Oceanum insula sit medium...
Si sit tempestas, cum vadit vel venit æstas,
Et pelagus fundum turbidat ille suum,
Continuo summas se tollit cetus ad undas.
Est promontorium cernere non modicum.
Hinc religare citam pro tempestate carinam
Nautæ festinant, utque foris saliant.
Accendunt vigilem quem navis portitat ignem,
Ut se calefaciant aut comedenda coquant.
Ille focum sentit, tunc se fugiendo remergit
Unde prius venit, sicque carina perit[1].

Un peu plus tard, on sent le besoin d'ajouter quelque vraisemblance à l'erreur des marins, en supposant que les flots ont amené du sable sur le dos du monstre. Les autres détails ne changent pas.

Cetus est mult grant beste, tut tens en mer converse;
Le sablon de mer prent, (et) sur son dos l'estent,
Sur mer s'esdrecerat, en pais si esterat.
Li notuners la veit, quide que ile sait,
Iloc vait arriver sun cunrei aprester.
Li balain le fu sent et la nef et la gent;
Lores se plungerat, si il pot, si's neierat[2].

Brunetto Latini fait mieux. Comme l'auteur du récit arabe cité plus haut, il transforme le dos de la baleine en

[1] Hildebert : *Patrologie* de Migne, tom. CLXXI, col. 1219.

[2] *Bestiaire* de Philippe de Thaun, pag. 108. Je donne ce texte sans m'inquiéter des incorrections, trop heureux si par ma faute ou par celle du typographe il ne s'en ajoute point de nouvelles.

une véritable prairie, et juge même à propos, pour agrémenter le paysage, d'y planter quelques arbustes :

« Cist peissons eslieve son dos en haute mer, et tant demore en un leu que li vent aporte (nt) sablon et ajostent sor lui, et i naist herbes et petiz arbrissiaux, por quoi li marinier sont deceu par maintes foiz là ; car il cuident que ce soit une isle, où il descendent, et fichent paliz et font feu ; mais quant li peissons sent la chalor, il ne la puet sofrir, si s'en fuit dedans la mer, et fait affondrer quanque il a sor lui [1]. »

Des écrivains plus réfléchis jugent peu croyable cette présence d'une végétation touffue ou même du sable sur le dos d'une baleine en pleine mer. Ils modifient cette circonstance en suggérant que la peau du cétacé a simplement l'aspect et la couleur du sable.

« Aussi com il avient », dit Richard de Fournival au milieu du XIIIe siècle, « d'une manière de Balaine, qui est si granz que quant elle tient son dos deseure l'eve, li natonier qui le voient cuident que ce soit une isle, a çou que ele a le cuir du tot en tot en tel maniere com sablon de mer. Et de tant com li marinier vienent ariver sor li aussi com ce fust une isle, e s'i logent et demeurent VIII jorz ou XV et cuisent lor viandes sor le dos a la baleine. Mais quant ele sent le feu, si plonge soi et aus el fons de la mer [2] ».

Un bestiaire provençal, publié par M. Bartsch d'après

[1] *Trésor*, liv. I, part. V, ch. CXXXIII, pag. 186.

[2] *Le Bestiaire d'amour*, publié par M. Hippeau, 1859, pag. 47. Voy. aussi le *Bestiaire Divin*, *ibid. u. s.*, pag. 452.

un manuscrit du XIV[e] siècle, semble fournir la traduction (sinon le prototype) du passage de Fournival :

« De la Balena s'estalva que s'esquina par sobre mar ; e venon los mariniers e pesson que sia ilha, e meton se sus ab la barca e fan sus lor foc per cozer lur vianda ; car els se pesson sertamens que sia ilha, car ela a lo cuer de la color del sablon ; e cant ela sen lo foc, ela-s mou e met o tot als fons de mar[1] ».

Le fameux moine irlandais saint Brendan ou Brandaines, dont les merveilleuses aventures ont été comparées à celle de Sindbad, est probablement le plus ancien personnage de l'Occident qui ait été exposé à un accident de ce genre. On possède des manuscrits du XI[e] siècle où se trouve la relation de son voyage extraordinaire à la recherche de la *Terra repromissionis sanctorum* : l'aventure de la Baleine y figure tout au long. On nous saura gré de reproduire le texte latin dans sa naïveté et avec son orthographe, d'après l'édition de M. Jubinal[2].

« Cum autem appropinquassent ad illam insulam, stetit navis antequam portum illius potuissent obtinere. Sanctus autem Vir precepit fratribus in mare descendere et tenere navem ex utraque parte cum funibus, donec ad portum veniret ; erat enim illa insula sine herba. Silva rara erat ibi, et in litore illius nichil arene residebat. Porro fratribus in oracionibus deforis pernoctantibus, Vir Sanctus solus remanserat intus ; sciebat enim qualis

[1] Bartsch ; *Provenzalisches Lesebuch*, pag. 166.

[2] *La légende latine de saint Brandaines*, publiée par Achille Jubinal, 1836.

erat insula, sed noluit indicare fratribus ne terreri potius potuissent. Mane autem facto, precepit sacerdotibus ut singuli missas celebrarent, et ita fecerunt. Cumque Beatus Brendanus et ipse cantasset in navi, exportaverunt carnes crudas fratres de navi ut comederent illas sale, et pisces quos secum tulerant de alia insula, posueruntque cacabum super ignem. Cum autem ministrassent ligna igni, et fervere cepisset cacabus, cepit illa insula se movere sicut unda. Fratres vero cucurrerunt ad navem, implorantes patrocinium Patris sui. Pater autem singulos illos per manus intus in navem traxit, relictisque omnibus delatis in insula illa, navim solverunt ut abirent. Porro eadem insula mersit se in Oceanum ; Jamque potuerant ignem ardentem ultra duo videre miliaria : et Sanctus Brendanus ita fratribus cepit exponere quid hoc esset : « Fratres, miramini quid hec fecit insula ? » Aiunt : « Admiramur, Pater, valde, et ingens pavor penetravit nos ». Qui dixit ad illos : « Filioli, nolite expavescere ; Deus enim revelavit michi hac nocte sacramentum hujus rei. Insula non est ubi fuimus, sed piscis omnium prior natancium in Oceano, et querit semper ut suam caudam jungat capiti suo ; sed non potest pre longitudine. Hic habet nomen Jasconius[1]. »

Plus tard, saint Brendan et ses compagnons sont encore en danger de périr et d'être dévorés par un monstre marin qui poursuit le navire en jetant des écumes par les naseaux. Mais cette bête, tuée par un autre « ingens

[1] Pag. 14, 15.

bellua », leur fournit, au contraire, des provisions de bouche pour trois mois : «Ecce que devorare voluit nos», dit le Saint, « ipsam devorate, et de ejus carnibus saturabimini [1]».

Ces légendes jouissaient au moyen âge d'un grand crédit. Cependant quelques personnes gardaient des doutes sur les faits de cet ordre. C'est ainsi que Giraud le Cambrien, rappelant sommairement les aventures de saint Brendan, ajoute, non sans une pointe de malice : « Incredibilia nimirum videri possent, nisi quoniam credenti omnia sunt possibilia... semperque mundi extremitates novis quibusdam prodigiis pollent, tanquam in publico dignitatem observans, licentius natura ludat in privato[2]. »

Plusieurs écrivains arabes, en parlant du *Oudl*, font une double comparaison qui a surpris un traducteur de Soléiman et lui a suggéré l'idée de faire dans le texte une correction, à mon sens inutile. « Un poisson, dit Soléiman, (sur le dos duquel il s'élevait quelque chose de) semblable à une voile de navire... Quand il rendait de l'eau par la bouche, on voyait pour ainsi dire s'élever un haut minaret[3]. » C'est ainsi que Reinaud traduit le passage. Il accepte le *minaret* comme figurant le jet d'eau qui jaillit des évents de la baleine, mais la *voile* ne lui plaît point, même avec la phrase explicative qu'il a ajoutée entre parenthèses. « On suppose, dit-il, que

[1] Pag. 31. — [2] *Giraldi Cambrensis Opera*, tom. V, pag. 127, 128.
[3] Édit. Charton, pag. 97.

les mots *voile de navire* ont pu être substitués par un copiste à un mot arabe signifiant *rocher*. »

On se demande pourquoi le savant orientaliste a été choqué de la comparaison. Elle n'a, ce semble, rien de déraisonnable appliquée à la nageoire caudale du cétacé, dépassant les flots lorsque l'animal flotte à fleur d'eau. Si l'on admettait la correction, il faudrait l'introduire aussi dans maints autres passages d'écrivains arabes qui ont adopté la même expression. La double comparaison se retrouve dans l'*Adjâïb al-Hind,* et l'auteur de cet ouvrage insiste même sur la ressemblance avec les voiles : « Chaque fois que le poisson souffle l'eau, on voit s'élever comme un *menâr* (c'est-dire la colonne d'un phare), et de loin on dirait les *voiles d'un navire.* Quand il joue avec sa queue et ses nageoires, on croirait voir encore la *voilure d'une grande embarcation*[1] ».

Kazouini dit aussi : « Lorsqu'il élève ses nageoires, on dirait *une voile* dans la mer[2] ». Et plus loin : « Lorsque le *Bâl*, dans la mer des Zendjs, élève sur les flots l'extrémité de ses nageoires, il fait l'effet de *grandes voiles ;* et quand il montre sa tête et souffle en rejetant l'eau, cette eau s'élève plus haut que le jet d'une flèche[3] ».

Il est remarquable que les deux éléments de comparaison, la colonne (ou minaret) et les voiles, se retrouvent chez les anciens naturalistes. Pline dit : « In Gallico oceano Physeter, *ingentis columnæ* modo se attollens,

[1] *Merv. de l'Inde*, IX, pag. 12.
[2] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 109.
[3] *Ibid.*, pag. 123.

altiorque *navium velis* diluviem quamdam eructans[1] ». Solin emploie des expressions analogues : « Enormes ultra molem ingentium columnarum, super antennas se navium extollunt[2] ».

On remarquera cette dernière proposition « super antennas se navium extollunt ». Prise à la lettre par nos écrivains du moyen âge, pour qui Solin était le plus savant et le plus infaillible des auteurs, elle a pu jouer son rôle dans le développement de la légende de la *Serra* volante. Nous avons vu qu'Edrici donne également à sa *Ghaïda* deux ailes qui lui permettent d'élever sa lourde masse au-dessus des navires. Plus d'une fable est ainsi née d'une métaphore ou d'une image.

La Serra, Ghaïda ou Minchâr, marque la transition du monstre marin au monstre des airs.

## IV.

Une tradition constante affirme l'existence, dans les parties les plus méridionales du pays des Zendjs, d'un oiseau gigantesque, qui de ses griffes puissantes enlève et le rhinocéros et l'éléphant. Les *Mille et une Nuits* le nomment *Rokh*.

J'ai groupé ailleurs[3] quelques passages d'un manuscrit arabe rédigé au xe siècle, relatifs à cet énorme ra-

[1] *Hist. natur.*, liv. IX, ch. III. — [2] *Polyhistor*, ch. LIV.

[3] *Comptes rendus* des séances de l'*Académie des Sciences*, 23 décembre 1872.

pace. Il ne sera pas inutile de les reproduire ici en les complétant.

« Maint patron de navire, dit l'auteur de l'*Adjâïb al-Hind*, m'a conté qu'il a ouï dire qu'à Sofâla des Zendjs il y a des oiseaux qui saisissent une bête avec leur bec et leurs serres, l'emportent dans les airs, la laissent choir à terre pour la tuer et la briser, puis s'abattent dessus et la dévorent. Dans ce même pays des Zendjs, il en est un qui se jette sur les plus grosses tortues, les saisit, les enlève et les rejette sur quelque roche où elles se brisent. Il redescend alors et les mange. Et on assure qu'il en mange jusqu'à cinq ou six dans un jour, s'il les trouve [1]. »

L'auteur ne dit pas quelle est la dimension de ces tortues; mais l'on en peut juger par une anecdote de Békri, géographe distingué du XIe siècle:

Non loin de Tirqi, chez les Nègres du Niger, on trouve des tortues géantes, qui creusent sous terre des galeries où un homme pourrait circuler sans peine [2]. Un soir, à la halte, un voyageur, voulant mettre ses bagages à l'abri des termites qui infestent la région, dépose deux charges de chameau sur un bloc de roche. Au matin, tout avait disparu, les ballots et le rocher. Comment? Des voleurs eussent emporté les bagages, mais non le roc. On examine, on cherche, et à quelques milles de là on découvre le prétendu rocher, qui n'était qu'une tortue;

[1] *Merveilles de l'Inde*, XXXV, pag. 56.
[2] *Notices et Extr. des Manuscr.*, tom, XII, pag. 651.

[illegible] ».
[illegible] énormes
[illegible] se
[illegible].

[illegible] sujet
[illegible] à [illegible] par
[illegible] plus
[illegible] jeter
[illegible]
[illegible] à sa
[illegible] sa lourde
[illegible] est ainsi
[illegible]
[illegible] du
[illegible]

[illegible]

[illegible] l'existence, dans les [illegible] pays des Zendjs, d'un [illegible] puissantes enlève [illegible]. Les *M[illegible] et une Nuits* le [illegible].

[illegible] quelques passages d'un manus[illegible] relatifs à cet énormé ra-

[illegible] LIV.
[illegible] Sciences, [illegible]
[illegible]



et la tortue avait encore sur son dos les deux charges de chameau que le voyageur y avait déposées la veille[1].

C'était là une tortue terrestre. D'autre part, Kazouini parle de tortues qui vivent dans la mer, non loin des îles du Ouâq-Ouâq, où elles atteignent jusqu'à vingt aunes de circonférence, c'est-à-dire environ cinq mètres de diamètre[2].

L'oiseau gigantesque de Sofâla fait sa proie, non-seulement des tortues, mais encore du géant des forêts africaines, de l'éléphant lui-même. « Ibn Lakis m'a appris que, se trouvant chez un roi des Zendjs, survint un homme qui dit au roi : « Un oiseau (j'ai oublié le nom qu'il lui donna) s'est abattu dans la forêt ; il a saisi et mis en pièces un éléphant. On l'a capturé. » Nous allâmes sur les lieux. A notre arrivée, l'oiseau se débattait sur le sol, et l'éléphant, dont il avait mangé un quart, gisait à terre. Le roi ordonna de prendre les plumes des

[1] *Not. et Extr.*, tom. XII, pag. 652. Le même fait est rapporté par Léon l'Africain, qui prétend l'emprunter à Békri ; mais l'anecdote prend ici une tournure plus fantaisiste. Voici le passage, d'après la traduction de Jean Temporal : « Bichri récite, au Livre des régions et chemins d'Afrique, comme se retrouvant en ce désert un bon homme lassé du long chemin aperçut la nuit auprès de soi une grosse pierre fort haute sur laquelle il se délibéra dormir, de peur que quelque animal ne lui méfît, et ainsi le fit comme il l'avoit proposé. Mais le matin il se trouva surpris d'une grande merveille, quand il se vit éloigné de trois milles du lieu auquel il s'étoit couché, et connut ce qu'il estimoit une pierre, être une tortue, laquelle a coutume ne déplacer de tout le jour d'un lieu, et la nuit s'en va pâturant ; mais elle chemine si lentement qu'on ne s'en peut quasi apercevoir. (*Descript. de l'Afrique*, liv. IX, tom. II, pag. 300, 301.)

[2] *Adjâïb al-Makhl.*, pag. 109.

ailes ; il y en avait douze grandes, six à chaque aile ; une de ces plumes pouvait contenir deux outres d'eau. Les gens disaient que cet oiseau avait saisi l'éléphant dans ses serres ; puis, le rejetant à terre, s'était abattu sur lui. On l'avait tué à l'aide de flèches empoisonnées[1]. »

Lorsqu'on sait que l'outre est formée d'une peau de bœuf et contient au moins vingt litres, on peut se faire une idée de ces plumes d'une capacité double. Mais ce n'est point encore assez pour la féconde imagination arabe. « J'ai vu dans l'Inde, dit un *nakhoda*, ou capitaine de navire, j'ai vu un tuyau de plume qui servait de réservoir dans la maison d'un riche marchand. On y versait de l'eau comme dans un grand vase. » — « Et moi, dit un autre, je tiens d'un matelot qui a voyagé au pays des Zendjs, que chez le roi de Sirâ (Seyoûna ?), on voit une plume capable de contenir vingt-cinq outres de liquide[2]. »

Citons encore le récit d'un marin de Sîrâf qui, ayant fait naufrage en quelque région inconnue de l'océan Indien, arrive sur un territoire bien cultivé, planté de riz, de doura et d'autres végétaux utiles. Apercevant une hutte, il entre et y voit une sorte de réservoir. En même temps arrive un homme conduisant deux taureaux chargés de douze outres d'eau qu'il vide dans le réservoir. Le marin approche pour se désaltérer. « Il examina le réservoir et le trouva poli comme une lame d'épée ; ce n'était ni de la poterie ni du verre. Il questionna l'homme aux

[1] *Merv. de l'Inde*, CXX, pag. 150, 151. — [2] *Ibid.*, pag. 54.

taureaux, qui lui dit: « C'est un tuyau de plume d'oiseau ». Il n'y croyait pas ; mais l'homme, allant au réservoir, le frotta en dehors et en dedans, et le voyageur vit qu'il avait de la transparence et portait sur les deux côtés des traces de barbes de plume. Cet homme ajouta qu'il y avait des oiseaux dont les plumes étaient encore beaucoup plus grandes [1]. »

C'est dans l'île de Qomor ou Malâi, d'après Dimichqi, et sur la partie orientale de cette grande terre qu'on recueille les plumes de Rokh, larges de plus d'un empan et demi, longues d'un *qâma* (environ deux mètres) ; on les exporte à Aden, où les marchands en font commerce sous le nom de « plumes de Rokh [2] ».

Les voyages de Sindbad tracent du Rokh un portrait terrifiant. « L'animal appelé Kerkédan [3] (rhinocéros) emporte le plus gros éléphant sur sa corne, et le portant ainsi paît sans y prendre garde. L'éléphant meurt sur la corne, et sa graisse, fondant à l'ardeur du soleil, coule sur la tête du Kerkédan, pénètre dans ses yeux et l'aveugle, et le Kerkédan s'étend à terre sur le rivage. Alors survient l'oiseau Rokh qui l'enlève dans ses griffes avec l'éléphant et les porte tous deux à manger à ses petits. »

On connaît la terrible vengeance que le monstre emplumé tire des compagnons de Sindbad, qui s'étaient permis de briser son œuf « semblable à une haute cou-

[1] *Merv. de l'Inde*, L, pag. 84, 85,— [2] Dimichqi, texte ar., pag. 161.

[3] 545e nuit dans le texte arabe de Boulaq, tom. III, pag. 16, 17 de l'édit. en 4 vol. Dans l'édit. en 2 vol. (tom. II, pag. 12), on lit *Kezkezan* au lieu de *Kerkedan*.

pole » et de manger le petit Rokh qui était dedans. La même aventure est rapportée par Ibn al-Ouardi, sur l'autorité d'un certain Abd er-Rahman du Maghreb. Cet Abd er-Rahman voguait vers la Chine, quand le vent le jeta sur une grande île, où l'on débarqua pour faire du bois et de l'eau. Les matelots emportaient des haches, des cordes et des outres. Et voilà qu'ils aperçoivent sur l'île une coupole immense, blanche, brillante, haute de plus de cent coudées. Il s'en approchent. C'était un œuf de Rokh. A coups de hache, à coups de pierre et de bâton, ils l'attaquent, le brisent, et mettent à découvert le jeune Rokh, pareil à une montagne. Ils le saisissent par les plumes des ailes : les plumes s'arrachent; elles étaient encore imparfaitement formées. Ils tuent l'oiseau et emportent des morceaux de sa chair qu'ils font cuire et qu'ils mangent. Or, parmi eux étaient des vieillards à barbe blanche ; le lendemain, ô merveille ! leur barbe se trouva d'un beau noir, et dans la suite ne grisonna plus [1]. Aussi disaient-ils que le bâton avec lequel on avait remué la chair du Rokh dans la marmite provenait de l'« arbre de la jeunesse [2] ». « Mais Dieu seul sait la vérité». Au lever du soleil, tout le monde étant embarqué et le

[1] L'*Adjâïb al-Hind* conte un fait pareil arrivé à des naufragés qui ont mangé d'un oiseau « gros comme un taureau ». Le navire naufragé allait aussi en Chine, et peut-être l'histoire d'Ibn al-Ouardi n'est-elle qu'une variante amplifiée de celle-ci.

[2] Le girofle frais, d'après Kazouini, jouit aussi de la propriété de conserver aux cheveux leur nuance et d'empêcher la décrépitude (*Adj. al-Makhl.*, pag. 111.)

navire en marche, voici que le vieux Rokh apparaît, comme un nuage immense, tenant entre ses griffes un fragment de rocher pareil à un vaste édifice, plus gros que le navire. Parvenu au-dessus du vaisseau, il lâche le rocher. Par bonheur, le navire courait à grande vitesse, et le rocher tomba dans les flots, où il produisit une commotion épouvantable. Dieu, dit le narrateur, nous accorda le salut et nous sauva de la destruction [1].

Les légendes occidentales n'ignorent pas cette histoire. Le vaisseau qui portait saint Brendan, et dont nous avons déjà rappelé l'aventure avec le monstre marin Jasconius, fait aussi la fâcheuse rencontre de l'oiseau Gripha, qui se donne quelquefois, paraît-il, le plaisir d'enlever les navires dans ses serres et de les laisser retomber sur des rochers où ils se brisent. Mais grâce à la miséricorde divine, ce gripha est aveuglé par un oiseau plus redoutable, et le vaisseau peut poursuivre sa marche aventureuse [2].

Au milieu du XIV[e] siècle, à l'époque où Ibn Batouta traversait les mers de la Chine, les marins croyaient fermement à cette tradition d'un monstre ailé menaçant les navires d'une entière destruction. Le célèbre voyageur, en route pour regagner les Indes, fut assailli par un coup de vent qui jeta sa jonque dans une mer inconnue. On erra sur

[1] Cité par Lane; *The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 103. Voir aussi Bochart; *Hieroz.*, tom. II, colon. 854.

[2] Et nequedenques fu ele aveulie de ses iex... e li caroigne devant les Frères chaï en la mer ». (Trad. franç. du XII[e] siècle, dans la public. de Jubinal précédemment citée, pag. 90.)

cet océan durant quarante-deux jours. « Quand vint, dit-il, le quarante-troisième, au lever de l'aurore, une montagne nous apparut, à vingt milles en mer environ, et le vent nous y portait. Les marins étonnés disaient : « Nous sommes loin de toute terre, on ne connaît pas de montagnes en cette mer. Si le vent nous y entraîne, c'est fait de nous ». Chacun se met en prières, invoquant Dieu et le Prophète. Les marchands font vœu de donner d'abondantes aumônes, dont le narrateur inscrit le chiffre de sa propre main sur un registre. Puis le vent se calme, et on reconnaît que le prétendu mont flotte en quelque sorte dans les airs : le jour se montre entre sa masse et la surface de la mer. Cela surprend et ne rassure pas. Les marins recommencent leurs lamentations et se font réciproquement leurs adieux. « Hélas ! murmurent-ils, ce que nous prenions pour une montagne, c'est l'oiseau Rokh. S'il nous aperçoit, il nous tuera. » Le monstre était alors à moins de dix milles de la jonque. Mais, par un effet de la grâce divine, un vent favorable vint à souffler, qui écarta le navire de la direction du Rokh, et nous ne vîmes, dit l'écrivain, ni ne reconnûmes sa forme exacte [1]. Deux mois après, on arrivait à Sumatra.

C'est aussi dans la mer de Chine qu'Ibn al-Ouardi fixe le séjour ordinaire du Rokh. Là, dit-il, gît une île appelée « île du Rokh », du nom de cet oiseau énorme, extraordinaire, d'aspect effrayant, et tel qu'on dit que ses ailes ont chacune environ dix mille brasses de longueur [2] !

[1] Voyag. d'Ibn Batouta, tom. IV, pag. 365, 366.

[2] Voy. Lane, *Ibid. u. s.*, tom. III, pag. 90. En cet endroit, le livre de

Beaucoup d'auteurs arabes, et notamment les plus anciens, semblent ignorer le nom de *Rokh*; pour eux, le gigantesque rapace s'appelle *Anqa*. Maçoudi, Kazouini, n'en connaissent pas d'autre désignation.

Maçoudi en parle à peine, ne le décrit point et se borne à exprimer des doutes sur son existence : « Il est souvent question de l'*Anqa ravisseur*, dit-il, et l'on trouve son image peinte sur les murs des bains et d'autres édifices. Cependant je n'ai rencontré personne qui pût se vanter de l'avoir vu. J'ignore l'origine des récits qu'on fait à cet égard ; peut-être est-ce simplement le nom d'un être imaginaire[1] . »

Ces sages paroles n'empêchent pas le naturaliste Démiri de répéter, quatre siècles et demi plus tard, que l'Anqa pond des œufs gros comme des montagnes. Ce nom d'Anqa, notre arabe l'explique par une sorte de collier de plumes blanches qui entoure le cou (*anq*) de l'oiseau. Il prétend qu'Aristote a décrit l'animal, ajoutant qu'on lui fait la chasse, et que de ses ongles on fabrique de grands vases à boire[2].

Le célèbre commentateur du Coran, Zamakchari, dit que Dieu créa l'Anqa au temps de Moïse, lui donna la figure humaine et quatre paires d'ailes. Cet oiseau vivait

Lane présente une curieuse gravure faite d'après une « très belle » peinture orientale. C'est une espèce de coq gigantesque portant un éléphant au bec et un autre à chaque griffe, avec cette légende : « Le *Simourgh* ou *Rokh* des Nuits Arabes ».

[1] *Prairies d'or*, ch. XXXIII, tom. III, pag. 29. Voir aussi ch. LXII, tom. IV, pag. 10.)

[2] Voy. Bochart ; *Hierozoïc.*, tom. II, col. 852.

alors sur le territoire où devait s'élever plus tard le temple de Jérusalem; il fut ensuite relégué en Arabie, et enfin, à la suite des malédictions de Khaled, fils de Senan, dont il avait dévoré les enfants, il fut entièrement expulsé, et sa race a disparu[1].

Kazouini explique à peu près de même l'extinction de l'Anqa: cet oiseau, qui emporte un éléphant comme un chat emporte une souris, voulut s'attaquer à l'espèce humaine : il ravit un jeune homme nouvellement marié. Alors, à la prière du prophète Hanzhala, Dieu le relégua dans une île de l'Océan, bien au-delà de l'équateur, à une distance où les hommes ne pénètrent jamais[2].

Ce petit fait, sous la couleur légendaire que lui garde Kazouini, correspond en somme à une véritable réalité. N'est-ce pas dans les grandes îles de l'hémisphère austral, à Madagascar, à la Nouvelle-Zélande, qu'on a trouvé les œufs et les squelettes de ces Épiornis, Dinornis, Harpagornis, dont la race paraît ne s'être éteinte qu'à une époque relativement récente? Les traditions néo-zélandaises conservent le souvenir des temps peu éloignés où

[1] *Hieroz.*, II, col. 853.

[2] *Adjaïb al-Makhl.*, pag. 419, 420. Kazouini ajoute d'autres détails, où l'on reconnaît quelque chose de la légende grecque du Phénix. L'Anqa, dit-il, vit mille sept cents ans; il se marie à l'âge de 500 ans, pond un œuf d'où sort un mâle ou une femelle. Si c'est une femelle, lorsqu'elle a grandi, la mère Anqa rassemble un grand bûcher; le mâle frappe de son bec sur le bec de sa femelle jusqu'à ce que le feu en jaillisse et allume le bûcher. Elle entre dans le feu et s'y consume, et la jeune femelle devient l'épouse du mâle. Si le nouveau-né est un mâle, c'est le père qui se brûle et lui cède la place. (*Ibid.*, pag. 420.)

les gigantesques *moas* erraient sur leurs rivages et tombaient sous les coups des indigènes, avides de leur chair.

Les Arabes ont peu fréquenté Madagascar ; on ne saurait affirmer que leurs géographes aient formellement désigné cette grande île, ni par suite qu'ils y aient placé le séjour du Rokh ou de l'Anqa. Mais Marco Polo, qui pourtant tenait toutes ses notions de la bouche de navigateurs et commerçants asiatiques, Marco Polo fait de Madagascar la vraie patrie du gigantesque oiseau :

« Et si dient... que là (à Madagascar) treuvent l'en les oiseaus *grif* qui y aperent en certaines saisons de l'an. Mais il dient que il ont autre façon que nous ne disons. Et ceux qui ont été là et les ont veus conterent au dit Messire Marc Pol que il sont de tel façon comme l'aigle, mais il sont grant et démesuré ; car il dient que leurs esles cuevrent bien XXX pas, et que leur pennes cuevrent et sont longues bien XII pas. Et est si fort que il prend un olifan à ses piés et le porte moult haut, et puis le laisse cheoir, et ainsi le tue et descent sus lui, et en mengue à sa voulenté.

» Et l'appellent les genz de ces isles *Ruc* et n'a autre nom. Pourquoi je ne say se il sont autres manières d'oiseaus aussi grans ou se il sont les oiseaus *grif*. Mais je vous di bien que il n'ont pas la forme faite de demi-lion comme nous disons et demi oisiau ; mais moult sont de grant façon et ressemblent à aigle tout droit. Le grant Kaan envoya en ces montagnes pour savoir de ces diversités, si que ceux qui y alerent conterent ce [1]. »

[1] Édit. Pauthier, ch. CLXXXV, pag. 680.

Nous reviendrons tout à l'heure sur ce mot *grif*, que nous avons déjà rencontré sous la forme *gripha* dans la légende de saint Brendan.

Un rôle que la légende se plaît à attribuer au géant des oiseaux, c'est de contribuer au salut des naufragés en les transportant d'un lieu à un autre. C'est ainsi que Sindbad, abandonné dans une île durant son second voyage, s'attache à une des serres d'un Rokh, « serre semblable à un énorme harpon de fer ». L'oiseau s'élève dans les airs à des hauteurs telles que le voyageur pensait « qu'il allait se clouer dans le ciel », puis redescend dans une vallée profonde où Sindbad reprend pied (c'est la fameuse vallée aux diamants[1]).

L'*Adjâïb al-Makhloûqât* de Kazouini rapporte un fait tout pareil[2]. Dans l'*Adjâïb al-Hind*, ce n'est plus un seul mais bien sept naufragés qui échappent à la mort par un artifice semblable : un oiseau de grande taille les tire tous, l'un après l'autre, de l'île où ils vont périr et les transporte sur le continent indien[3].

Benjamin de Tudèle va jusqu'à faire de cet étrange système de locomotion l'ordinaire moyen pour se tirer d'une certaine mer de Nikpha, où des tempêtes violentes jettent parfois les navires allant de l'Inde à la Chine. Cette mer est telle qu'on n'en peut sortir (sans doute faute de vent), et les voyageurs y meurent de faim après

[1] Édit. Langlés, déjà citée, pag. 480, 481. — [2] Édit. Wüstenfeld, pag. 117, 118.— [3] *Merveilles de l'Inde*, VIII, pag. 10, 11.

avoir épuisé leurs provisions. « Cependant les hommes ont appris l'art de se tirer de ce méchant endroit. On prend avec soi plusieurs peaux de bœuf. Si donc le vent vient à pousser le vaisseau dans la mer Glaciale ou de Nikpha, celui qui veut échapper se met dans une de ces peaux, coud cette peau en dedans de peur que l'eau n'y pénètre, ensuite se jette dans la mer au milieu de l'eau ; alors quelqu'un de ces grands aigles appelés *griffons*, le voyant et croyant que c'est une bête, descend, le prend et l'emporte sur terre, sur quelque montagne ou vallée, pour dévorer sa proie. Alors l'homme enfermé tue promptement l'aigle avec son couteau ; ensuite, sortant de sa peau, il marche jusqu'à ce qu'il trouve quelque lieu habité. Plusieurs personnes », ajoute le bon narrateur, « ont été sauvées de cette manière [1] ».

Ce griffon qu'un homme tue si aisément n'a évidemment que de lointains rapports avec le terrible Rokh ou Anqa ; en taille, il lui est aussi inférieur que le Rokh lui-même au *Coq de Dieu*. Ce dernier est de beaucoup le plus extraordinaire de tous les bipèdes. D'après une tradition qu'on rapporte à Mahomet lui-même, le Coq de Dieu, dit Bochart, a deux ailes ornées d'émeraudes, d'escarboucles et de perles ; l'une de ces ailes s'étend vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. La tête est sous le trône de gloire, les pieds descendent aux Enfers. Chaque matin, à la pointe du jour, il annonce l'heure de la prière, et sa voix est entendue par tous habitants de la terre et des

[1] Trad. Baratier, *Voyag. anc. et mod.*, tom. II, pag. 208.

cieux, sauf par les criminels. Et tous les coqs de la terre lui répondent [1].

Les légendes persanes ont aussi leur géant emplumé : c'est le *Simourgh*, bien connu par la merveilleuse histoire de Zal, fils de Sam, un des épisodes les mieux contés du *Chah-Namèh* [2]. Sam a eu un fils d'une merveilleuse beauté; son visage est vermeil, mais ses cheveux sont blancs comme la neige [3]. Cette « chevelure de vieillard » excite l'horreur de Sam. Il fait porter l'enfant sur le mont Alborz qui est « près du soleil », loin de la foule des hommes. C'est là que le Simourgh a fait son nid. L'enfant abandonné, privé de lait, tantôt crie et tantôt suce son doigt; il est nu ; autour de lui, le sol brûlé; au-dessus, le soleil ardent. Que n'est-il fils d'une tigresse ? Elle l'aurait allaité. Les petits du Simourgh avaient faim. Le Simourgh l'enlève dans ses serres et le porte dans le nid. Et voilà que le Simourgh et ses enfants se prennent de pitié pour la charmante créature vagissante. « Ils l'environnent d'une tendresse merveilleuse ». Ils lui choisissent la venaison la plus tendre pour qu'il en suce le sang. Et parmi eux grandit celui qui devait être le héros de sa nation.

[1] *Hierozoïc.*, tom. II, col. 855.

[2] *Le Livre des Rois*, de Firdouci, trad. Mohl, tom. I, pag. 167 et suiv.

[3] Les anciens signalaient dans l'Inde l'existence d'une race d'albinos, les *Gymnètes*, qui ont la chevelure blanche dans la jeunesse et noire dans la vieillesse (Pline, liv. II, ch. II; Solin, ch. LV, pag. 356). « Unes autres gens i a, dit Brunetto Latini, qui maintenant qu'il naissent, lor chevol deviennent chenu et blanc, et en lor viellesce nercissent. » (*Trésor*, édit. Chabaille, pag. 159.)

Le poète ne décrit guère l'oiseau ; mais son nid est sur un rocher « qui s'élève jusqu'aux Pléïades et semble vouloir arracher les étoiles ». Il est immense, formé de troncs d'ébène et de sandal, et de branches d'aloès entrelacées. Le Simourgh du Chah-Namèh sort d'ailleurs du monde réel par un point : il parle ; il a une intelligence surhumaine ; il est presque de la race des Génies. On l'évoque, on l'appelle en brûlant une de ses plumes [1].

L'Occident n'a pas eu de traditions particulières relatives aux oiseaux gigantesques. Ces monstres ne fréquentaient pas ou ne fréquentaient plus les régions baignées par la Méditerranée. Le Griffon des Grecs, gardien des trésors, était plus remarquable par sa conformation hybride que par sa grande taille. Élien en fait un oiseau à quatre pieds, de la grandeur du loup, avec des pattes et des griffes de lion, des plumes rouges sur la poitrine et noires sur le reste du corps [2]. Aussi Marco Polo, dans le passage cité plus haut, dit-il que le *grif* de Madagascar n'a point la figure du griffon classique. Mais nos écrivains du moyen âge, tout en gardant le mot, ont préféré la description des Orientaux, si propre à satisfaire les imaginations, que charment surtout les merveilles les plus étrangères au monde réel.

« Un oiseax est », dit un Bestiaire fort ancien, « qui est apelé *gripons*. Phisiologes nos dist que il est en une partie des desers d'Inde abitant ; et iluec conversent cist oisel. Si nos dist que ces manières d'oiseax n'issent

[1] *Le Livre des Rois*, tom. I, pag. 276.

[2] Περὶ ζώων ἰδιότητος, liv. IV, ch. xxvii.

onques des desers, si ce n'est cose que il ne poent trover que il voelent mangier. Cil oisel sont par droite nature si fors que il prennent ben ·i· buef tot vif, et s'envolent atot, et l'emportent a lor pochins [1]. »

Un ouvrage, postérieur de plusieurs siècles, conserve au griffon sa qualité de quadrupède, tout en lui laissant celles d'un énorme rapace. « Le griffon est une beste à quatre pieds qui a les grifz si grans et si amples qu'il en enlaxet ung homme tout armé par le corps, comme un esperonnier fait un petit ayzellet. Pareillement, emporte ung cheval, ung beuf ou autre beste en volant par l'aer, quand il puist mettre les grifz dessus. Le griffon a les esles si fortes que, en son vol, du seul vent qu'il envoie de ses esles il en abat un homme. Ces esles sont si grandes et si estendues quand il volle, que s'il volloit par une ruhe, il toucheroit de ses esles aux deux coustés des ouvroers et des maisons. S'il ha les griffs grans et amples, ce n'est point de merveilles, veu qu'il ha les ongles grans comme les cornes d'un beuf. L'expérience en appert à la Saincte Chapelle à Paris d'un grif d'un petit griffoneau, qui pend au millieu de la Saincte Chapelle, attaché à une chaîne, que ung homme d'armes coupa à un petit griffon, après ce que des grans griffons eut esté présenté à ses petits griffons pour le dévorer, on désert où il avoit esté porté. Lequel trouva façon de eschapper, après ce qu'il eut fort combattu les petits [2].»

[1] *Bestiaire* attribué à *Pierre le Picard*, publié par Ch. Cahier, pag. 226. (*Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, tom. II.)

[2] *Propriétez des Bestes* qui ont magnitude, force et pouvoir en leur

En résumé, tout l'Orient a longtemps gardé la tradition d'un oiseau prodigieux, immense, nommé *Pheng* par la Chine, *Simourgh* par l'Iran, *Rokh* ou *Anqa* par les peuples de langue arabe.

Primitivement répandu sur tout le continent asiatique, ce monstrueux bipède s'est vu peu à peu reléguer du continent vers les îles des mers méridionales, et notamment dans celles de la mer des Zendjs. Les œufs d'épiornis et les grands ossements fossiles découverts depuis un demi-siècle à Madagascar, à la Nouvelle-Zélande et dans plusieurs îles de l'hémisphère austral, peuvent, jusqu'à un certain point, expliquer la naissance de la légende. L'existence de l'oiseau gigantesque une fois admise, il est aisé de comprendre que l'imagination des matelots, troublée par les violences d'une tempête ou les terreurs d'un océan sans limites, ait cru discerner les formes du monstre dans les capricieux contours d'une nuée lointaine. Croire aux fantômes est le sûr moyen d'en apercevoir. Au reste, ce qui prouve que les Arabes n'avaient pas une foi bien vive dans l'existence de l'oiseau, c'est qu'ils disaient en proverbe : « Ami fidèle, ghoûl, anqâ, sont les noms de trois choses qui ne se trouvent ni n'existent en aucun lieu[1] ».

brutalitez. Manusc. anonyme publié par Berger de Xivrey ; *Traditions tératolog.*, pag. 484, 485. — La griffe conservée à la Sainte Chapelle est restée dans ce monument jusqu'au XVII[e] siècle. Elle a disparu à la suite d'un incendie.

[1] *Hieroz.*, tom. II, col. 852. — Kazimirski; *Dict. Ar.*, au mot *Anqâ*. On disait aussi de l'Anqâ qu'il était « *ma'loûm el-ism, madjhoûl el-djism* », connu de nom, inconnu de corps. (*Dict. persan de Richardson.*)

Nous avons dit que le terme *Rokh* ne paraît pas ancien dans la langue arabe. Je ne serais pas éloigné de lui attribuer une origine malaise. *Rouq*, en malais, désigne un grand échassier et se dit aussi d'un vautour. Les Malais, dès les temps anciens, furent de hardis navigateurs ; ils fréquentaient les côtes africaines ; ils conquirent Madagascar à une époque inconnue ; et c'est justement en ces régions que les Arabes du XIIIe siècle placent le séjour du Rokh. Quant à *Anqâ*, on peut l'expliquer comme étant le féminin d'un adjectif qui désigne un animal « à long cou », bien que la longueur du cou n'ait jamais été donnée comme un des caractères spéciaux du Rokh. On peut aussi, dans l'ordre d'idées que nous venons d'exprimer, le rapprocher du malais *angkas* ou *ongkas*, qui signifie « oiseau ».

Enfin *Simourgh* en persan signifie littéralement « trente oiseaux » ; mais il pourrait se faire que la syllabe initiale *si* fût simplement, à l'origine, une particule dé-

Les naturalistes occidentaux de la fin du XVIe siècle ne rejettent pas formellement l'existence du *Ruc* d'Éthiopie. Aldrovande (*De avibus*, tom. I, pag. 610) donne même une figure de l'oiseau, *avis Ruc imago*, sans cependant en accepter l'authenticité. Ludolf et Thevenot, au siècle suivant, rapportent le récit d'un certain Bolivar qui parle de rapaces gigantesques vus par les Portugais dans leur expédition contre Sofâla ; lui-même n'a pas eu l'oiseau sous les yeux, mais on lui en a montré des plumes dont le tuyau seul, gros comme le bras, avait bien *cinq palmes* de longueur. — Pour tout ce qui concerne l'histoire et l'existence réelle des oiseaux gigantesques, on peut voir divers mémoires de M. Giuseppe Bianconi, publiés dans le *Recueil de l'Acad. des Sc. de Bologne*, de 1862 à 1872 (en italien).

monstrative ; et le mot Simourgh signifierait seulement « l'oiseau », l'oiseau par excellence.

## V.

Le Griffon des Grecs a reçu une attribution particulière que les Orientaux n'ont jamais donnée au Rokh ou à l'Anqa : il est commis à la garde des trésors. Le Griffon gardien des trésors n'a d'autres rapports avec le géant des airs que l'assimilation établie mal à propos entre les noms des deux monstres [1].

La tradition d'animaux veillant à la défense des trésors remonte à la plus haute antiquité. Eschyle les nomme « Gryphes à la bouche pointue, chiens muets de Jupiter [2] ». Née sans doute dans l'Inde et la Perse, elle s'est répandue dans l'Asie-Mineure et dans la Grèce par les tapisseries babyloniennes, où le griffon étalait son bec d'aigle et ses griffes de lion. Nul n'affirmait avoir vu l'animal. Les uns le placent au Nord, vers les Scythes septentrionaux, chez les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil ; les autres aiment mieux en gratifier l'Éthiopie méridionale. « Les griffons, dit Pline, extraient l'or des cavités souterraines et le défendent avec autant d'ardeur que les

[1] Les traducteurs de la Bible en arabe (éd. de Londres, 1844) ont adopté le mot *Anqâ* comme équivalent de l'hébreu *Pheres*, que les Septante traduisent par γρύψ, et la Vulgate par Gryphes. (Deutér., XIV, 12 ; Lévit., XI, 13.) Le Pheres est un des oiseaux que la loi mosaïque interdit de manger.

[2] *Prométh.*, vers 802, 803.

Arimaspes cherchent à le ravir. C'est du moins ce que racontent beaucoup d'auteurs, et, parmi les plus illustres, Hérodote et Aristée de Proconnèse[1].» «Je regarde comme fabuleux, dit-il plus loin, les Pégases, oiseaux à tête de cheval, et les Griffons au bec crochu, aux longues oreilles, attribués, les uns à la Scythie, les autres à l'Éthiopie[2].» Ces oiseaux à tête de cheval nous traduisent peut-être l'impression des premiers voyageurs perdus dans les forêts de l'Éthiopie, lesquels apercevant dans les branches la tête de la Girafe à si grande distance du sol, ne purent croire que cette tête fût supportée par le corps d'un quadrupède terrestre.

Au commencement du XIVe siecle, Philé, dans ses vers iambiques *sur les propriétés des animaux*, adressés à Michel Paléologue, peint le Griffon comme un grand quadrupède ailé, aux griffes acérées, au cou noir, au corps blanc, à la croupe pourpre, jetant du feu par les yeux, la tête semblable à celle de l'aigle; il habite des déserts effrayants, vers les mines d'or, métal dont il fait son nid[3].

Il est difficile de séparer ce Griffon, gardien des trésors, de la fameuse Fourmi Indienne, également établie sur les gisements de métaux précieux. La confusion que le moyen âge a faite entre ces deux animaux, en apparence si distincts, ressortira de ce qui va suivre. Si nous nous occupons ici de la Fourmi Indienne, c'est que nous

[1] Liv. VII, ch. II; trad. Littré, I, pag. 280.
[2] Liv. X, ch. LXX. *Ibid.*, tom. I, pag. 413.
[3] Περὶ Γρυπός, vers 85 à 111.

la trouvons mentionnée par les Arabes comme une des bêtes extraordinaires du pays des Zendjs.

La plus ancienne mention du monstrueux insecte se lit dans Hérodote; et comme c'est de là que sont parties toutes les traditions subséquentes, il ne sera pas inutile de remettre le passage entier sous les yeux du lecteur :

« Il y a d'autres Indiens qui habitent au Nord», dit le vieil historien ; « ils sont aussi les plus braves de tous les Indiens, et ce sont eux qu'on envoie chercher l'or. Il y a aux environs de leur pays des endroits que le sable rend inhabitables. On trouve dans ces déserts, et parmi ces sables, des *fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard*. On en peut juger par celles qui se voient dans la ménagerie du roi de Perse, et qui viennent de ce pays, où elles ont été prises à la chasse. Ces fourmis ont la forme de celles qu'on voit en Grèce; elles se pratiquent sous terre un logement. Pour le faire, elles poussent en haut la terre de la même manière que nos fourmis ordinaires, et le sable qu'elles élèvent est rempli d'or. On envoie les Indiens ramasser ce sable dans les déserts. Ils attellent ensemble chacun trois chameaux; ils mettent un mâle de chaque côté, et entre deux une femelle sur laquelle ils montent. Mais ils ont l'attention de ne se servir que de celles qui nourrissent et qu'ils viennent d'arracher à leurs petits encore à la mamelle... Les Indiens, ayant attelé leurs chameaux de la sorte, règlent tellement leur marche vers les lieux où est l'or qu'ils n'y arrivent et ne l'enlèvent que pendant la grande chaleur du jour, car alors l'ardeur excessive

du soleil oblige les fourmis à se cacher sous terre...

» Les Indiens ne sont pas plutôt arrivés sur les lieux où se trouve l'or qu'ils remplissent de sable les sacs de cuir qu'ils ont apportés et s'en retournent en diligence. Car, au rapport des Perses, les fourmis, averties par l'odorat, les poursuivent incontinent. Il n'est point, disent-ils, d'animal si vite à la course, et si les Indiens ne prenaient pas les devants pendant qu'elles se rassemblent, il ne s'en sauverait pas un seul. C'est pourquoi les chameaux mâles, ne courant pas si vite que les femelles, resteraient en arrière s'ils n'étaient point tirés ensemble et à côté d'elles. Quant aux femelles, le souvenir de leurs petits leur donne des forces. C'est ainsi, disent les Perses, que ces Indiens recueillent la plus grande partie de leur or ; celui qu'ils tirent de leurs mines est plus rare [3]. »

Dans ce récit, supprimons le nom de l'animal appelé fourmi, pour y substituer celui de quelque quadrupède fouisseur à griffes acérées ; assurément, l'histoire n'offrira plus rien d'invraisemblable. Voyons cependant ce qu'elle est devenue en passant sous la plume de conteurs successifs.

Néarque, le lieutenant d'Alexandre, n'a jamais vu les Fourmis Indiennes telles qu'on les décrit ; « mais il en a vu *beaucoup de peaux* apportées dans le camp macédonien », dit Arrien [4]. Des peaux de fourmis portées en grand nombre au camp des Grecs, cela ne se conçoit guère ; des peaux de renard ou d'un autre animal à fourrure, ce serait autre chose.

[1] Liv. III, ch. CII, traduct. Larcher.— [2] *Hist. Indic.*, XV.

« Mégasthène, dit encore Arrien, assure la vérité de ce qu'on rapporte au sujet des fourmis, à savoir : qu'elles extraient l'or du sol, non point pour l'or lui-même, mais pour se pratiquer sous terre une retraite, de même que nos petites fourmis extraient quelque peu de terre ; et celles-là étant plus grosses que des renards, creusent la terre en raison de leur taille. Cette terre est aurifère, et de là vient l'or aux Indous. Mais Mégasthène rapporte des ouï-dire ; et moi, n'ayant à écrire rien de plus assuré, je laisse volontiers ce sujet des fourmis[1]. »

Dans les siècles voisins de notre ère, avant ou après, l'histoire des Fourmis Indiennes est partout répandue. Les écrivains grecs et latins y font allusion. Théocrite les nomme « les fourmis opulentes[2] » ; Properce parle de l'or qu'elles extraient des mines :

Inda cavis aurum mittit Formica metallis[3].

« Que des fourmis », dit Lucien, formulant des vœux contre les riches qui traitent mal leurs convives, « que des fourmis semblables à celle de l'Inde déterrent leurs trésors pendant la nuit et les répandent parmi le peuple[4] ! » Et dans le *Songe*, quand le Coq rappelle ses existences antérieures, et que Micylle lui demande : « Et moi, qui donc étais-je avant d'être Micylle ? — Toi, dit le Coq, tu étais une fourmi indienne, de celles qui déterrent l'or[5] ».

Héliodore, dans ses *Éthiopiques*, nous montre une

[1] Édit. Didot, pag. 216. — [2] *Idyll.*, XVII, vers 106. — [3] *Élég.*, liv. III, élég. XIII, vers 5. — [4] *Les Saturnales*, LXX, 24, trad. Talbot, tom. II, pag. 420. — [5] *Ibid.*, pag. 124.

ambassade où figurent des Troglodytes portant de l'*or des Fourmis*[1].

Pline reproduit avec quelques variantes le récit d'Hérodote :

« Les cornes[2] d'une Fourmi Indienne, attachées dans le temple d'Hercule à Erythres, ont excité l'étonnement. Cette fourmi tire l'or des cavernes, dans le pays des Indiens septentrionaux appelés Dardes. Elle a la couleur du chat, la taille du loup d'Égypte. Cet or, qu'elle extrait durant l'hiver, est dérobé par les Indiens pendant les chaleurs de l'été, dont l'ardeur fait cacher les fourmis dans les terriers. Cependant, mises en émoi par l'odeur, elles accourent et souvent déchirent les voleurs, bien qu'ils s'enfuient sur des chameaux très rapides, tant sont grandes leur agilité et leur férocité, jointes à la passion de l'or[3] ! »

Voilà nos fourmis convaincues d'aimer l'or, comme de simples mortels. Chez les Grecs que nous avons cités, abstraction faite du nom de l'animal, l'histoire n'a rien de fort extraordinaire ; ici, elle commence à prendre une nuance de merveilleux. L'abréviateur de Pline, Solin, ne manque pas d'accentuer encore ce côté du récit. Avec lui, pour le coup, nous sortons du domaine de la réalité. Non-seulement la Fourmi voit ses dimensions s'accroître : elle était plus petite qu'un chien chez Hérodote, de la

[1] Liv. X, xxvi.

[2] Un critique a proposé de lire *coria*, des peaux, au lieu de *cornua*. On verra plus loin que la leçon *cornua* est fort acceptable.

[3] Liv. XI, ch. xxxvi, trad. Littré, tom. I, pag. 444.

taille du chacal chez Pline ; elle atteint ici celle d'un chien énorme, « ad formam canis maximi[1] »; de plus, les pieds avec lesquels elle creuse les sables aurifères sont des griffes de lion, « Arenas aureas pedibus eruunt, quos leoninos habent[2] »; enfin elles veillent attentivement sur cet or, assurément bien précieux pour elles.

Isidore de Séville copie les propres termes de Solin, mais il en adoucit le caractère de merveilleux : le chien qui sert de comparaison perd son épithète de *maximus* ; les pattes redeviennent de simples pattes[3]. Jusque-là, le nombre de ces pattes ne joue aucun rôle. La fameuse lettre d'Alexandre à Aristote, du moins dans l'exemplaire qu'Albert-le-Grand eut sous les yeux, ne leur en donne que quatre[4]. Mais un traité anonyme: *De monstris et Belluis*, publié par Berger de Xivrey, leur en attribue six : « Sex pedes... depromunt cum quibus incredibilem auri abundantiam[5] ». La version latine du faux Callisthène, connue

[1] *Polihystor*, ch. XXXIII, pag. 262. — [2] *Ibid.* — [3] *Origin.*, liv. XII, ch. III, col. 1121 (dans la collection *Auctores linguæ latinæ*, 1595).

[4] « Quatuor crura habentes et ungues aduncos », dit Albert le-Grand (*De animal.*, liv. XXVI), cité par Berger de Xivrey; *Tératol.*, pag. 261.

[5] *Ibid.*, pag. 259. Les six pattes sont aussi marquées dans la prétendue lettre du Prêtre-Jean à l'empereur de Constantinople Emmanuel : « In quibusdam aliis provinciis nostris oriuntur formicæ magnitudine catulorum, habentes vj pedes et alas quasi locustæ marinæ, et habent dentes extra os majores quam silvestres apri, quibus perimunt tam homines quam cetera animalia.... » Pour donner de la couleur locale à son récit, l'auteur fait emporter l'or à dos d'éléphant, d'hippopotame, de chameau et d'autruche, « et d'autres bêtes énormes et vigoureuses » qui amènent le précieux métal dans le trésor du roi. (Voy. *Der Priester Johannes*, par Friedrich Zarncke. Leipsig, 1879, pag. 911.)

sous le titre de *Alexander de prœliis*, leur accorde généreusement une patte de plus: «Ex alia parte subito exierunt de extra formicæ ad catulorum magnitudinem, habentes pedes septem et cristam quasi locustæ magnæ, cum dentibus majoribus ut canes, colore nigræ[1] ».

C'est dans les hautes régions du pays des Zendjs que l'auteur de l'*Adjâïb al-Hind* place les fourmis gigantesques. «Il y a là des mines d'or extrêmement abondantes. Les hommes y creusent le sol pour chercher l'or, et quelquefois leur travail les amène dans un terrain excavé comme les fourmilières. Aussitôt il en sort une nuée de fourmis *grosses comme des chats*, qui les dévorent et les mettent en pièces [2].»

«En l'année 307 (de l'hégire)», dit le même auteur, «l'émir d'Omân, Ahmed fils de Hélâl, parmi les objets qu'il portait en présent au calife Moqtadir, avait une fourmi noire, de la grosseur d'un chat, enfermée dans une cage de fer, attachée avec une chaîne. Elle mourut en route dans les parages de Dhou-Djabala. On l'embauma et elle parvint en bon état à Bagdad, où le calife et les habitants purent la voir. Ceux qui l'avaient apportée disaient qu'on lui donnait à manger chaque jour, matin et soir, deux *mannas* (près de deux kilogrammes) de viande coupée en morceaux[3]».

Edrici parle également de grosses fourmis qu'on trouve au pays des Nègres, près du Mont-Ghargha, non loin

[1] *Térat.*, pag. 260.— [2] *Merv. de l'Inde*, XXXVI, pag. 56.— [3] *Ibid.*

d'une ville ruinée envahie par les sables; mais elles sont seulement de la grosseur des moineaux et servent de nourriture à de gros serpents[1].

On a vu dans le récit d'Hérodote comment les Indiens s'y prennent pour recueillir l'or sans devenir les victimes des fourmis. Nos Bestiaires du moyen âge embellissent l'histoire de nouveaux détails. Voici le texte latin, assez bref, d'Hugues de Saint-Victor (mort en 1140), qui semble avoir servi de prototype à maint autre en langue vulgaire, en prose ou en vers:

« Dicuntur et in Æthiopia esse formicæ ad magnitudinem canis, quæ arenas aureas pedibus eruunt, quas custodiunt ne quis auferat, auferentesque ad necem persequuntur. Sed ei qui volunt ab eis aurum eripere, accipiunt equas cum pullis suis et fame affligunt eas tribus diebus; deinde religant pullos earum ad littus aquæ quæ currit inter eos et formicas[2], et equas agunt trans aquam illam, impositis clitellis super dorsum illarum, quæ ubi vident trans flumen herbas virentes, pascuntur per campos ultra flumen. Formicæ autem videntes scrinia et clitellas super dorsum earum, comportant aureas arenas in eas, volentes eas ibi recondere. Vesperascente autem die, postquam satiatæ sunt equæ et auro

[1] 2e clim., 2e sect., pag. 112. N'ayant pas le texte arabe sous les yeux, j'ignore quel est le mot que Jaubert a traduit par « moineaux ».

[2] C'est le fleuve *Kampylin*, Καμπύλινος, dont parle Élien : «Les Fourmis Indiennes qui gardent l'or, ne traversent point le fleuve nommé Kampylin». *Ibid. u. s.*, liv. III, ch. IV.

onustæ, audiunt pullos suos hinnientes propter famem, et ita regrediuntur ad eos cum auro multo[1]».

Cette idée singulière de faire remplir les coffres d'or par les fourmis elles-mêmes sur le dos des bêtes de somme a plu aux écrivains postérieurs. Les Bestiaires reproduisent à l'envi cette version[2].

Nous ne citerons que les lignes suivantes de Brunetto Latini, qu'on peut prendre pour une traduction du passage d'Hugues de Saint-Victor :

« Et si dient li Ethiopien que il a formis en une isle, grans comme chiennes, qui chevillent or dou sablon a lor piez, et le gardent si fierement que nus n'en puet avoir sanz mort ; mais li païsant envoient en celle isle a paistre jumens qui aient polains, chargiées de bons coffres ; et quant les formis aperçoivent les coffres, eles mettent dedenz tout l'or, car eles cuident que ce soit leus de sauveté. Et quand vient au soir, que la jumens est bien peue et bien chargiée, et que ses sires amaine son fil de l'autre part de la rive qui henit et brait, et la jumens maintenant se fiert en l'aigue et s'en vient corrant et batant outre, o tout l'or qui est es coffres[3]. »

La mention la plus récente de la Fourmi Indienne se lit dans une des quatre lettres, « si instructives et d'une

[1] *Hugonis de S. Victore opera omnia*. Rouen, 1648. *De bestiis et aliis rebus*, cap. XXIX, tom. II, pag. 429.

[2] Voir, par exemple, le *Bestiaire de Philippe de Thaun*, publié par Thomas Wright (*Popular treatises on science, edited from the original manuscrits*), pag. 92, 93 ; et le *Bestiaire* de Guillaume-le-Normand (?), publié par Ch. Cahier (Mélanges d'Archéologie, tom. II), pag. 194, 195.

[3] *Trésor*, liv. I, part. V, ch. CXC, pag. 245.

si belle diction », comme dit le comte de Saint-Priest[1], écrites en latin par Augier Ghislen de Busbecq, au sujet de son ambassade en Turquie. Busbecq, né à Comines, treize ans après la mort du célèbre historien de Louis XI, avait été envoyé en Orient comme ambassadeur de l'empereur Ferdinand, fils de Charles-Quint. Il était à Constantinople en 1559, lorsque le sultan Soliman reçut du chah de Perse Thamasp une ambassade accompagnée de riches présents ; Busbecq en donne le détail : tentures et tapis de Perse et de Syrie, un magnifique exemplaire du Coran, plusieurs animaux rares, parmi lesquels il était question d'une Fourmi Indienne, de la taille d'un chien ordinaire, bête mauvaise et toujours prête à mordre[2]. Malheureusement l'ambassadeur, dont la véracité n'est point suspecte, ne fut point admis à voir ces présents royaux, et ce qu'il dit de la Fourmi Indienne n'est qu'un propos entendu et répété.

## VI.

L'impression qui résulte de tous les documents européens que nous avons cités, abstraction faite des Bestiaires, où la couleur légendaire domine, c'est la réalité du fait principal rapporté par Hérodote, à savoir : que les cher-

[1] *Mémoires de l'Ambassade de France en Turquie*, publiés par Ch. Schefer, 1877, pag. 52.

[2] « Qualem memini dictum fuisse allatam formicam indicam, mediocris canis magnitudine, mordacem admodum et sævam. » (Voy. Berger de Xivrey; *Tératol.*, pag. 263, 264.)

cheurs d'or sont exposés aux attaques d'un animal qui se terre dans les sables. C'est une méchante bête qui mord et qui déchire, de la taille d'un renard, comparaison naturelle pour un animal qui se loge sous terre. Mais pourquoi, dans cette histoire si simple, que nul ne songerait à révoquer en doute, pourquoi cette idée bizarre d'affubler le féroce animal du nom de fourmi ? Cette appellation donnée par Hérodote a été religieusement reproduite par tous les écrivains postérieurs ; mais ceux-ci ne sont pas responsables de l'erreur.

L'explication naturelle de cette singularité consiste à supposer que le nom de l'animal fouisseur avait quelque rapport avec celui de la Fourmi. Ainsi qu'il arrive en pareil cas, les quelques traits de ressemblance qu'on signale entre les mœurs des deux animaux auront suffi pour confirmer l'assimilation des noms. La question d'histoire naturelle se double d'une question de linguistique. Celle-ci est d'autant plus difficile à résoudre avec quelque certitude qu'on ne peut guère savoir en quelle langue l'animal était dénommé.

La région où la scène se passe est, d'après Hérodote, au nord de l'Inde; mais n'oublions pas que tout ce que raconte ici l'historien grec, il le tient de la bouche des Perses. Or, la description s'accorde si bien avec celles que les Arabes présentent, quinze siècles plus tard, de la région aurifère de l'Afrique intérieure, au nord de cette Éthiopie, qui de bonne heure a aussi porté le nom d'Inde, les sables, l'ardent soleil, les fourmis, tout s'y trouvant, qu'on pourrait, sans se montrer bien aventureux, voir

dans le récit des narrateurs perses une allusion aux déserts africains. Le nom des prétendues fourmis peut donc provenir de contrées fort diverses, aux langues inconnues, et dès lors la question, prise à ce point de vue, deviendrait insoluble.

Si cependant le nom que nous supposons assimilé à celui de la fourmi était d'origine perse, des hypothèses explicatives deviendraient possibles. Je me hâte d'ajouter qu'en dehors du persan du moyen âge et de notre temps, je ne sais rien des langues de l'Iran ; c'est donc à la seule langue moderne que je pourrai recourir.

Deux ordres de faits peuvent aider à comprendre la légende de la Fourmi Indienne.

D'une part, personne n'ignore que l'Asie et l'Afrique nourrissent un insecte bien connu sous le nom de *Termès Belliqueux* ou fourmi blanche. Les voyageurs ont cent fois décrit leurs prodigieuses fourmilières, au fond desquelles gît une femelle unique, énorme, qui atteint jusqu'à 15 centim. de long[1]. Il est fort dangereux de chercher à démolir un de ces étranges édifices : les petites bêtes, suppléant par le nombre à la faiblesse de leur taille, font un mauvais parti à l'animal qui se hasarde dans leur domaine; peu d'heures leur suffisent pour déchiqueter jusqu'aux os une gazelle ou un gnou blessé.

Ces termites (en arabe *arada*) foisonnent chez les Nègres

[1] C'est à ce névroptère que fait allusion l'auteur du *Tractatus pulcherrimus de situ Indiæ*, lorsqu'il dit qu'il y a dans l'Inde des fourmis rouges de la grosseur d'une écrevisse, que le peuple mange avec délices. (Voy. *Der Priester Johannes*, pag. 178.)

du Soudan, dans la région même des placers d'or. Ils y sont si nombreux et si destructeurs, dit Kazouini, que les indigènes sont contraints de se loger au sommet des grands arbres[1].

D'autre part, on connaît aujourd'hui, parmi les animaux fouisseurs de l'Asie et de l'Afrique, plusieurs espèces de Rats-Taupes, alertes à creuser la terre, très méchants et mordant vigoureusement pour peu qu'on les irrite. Il en est une, entre autres, qui a 32 centim. de longueur et 25 centim. de circonférence[2]. L'espèce asiatique appelée *chrysochlore* semble, par la nuance de sa robe, prédestinée à figurer parmi les animaux gardiens des mines d'or. De plus, un des trois doigts de son pied antérieur est entièrement enveloppé d'un ongle fouisseur d'une grosseur monstrueuse[3].

Or, en persan, *moûch* signifie « rat », et la taupe se nomme *kourmoûch* « rat aveugle », prononcé aussi *kermoûch*. Quels étaient le son et la forme d'un tel mot au temps d'Hérodote ? Tel que nous le connaissons, il semble assez voisin du nom grec de la fourmi, Μύρμηξ, pour qu'un Hellène en ait pu faire la confusion. Voilà donc un animal dont les habitudes souterraines ont quelque analogie avec celles de la fourmi, et dont le nom, précisément pour une oreille étrangère, ne manque pas d'affinité avec celui de l'insecte. Serait-il bien surprenant que l'auteur du récit originaire eût entendu et transcrit Μύρμηξ?

[1] *Athâr al-Bilâd*, pag. 15. — [2] Dict. de Deterville, III, pag. 323.
[3] *Ibid.*, tom. VII, pag. 73.

N'insistons pas sur une conjecture dont les bases sont si fragiles. Remarquons seulement que par cette hypothèse qui fait du Myrmex d'Hérodote un Rat-Taupe de grande taille, tout s'explique : les dangers courus par les chercheurs d'or, les quatre pattes de l'animal, les peaux vues par Néarque dans le camp macédonien, et jusqu'aux cornes du temple d'Hercule ; celles-ci ne seraient autres que ces ongles fouisseurs monstrueux qui enferment comme un étui le doigt du chrysochlore.

Un allemand, le comte Valhein, a écrit, paraît-il, sur les Fourmis Indiennes, une dissertation que je n'ai point lue, mais que je vois citée par Malte-Brun et Berger de Xivrey[1] ; ce savant assimile la Fourmi d'Hérodote au *Canis Corsak* ou renard de Sibérie. Cette explication n'est pas dépourvue de vraisemblance : la taille, la fourrure, les habitudes nocturnes de l'animal, la coutume de se terrer, de vivre en grandes troupes dans les déserts de la Tartarie, depuis le Volga jusqu'aux Indes ; toutes ces circonstances concordent admirablement avec toutes les notions sérieuses relatives à la Fourmi Indienne. Seule la question du nom resterait inexpliquée.

Je citerai pour mémoire deux interprétations, l'une de M. de Gubernatis, l'autre de M. d'Ekstein, lesquelles offrent le très grand avantage de pouvoir s'appliquer indifféremment à toutes les difficultés du même genre. M. d'Ekstein, découvrant un passage d'Élien où il est dit que les Fourmis nourrissaient le roi Midas endormi en

[1] *Tératol.*, pag. 264.

lui introduisant des grains de blé dans la bouche, en conclut sans effort que les Fourmis sont le double type: 1º d'un peuple agriculteur qui récolte le blé; 2º d'un peuple marchand qui récolte l'or[1].

L'explication de M. de Gubernatis n'est pas moins aisée: les fourmilières représentent le ciel du matin et du soir; l'or est du blé; « les fourmis séparent le grain pendant la nuit, le portent de l'Ouest à l'Est et en tirent tout ce qui est malpropre; en d'autres termes, elles nettoient le ciel en le débarrassant des ombres de la nuit[2] ».

Avec ce système interprétatif, il est fort inutile de se préoccuper de la taille des fourmis et de savoir ce qu'étaient leurs peaux ou leurs cornes.

Enfin citons encore l'heureux avis de Boettiger, qui pense que les Fourmis Indiennes (aussi bien que les Griffons) ne sont que la description des broderies de certaines tapisseries indiennes vues par Ctésias à la cour du roi de Perse Artaxercès[3]. C'est là encore un système qui simplifie considérablement les recherches du savant et de l'historien.

Nous terminons ici notre travail. Les matières qui font l'objet de notre dernier chapitre nous permettent de le clore comme un de ces Bestiaires du moyen âge aux-

[1] Dans un article *sur les Légendes Brahmaniques*. (*Journ. Asiat.*, nº de décembre 1855.)

[2] *Mythologie zoologique*, édit. française, tom. II, pag. 48.

[3] Cité par Malte-Brun: *Nouv. annales des Voyages*, tom. II, pag. 379.

quels nous avons fait bien des emprunts, et de dire avec Gervaise :

Ici fenist li Bestiaires.
Plus n'en avoit en l'essemplaire,
Et de mentir seroit folie.
Qui plus en set plus vos en die[1] !

[1] Le *Bestiaire de Gervaise* (xiie, xiiie siècles), dans la *Romania*, 1872, pag. 442.

## CONCLUSION.

Quelle impression peut naître de la lecture des pages précédentes? Il en est une que l'auteur eût bien voulu laisser: celle de l'utilité qu'offre l'étude des écrivains arabes pour la connaissance de certains côtés de notre moyen-âge. L'esprit arabe n'a guère pénétré chez nous; il ne faut voir dans leurs écrits que des intermédiaires. Mais, dans cette énorme lacune qui sépare l'ancien monde grec et romain de notre moderne Renaissance, la littérature scientifique arabe, quelle qu'en soit la valeur réelle, occupe une place, joue un rôle dont l'absence d'émules accroît singulièrement l'importance. Au point de vue géographique, le sujet ici traité était peu propre, vu l'extrême pénurie des documents, à faire ressortir l'importance dont nous parlons. Mais, d'autre part, le manque absolu de tous autres matériaux que ceux de source arabe fournit un argument dont on ne contestera pas la valeur. En somme, pendant de longs siècles, presque toute science nous vient des Arabes. Et peut-être, allant plus loin, essaiera-t-on un jour de montrer ce que la poésie et la littérature proprement dite de nos vieilles langue d'oui et langue d'oc doivent, comme fond et surtout comme forme, au roman et à la poésie arabes.

FIN.

# INDEX GEOGRAPHIQUE

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE II.

### MŒURS DES ZENDJS.

## CHAPITRE III.

### PRODUCTIONS DU PAYS DES ZENDJS.

## CHAPITRE IV.

### Les animaux extraordinaires du pays des Zendjs.



---

## ERRATA.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Pag. 38, | lign. 11 : | au lieu de | *Martin*, | lisez | *Marin*. |
| — 54, | note 4 : | — | *Wüstenf.*, | — | *de Goeje*. |
| — 94, | — 21 : | — | *Marius*, | — | *Marin*. |



